



Le Manuscrit Français

Laurent Auxietre

+33 (0)6 77 77 99 99

lemanuscritfrancais@gmail.com

Sur rendez-vous

16 Boulevard de la Reine

78000 Versailles

TVA: FR 26 801 39 31 82

www.lemanuscritfrancais.com

L'authenticité de tous nos documents est garantie · Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne

*« Le seul sentiment par lequel je me sente encore vivre,
est un vague désir de célébrité, de vengeance et de fortune »*

Charles Baudelaire
Lettre autographe signée à sa mère du 31 décembre 1863
/ page 26

I AFFAIRE DREYFUS

Exceptionnel ensemble de documents relatifs à l’Affaire Dreyfus
1895 – 1930, 35 documents (ouvrages, lettres, photographies etc)

**Exceptionnel ensemble de documents relatifs à l’Affaire Dreyfus,
événement majeur de l’entre-deux-siècles**

DREYFUS, Alfred

Portrait photographique sur carte postale, signé « ADreyfus »
137x 88 mm, « Collection C. Coquelin »
Ancienne trace de montage au verso

LE PETIT JOURNAL

Célèbre numéro historique, en édition originale, du 13 janvier 1895, figurant la dégradation du capitaine Dreyfus dans une cour de l’École militaire, le 5 janvier. Exemplaire complet de ses huit pages in-folio.
Bel état, quelques petites déchirures en marge gauche.

DREYFUS, Alfred

Lettre autographe signée « Alfred Dreyfus » à Mme de Schwartzkoppen
Paris, 7, rue des Renaudes, 1 page in-8 avec enveloppe autographe

Importante lettre du capitaine Dreyfus revenant, à la parution des mémoires posthumes du Général Von Schwartzkoppen, sur le rôle et les agissements de ce dernier durant la triste et célèbre affaire

« Le Général Von Schwartzkoppen a agi en honnête homme et en homme de conscience »

*« Très honorée Madame, Je vous remercie infiniment d’avoir bien voulu me faire parvenir le récit laissé par votre mari. **Le Général Von Schwartzkoppen a agi en honnête homme et en homme de conscience en dévoilant tout ce qu’il savait; il est seulement regrettable qu’il n’ait pas été autorisé à le faire de son vivant et au moment où ses yeux se sont ouverts à la réalité.** Veuillez agréer mes respectueux hommages. Alfred Dreyfus. »*

Maximilian Von Schwartzkoppen (1850-1917) est attaché militaire à Paris de décembre 1891 à novembre 1897. Le 15 octobre 1894, le capitaine Alfred Dreyfus est arrêté car il aurait livré des renseignements à Maximilian Von Schwartzkoppen. La seule prétendue preuve est la vague ressemblance, très incertaine, entre l’écriture du capitaine et celle d’un bordereau dérobé par la Section de statistiques, le contre-espionnage français. Dreyfus est aussitôt condamné.

DREYFUS, Alfred

Lettre autographe signée « Alfred Dreyfus » à Georges Lecomte

S.l, 28 novembre 1924, 1 p. in-12 oblong

Lettre de félicitations d'Alfred Dreyfus à Georges Lecomte – dreyfusard convaincu – au lendemain de l'élection de ce dernier à l'Académie Française.

ZOLA, Emile

Aphorisme autographe signé « Emile Zola ». S.l.n.d, 1 p. in-8 oblong sous Marie-Louise et enrichi d'un tirage argentique sur carte postale

Extraordinaire et célébrissime aphorisme de Zola, représentant à lui-seul l'Affaire Dreyfus

Fin 1897, Zola, révolté par l'injustice de la presse nationaliste, décide d'écrire plusieurs articles dans *Le Figaro* en faveur du mouvement dreyfusard. Le premier, intitulé « M. Scheurer-Kestner », paraît le 25 novembre 1897. En conclusion de ce texte, est scandée pour la première fois cette phrase prophétique, étendard des dreyfusards : « **La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera.** »

Le 13 janvier 1898, Zola donne une nouvelle dimension à l'Affaire Dreyfus. Scandalisé par l'acquittement d'Esterhazy trois jours plus tôt, l'auteur décide de frapper un coup et publie en première page de *L'Aurore* un article sur six colonnes à la une, sous forme de lettre ouverte au président Félix Faure : « J'accuse...! »



PICQUART, Marie-Georges

Le Procès Zola, compte-rendu sténographique *in-extenso* et documents annexes. Exceptionnel exemplaire avec envois autographes de Georges Clemenceau et Marie-Georges Picquart. Édition originale, deux volumes.

Demi basane verte, dos à nerfs, titre doré.

Dos uniformément passé, un accroc au premier plat, déchirure en première page sur le deuxième volume.

PICQUART, Marie-Georges

Lettre autographe signée « G. Picquart » à M. Dittelbach

Ville d'Avray, le 23 juin 1899, 1 p. in-8

Picquart organise un rendez-vous dix jours après sa sortie de prison, suite à l'obtention d'un non-lieu obtenu un non-lieu dans le cadre de l'Affaire

PICQUART, Marie-Georges

Lettre autographe signée « G. Picquart » à M. Le Président

Paris, le 31 octobre 1900, 3 p. in-8

Quelques anciennes taches de scotch sur le 3e feuillet sans atteinte au texte

Picquart revient sur le procès qu'il a intenté aux côtés de Joseph Reinach contre Edmond Lepelletier, suite à un article diffamatoire paru dans l'*Echo de Paris*

PICQUART, Marie-Georges

Carte de visite autographe

S.l.n.d, 1 p. in-24

Quelques petites taches

FRANCE, Anatole

Lettre autographe signée « Anatole France » à Auguste Delpech

Domaine de Caillavet (Gironde), le 8 octobre [1900], 1 p. 1/4 in-8

Pli central consolidé, traces de collage au dos, enveloppe autographe montée sur la 4e page

Anatole France adresse son soutien au sénateur Auguste Delpech

*« Excusez-moi, mon cher sénateur, de n'avoir pas répondu à votre intéressante lettre assez vite pour vous éviter une course inutile. Mais je suis en Gironde et je n'y ai reçu votre lettre qu'hier soir. Le projet que vous aviez l'intention de me communiquer m'intéresse très vivement. J'irai vous voir dès mon retour à Paris, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours. **Croyez, cher sénateur, à toute ma sympathie et à mon admiration pour votre énergique et franche attitude dans un temps de mensonge et de lâcheté.***

Anatole France »

REINACH, Joseph

Lettre autographe signée « Joseph Reinach » à Alphonse Duvernoy [Paris], probablement le 16 juillet 1906, 1 p. in-12 avec en-tête de la chambre des députés. Léger manque en marge inférieure gauche sans atteinte au texte
Reinach écrit au sujet de la fête militaire espérée par le camp dreyfusard, moins d'une semaine avant la réhabilitation d'Alfred Dreyfus à l'École Militaire

« Cher ami,

Deux mots seulement, car je suis accablé de lettres – comme une fiancée.

La fête militaire que vous préconisez avec raison ne pourra avoir lieu que plus tard. Je vous dirai de vive voix pourquoi.

Dreyfus m'a dit lui-même qu'il allait écrire au Général [Louis] André.

Et il faudrait lui dire à celui-ci de ne plus écrire.

Affectueusement à vous

Joseph Reinach »

REINACH, Joseph

Vers la justice par la vérité

Edition originale avec envoi à Rosemonde Gérard (épouse de Edmond Rostand)
Demi basane rouge, frottements, déchirures marginales des deux premières pages

MORNARD, Henry

Carte de visite autographe signée « H.M » à Fernand Labori

S.I [1911], 1 p. in-16 oblongue

Remarquable témoignage d'amitié entre les deux principaux défenseurs d'Alfred Dreyfus. Mornard remercie chaleureusement Labori de son élection en tant que bâtonnier du barreau de Paris

LABORI, Fernand

Pièce autographe signée « Labori » au verso d'un dessin original à la mine de plomb d'une autre main

S.I, septembre 1912, 1 p. in-8

Remarquable pensée du grand avocat de la cause dreyfusiste citant La Bruyère

LABORI, Fernand

Lettre autographe signée « Labori »

S.I, 21 janvier 1897, 1 p. 1/2 in-8

Labori prépare la publication d'un article

MANAU, Jean-Pierre

Lettre autographe signée « JP Manau Procureur Général près la Cour de Cassation », probablement à un journaliste

Paris, le 12 juillet 1898, 3 p. in-12

Des passages ont été biffés pour l'impression

Intéressante pensée du procureur général moins d'une semaine avant la condamnation définitive d'Emile Zola aux Assises à Versailles (suite à la publication de « J'accuse...! » le 13 janvier de la même année

BOUCHOR, Joseph-Félix

Ensemble de douze dessins originaux au crayon, annotés par l'artiste.

[Rennes, août – septembre 1899], 11 p. in-folio & 1 p. in-4

Quatre d'entre eux sont signés

Quelques taches, certaines marges très légèrement effrangées

Exceptionnel ensemble de première main, source iconographique majeure sur le procès d'Alfred Dreyfus devant le Conseil de Guerre à Rennes en août et septembre 1899

Ces dessins sont offerts à l'épouse du journaliste Bernard Lazare, contacté en 1895 par Mathieu Dreyfus. Il est alors l'un des premiers à prendre la défense du capitaine aux côtés de sa famille et à s'élever contre l'antisémitisme ambiant. Il publie notamment une série de cinq articles dans le journal Voltaire en 1896 pour appeler les juifs à relever la tête face aux calomnies et violences dont ils sont victimes et n'a de cesse de défendre Dreyfus. En novembre 1896, il publie également « Une erreur judiciaire, la vérité sur l'Affaire Dreyfus », qui relance la polémique.

Nous joignons :

-[Alfred Dreyfus] Portrait original au pastel par Frederic Branka ;

-[Alfred Dreyfus] Une photographie au format cabinet illustrant le déclin physique du capitaine Dreyfus avant et après ses cinq années de prison (d'après dessins);

-[Affaire Dreyfus] Couverture du Vanity Fair sur laquelle figure Alfred Dreyfus (année 1897);

-Maximilian Von Schwartzkoppen : Lettre dactylographiée signée (en tant que général de division et commandant), en allemand – « A la demande conforme du 24 janvier 1903, le commando de corps a répondu avec obéissance que les taux de participation et la taille des classes ne permettaient pas le transfert de leur fils Hans à Potsdam uniquement pour la première année [...] »;

-[Colonel Auguste Bougon] : Rare photographie de Bougon, l'un des juges qui a jugé Alfred Dreyfus Eszterhazy. Annotation manuscrite au verso par son petit-fils ;

-Ludovic Trarieux (instigateur de la révision du procès du capitaine Alfred Dreyfus, il est le fondateur et le premier président de la Ligue des droits de l'homme): Lettre autographe signée au président Félix Faure au sujet du rapport du garde des Sceaux.



29 Mar 1924
[Faint handwritten notes, possibly a letter or report, partially obscured by other papers.]

[Vertical handwritten text on a separate strip of paper, partially visible.]

... la foucaultion, seulement, il n'y a
un cours de notre long entretien, il n'y a
prend pour admettre en même temps une
sculptures cubique Arkhipenko. Le prodigieux, c'est
vite. Avant cette nouvelle visite que j'ai fait
vite. Voici, selon lui, pourquoi il a supprimé
l'écriture, dans ses écrits. « La véritable activité, dit-il,
à ce qu'il écrit, se laisse libre de voir ou de l'absence
écriture limite la course des ondes harmoniques
elle n'est pas du tout mécanique. Voyez ce qui
télégraphique, où il n'y a aucun reproductions
langue des journaux ou des vers reproduites
et la mettent exactement là où il faut. Donc
un d. diplômes à leur gré le rythme de nos
écriture ne gêne pas ceux qui la regardent.
la rigueur, c'est distincte. Là où il y a
Mais il est si fort, si documenté, il excelle
il soit dans une revue de Milo, par exemple
invis, dans des catalogues de musées du Caire
démontre et réunit presque à tous les
D'ici, mais attendez, les
liens sont

2 [APOLLINAIRE] TOUSSAINT, Frantz
(1879-1955)

Lettre autographe signée « Toussaint » à Gabriel Soulages
Paris, le 23 mai 1914, 3 pp in-4

Traces de pliures, infimes déchirures aux marges sans atteinte au texte,
quelques petites rousseurs

Riche et passionnante lettre de Frantz Toussaint suite à sa visite chez Guillaume Apollinaire. Il dresse un portrait épique du poète, puis évoque son recueil *Alcools* et explique ses choix quant à son écriture et l'absence de ponctuation. Toussaint rapporte ensuite les propos d'Apollinaire sur le cubisme puis sur la peinture en général, notamment sur Delacroix, Monet, Manet, Carco etc.

« Je vais te faire le récit des événements, qui sont nombreux. J'ai vu Apollinaire. Il fumait sa pipe au milieu de ses fétiches papous, de ses statuettes égyptiennes et grecques. Aux murs, des Picasso, des Marie Laurencin et des compositions cubiques affolantes. Sur la table des volumes dans toutes les langues. Il m'a promis qu'il irait voir le peintre Maury et qu'il en parlerait. Enfin pour m'honorer, il m'a donné son dernier volume Alcools que je t'envoie par ce courrier. Ce recueil de vers est épuisé. Il est donc précieux, lis-le avec attention. Rétablis la ponctuation, seulement. Admire le portrait de l'auteur par Picasso. Au cours de notre long entretien il m'a été impossible de dénicher comment Apollinaire s'y prend pour admirer en même temps une Aphrodite de Scopas et une marchandise du sculpteur cubique Archipenko [...] Avant cette dernière visite je le prenais pour un mystificateur. Voici, selon lui, pourquoi il a supprimé et continue de supprimer la ponctuation dans ses écrits : "Un véritable artiste, dit-il, doit laisser le lecteur ajouter ce qu'il écrit, le laisser libre de voir au-delà de la vision de l'auteur. La ponctuation limite la course des ondes harmoniques de plusieurs phrases. Du reste elle n'est pas du tout nécessaire. Voyez ce qui se passe dans la correspondance téléphonique, où il n'y a aucune ponctuation. On comprend tout, ajoutant autre chose : Lorsque des journaux ou des revues reproduisent mes vers, les typos rétablissent la ponctuation et la mettent exactement là où il faut. Donc, d'une part je permets à certains de mes lecteurs de déplacer à leur gré le rythme de mes vers, et, de l'autre, cette absence de ponctuation ne gêne pas ceux qui la regrettent" [...] Frantz Toussaint »

Avant Apollinaire, Mallarmé avait déjà conçu des poèmes sans ponctuation comme dans « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », qui est une œuvre à la fois graphique et typographique, ainsi que nous l'avons indiqué lors de l'examen du thème consacré au silence. Apollinaire reprend cette forme pour son recueil *Alcools*, dénué de toute forme de ponctuation. Les textes sont expurgés des points, des virgules, etc. pour donner une unité formelle aux poèmes inédits. Cette absence de ponctuation marque très clairement l'affranchissement du poète avec des codes classiques, signe fort de l'ancrage de l'œuvre dans la modernité.

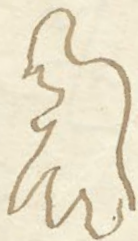
Deux matelots qui ne s'étaient
qui ne s'étaient jamais
Le plus jeune en montant



Deux matelots qui
L'un était le
Le plus jeune
L'un était
L'autre portait
Et le plus jeune

Le plus jeune
L'autre dit au
Il faut en faire dans
Le plus
Et si l'un de nous
Et si l'un de nous

Le plus jeune
Le plus vieux était
Le plus
Le plus jeune sourit
Le plus jeune sourit
Son compagnon sourit
Lui dit



3 APOLLINAIRE, Guillaume (1880-1918)

Manuscrit autographe de premier jet pour son poème
« Le Voyageur », issu du recueil *Alcools* S.l.n.d [c. 1909-1910], 1 p. in-4, à l'encre
noire, nombreuses ratures. Traces de pliures, infime manque dans le coin supérieur
droit sans atteinte au texte, petite déchirure en marge gauche

Extraordinaire manuscrit de premier jet, très raturé et en grande partie inédit
pour « Le Voyageur », l'un des plus beaux et des plus importants poèmes du
recueil *Alcools* d'Apollinaire.

Le manuscrit est enrichi, de plus de croquis, d'un superbe dessin cubiste
représentant deux matelots.

Le plus ancien et le seul de ce poème encore en mains privées.

Le présent feuillet comporte deux poèmes ou ébauches de poèmes.

Le poème, au verso, est la déclinaison de vingt-sept vers qui développent les aventures
de deux matelots, vers qui constituent le cœur du célèbre poème « Le Voyageur »,
publié pour la première fois dans la revue *Les Soirées de Paris* (1912), puis dans
Alcools (1913).

Au recto du feuillet figurent six vers qui semblent apparentés de loin au poème
« L'Arbre » in *Calligrammes* (1918).

Tout amateur de la poésie d'Apollinaire identifie immédiatement ces vers :

*Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé
Le plus jeune en mourant tombe sur le côté*

*L'ainé portait au cou une chaîne de fer
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse*

Dans sa première ébauche, ce couplet semble avoir trouvé sa forme définitive, à cela
près que dans la version publiée, « tombe » est mis au passé simple, « tomba ».

Alcools est rédigé à la jonction entre le symbolisme et l'avant-garde, ainsi que l'in-
dique la mention « 1898-1913 » sur la page de titre du recueil. On reconnaît dans
le poème « Le Voyageur » cet éclectisme, notamment remarquable dans l'amalgame
de vers réguliers et de vers libres, le respect de certaines règles classiques mêlé de
licences poétiques. Ainsi les dates s'accordent-elles parfaitement avec cette période
de transgression pour certains, de renouvellement pour d'autres, du canon poétique.
On peut dater cette suite de vingt-sept vers grâce aux dessins qui l'encadrent.

La parenté entre le dessin principal et les vers est évidente par le sujet, l'encre et l'insertion du dessin dans le texte. Le dessin principal, de facture cubiste, illustre la façon dont Apollinaire dessinait en 1909-1910. Le poète et Pablo Picasso, chef de file du cubisme, se fréquentaient alors régulièrement. Il est donc possible de dater ces vers de la même époque. On remarque aussi que le croquis représentant un dromadaire ressemble fortement à un croquis en marge des épreuves du poème « Dromadaire », présent dans *Bestiaire* (1911) et daté de 1910. Cette date est aussi confirmée par les deux polichinelles, identiques à un polichinelle dessiné en marge d'un manuscrit du poème « Vendémiaire », daté, quant à lui, de 1909, et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France. Enfin, les *Œuvres Complètes* de la collection de la Pléiade mentionnent un propos de Fernand Fleuret affirmant qu'Apollinaire et lui-même (qui se sont rencontrés en 1909) s'amusaient à improviser en marchant dans la rue, lorsqu'ils sortaient de la Bibliothèque nationale, et que ce poème fut composé entre la rue de Richelieu et la rue Notre-Dame de Lorette.

Les cinq vers en question constituent le cœur du poème « Le Voyageur » en ce qu'ils y sont repris tels un refrain. Ils convoquent naturellement le thème du voyage, thème qui nourrit le texte entier tout en renouvelant les topoï de la rêverie, de la quête identitaire. Les voix et formes sont souvent approximatives. En effet, que doit-on imaginer des « vagues poissons », des « femmes sombres », de « quelqu'un » et, surtout, des « deux matelots » ; que nous valent les pronoms personnels « nous » et « je » qui répondent à « tu » et « on » ?

Les aventures racontées dans ce poème ne sont pas sans faire écho au poète lui-même, qui se transpose en un voyageur qu'il interroge, comme pour se comprendre. C'est ainsi que les « Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés » forment un point central, un point de repère au sein du poème.

Le dessin des deux matelots accolé au texte nous rappelle une photographie du poète et de son frère cadet, enfants, à Bologne. On se souvient de l'aveu d'Apollinaire dans une lettre adressée à Henri Marineau le 19 juillet 1913, « *Chacun de mes poèmes est la commémoration d'un événement de ma vie. Et le plus souvent il s'agit de tristesse* ». Le parallèle entre la photographie et le dessin émerge naturellement : l'un des matelots dessinés porte une chaîne et l'autre une tresse, comme dans les vers. C'est ainsi que Guillaume s'associe avec Wilhelm, voyage avec lui, habite avec lui... ou l'habite, simplement. Les dessins et les vers se complètent donc parfaitement.

Les vers qui figurent au recto du feuillet, quant à eux, sont plus anciens que ceux au verso ; ils datent peut-être du temps où Apollinaire travaillait au 65, rue de

la Victoire (l'adresse apparaît en-tête du feuillet), à la Banque centrale de crédit mobilier et industriel entre 1903 et 1904. En témoignent la graphie tout comme la facture plus classique des vers. N'apparaissant dans aucune œuvre publiée du poète, ils sont inédits. Il n'empêche que l'on retrouve également les thèmes des vaisseaux norvégiens et de la Finlande dans le poème « L'Arbre » in *Calligrammes* (1918), mais il s'agit là du seul rapprochement entre les deux textes.

Référence : Apollinaire. *Œuvres poétiques complètes*. Bibliothèque de la Pléiade, p. 1053 – *Les dessins de Guillaume Apollinaire*, Claude Debon et Peter Read, Buchet-Chastel, 2008, pp. 88 et 96. – Sur les « deux matelots », « Quatre notes par Madeleine Boisson », Revue *Que Vlo-Ve*, juillet-décembre 1985, n° 15-16, pp. 6-10.

65, RUE DE LA VICTOIRE

TÉLÉPHONE 266-29

un vaisseau s'est perdu dans le tourmente de neige
~~sur la côte de Norvège~~

un vaisseau s'est perdu dans le tourmente de neige
Sept hollandais ~~sont~~ sont été
morts ~~sur~~ sur la côte de Norvège

Au village, il n'y a pas de cimetière
~~Il n'y a pas~~
parlant le cor et les morts n'aiment que la terre



4 ARAGON, Louis
(1897-1982)

Lettre autographe signée « Louis » à André Rousseaux
S.I, 24 juillet [1943], 1 page in-8

Riche lettre de Louis Aragon pour un projet d'article littéraire, évoquant pêle-mêle sa femme Elsa Triolet, Roger Martin du Gard et le mythique recueil *Poésie et Vérité* de Paul Eluard

*« Cher ami, j'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles directes. Et aussi que vous ayez accepté la proposition de ma femme [Elsa Triolet]. Au fait depuis qu'elle vous a vu, le père des Thibault [Roger Martin du Gard] a accepté aussi d'être des nôtres. Dites-le à mon vieil ami Paul [Eluard], puisque vous verrez certainement l'auteur de "Poésie et Vérité" pendant votre voyage, il en sera sûrement très content. Il vous expliquera mieux que moi ce que je devais vous demander si vous ne partiez pas (on m'en avait prié juste au retour de ma femme). Il s'agit d'écrire un éloge de notre grand maître de l'université (neuf pages environs) : personne ne la ferait mieux que vous certainement, surtout si [vous] l'écrivez tout à votre aise, sans considération autre que votre sentiment. C'est pour un keepsake de portraits de nos meilleurs écrivains, de M. des Lourdines à Bardamu. Il faudrait que cela soit fait pour le 30 juillet. Mais comme de toute façon vous n'entreprenez rien avant votre départ, allez tout de suite voir Paul en arrivant, il vous parlera de cela. Faites-lui mes amitiés. Mes respectueux hommages à Mme Rousseaux et comme toujours faites ma cour à Catherine. Amicalement à vous
Louis »*

Pendant la guerre, Engagé dans la Résistance, Paul Eluard participe au grand mouvement qui entraîne la poésie française, et le poème « Liberté » ouvre le recueil *Poésie et Vérité*, paru en 1942. Comme Aragon, la même année, il adhère au Parti Communiste, dont l'engagement est synonyme de la lutte contre le fascisme. Les textes qui forment ce recueil sont tous des poèmes engagés. Ils doivent entrer dans la mémoire des combattants et soutenir l'espérance de la victoire : comme on le faisait pour les armes et les munitions, le poème « Liberté » a été, à l'époque, parachuté dans les maquis. *Monsieur des Lourdines* est un roman d'Alphonse de Châteaubriant publié en 1911 aux éditions Grasset. Il est récompensé la même année par le prix Goncourt. Ferdinand Bardamu est un personnage imaginé par Louis-Ferdinand Céline, héros de ses deux livres les plus connus, *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, ainsi que de *Guignol's Band*, *Le Pont de Londres* et *L'Église*. André Rousseaux (1896-1973) est un journaliste, critique littéraire et essayiste français. Pendant l'Occupation, on le compte parmi les écrivains résistants à Dieulefit et membre du Comité national des écrivains.

« Vous verrez certainement l'auteur de
"Poésie et Vérité" pendant votre voyage »

Le 24 juillet 43

Cher ami - j'ai été très heureux
d'avoir de vos nouvelles directes. Et aussi
que vous ayez accepté la proposition de ma femme.
Au fait depuis qu'elle vous a vu, le père des
Thibaut a accepté aussi d'être des nôtres.
Dites-le à mon vieil ami Paul, puisque vous
verrez certainement l'auteur de "Poésie et Vérité"
pendant votre voyage, il en sera sûrement très
content. Il vous expliquera mieux que moi ce
que je devais vous demander si vous ne partiez
pas (on m'en avait parlé juste au retour de ma femme).
Il s'agit d'écrire un éloge de notre grand maître
de l'université (neuf pages environ): personne ne le
ferait mieux que vous certainement, surtout si
l'écrivez tout à votre aise, sans considération autre
que votre sentiment. C'est pour un keepsake
de pothait de nos meilleurs écrivains, de M. des
Lourdines à Bardamu. Il faudrait que cela soit fait
pour le 30 juillet. Mais comme de toute façon
vous n'entreprenez rien avant votre départ,
allez tout de suite voir Paul en arrivant, il vous
parlera de cela. Faites-lui mes amitiés.

Mes respectueux hommages à M^{me} Rousseaux
et comme toujours faites-m'en à Catherine
Amicalement à vous Louis

5 **ARTAUD, Antonin**
(1896-1948)

Lettre autographe signée «Antonin Artaud» à sa sœur Marie-Ange Malausséna Espalion, le 11 avril 1946, 4 pages in-8
Trace de pliure d'époque, très petites taches

Terrible lettre d'Artaud reflétant sa profonde addiction aux drogues

*«Ma chère Marie Ange, ne vous étonnez pas de ce que je vous ai demandé : Je vous répète que j'ai subi à Saint[e] Anne en mars 1938 dans le service du docteur Nodet un empoisonnement à l'acide prussique qui m'a laissé une terrible suffocation pulmonaire et cardiaque et quelque chose comme une carie des tissus. Cela explique mes étouffements, rhumatismes et points de côté, ensuite je n'y vois presque plus et j'ai été obligé de me faire lire votre dernière lettre par quelqu'un. **Le remède eut été de l'héroïne à hautes doses. L'héroïne à hautes doses ne provoque pas de toxicomanies quand elle est de bonne qualité. J'ai étudié tout cela et je sais sur toutes ces choses par expérience des choses que les médecins moisis dans leur conformisme ne savent pas. Mais c'est un remède qu'on ne peut avoir sans violer les lois. En attendant donc les temps de l'apocalypse où le monde sera renversé je vous ai demandé ces comprimés contenant de la codéine. Le sirop Famel en contient mais en doses infinitésimales, les comprimés aussi. J'ai trouvé une spécialité qui en contient plus, 1 centigr[amme] par comprimé mais il y a avec du bromoforme qui ne me réussit pas parce qu'il engourdit le cerveau en desséchant le corps typhoïde. J'ai donc demandé à George s'il ne pourrait pas me trouver un certain nombre de comprimés de codéine. Une centaine c'est un remède qui agit un peu comme l'héroïne mais moins fort, et qui jusqu'à présent n'entre pas sous le coup d'une interdiction réglementaire. J'ai d'ailleurs expliqué tout cela à votre mère dans une lettre, demandez-lui de vous en parler... Si George ne trouve rien envoyez-moi tout de même 5 tubes de Codoforme je vous enverrai un mandat. Car j'ai trouvé de l'argent, plusieurs peintres de Paris, Picasso, Braque, Giacometti, Gruber, veulent faire une vente aux enchères pour me procurer 5 ou 600 mille francs.** A vous, Antonin Artaud.*

[Il rajoute]

Les comprimés ni le sirop ne me sont encore parvenus »

Antonin Artaud arrive à Rodez en 1943 sous le contrôle du docteur Ferdière, médecin chef de l'hôpital psychiatrique Parraire, alors connu sous le nom d'« Asile départemental d'aliénés ». En proie à des délires et hallucinations, Artaud y est interné pendant plusieurs années et continue d'y subir des électrochocs malgré ses nombreux refus à cette thérapie ravageuse. Sous l'emprise permanente de drogues et, quand il n'y a pas accès, de médicaments à hautes doses, il ne cesse de demander à sa sœur et son beau-frère George de lui en procurer.

Une vente aux enchères est bien organisée à son profit durant l'année 46 grâce au Comité de soutien des amis d'Antonin Artaud, présidé par Jean Paulhan, et dont Jean Dubuffet est secrétaire. Ce comité regroupe Arthur Adamov, Balthus, Jean-Louis Barrault, André Gide, Pierre Loeb, Pablo Picasso et Henri Thomas.

Œuvres complètes, Tome XI p. 245

« L'héroïne à hautes doses ne provoque pas de toxicomanies quand elle est de bonne qualité. »

Opalio 11 avril 1946

ma chère marié ange
ne vous étonnez pas de
ce que je vous ai deman-
de. —

Je vous refète ce que j'ai
subi à Saint anne
en mars 1938 dans
le service du Dr
Kallet un empoi-
sonnement à l'acide
fruxique qui m'a
causé une terrible
suffocation pulmo-
naire et cardiaque
et presque chose comme
une carie des
tissus. Cela explique
mes étouffements, rheu-
matisme et points de
côté ensuite je n'y
vois presque plus et

les conspirations de la mort
parvenant ne me sont encore

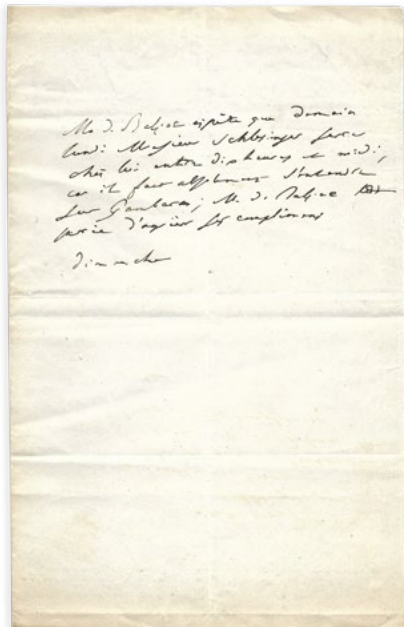
6 **BALZAC**, Honoré de
(1799-1850)

Lettre autographe signée à la troisième personne à Maurice Schlesinger
S.l.n.d, dimanche [1837], 1/2 p. in-8 avec adresse autographe. Ancienne trace
de montage au verso, petit manque sur le deuxième feuillet (bris de cachet)

**Balzac évoque son chef-d'œuvre *Gambara*, issu des Études philosophiques
de *La Comédie Humaine***

« M. de Balzac espère que demain lundi Monsieur Schlesinger sera chez lui entre
dis heures et midi, car **il faut absolument s'entendre sur *Gambara***,
M. de Balzac le prie d'agrèer ses compliments.
Dimanche »

Gambara est une nouvelle d'Honoré de Balzac, parue en 1837 dans la Revue et
gazette musicale de Paris à la demande de Maurice Schlesinger, puis reprise dans
La Comédie humaine, où elle figure dans les Études philosophiques. On retrouve
dans cette œuvre la formidable intuition artistique de l'auteur de *La Comédie hu-
maine*. Alors qu'il explore le génie du peintre dans Le Chef-d'œuvre inconnu et
fouille l'âme d'un sculpteur dans *Sarrasine*, il aborde dans *Gambara* l'art musi-
cal par le personnage d'un facteur d'instruments devenu compositeur de musique
fou. Cette nouvelle, restée incomprise à sa parution, a depuis été reconnue comme
une œuvre de grande ampleur.



7 BARTHOLDI, Auguste
(1834-1904)

Lettre autographe signée « Bartholdi » à Georges Glaenger
Paris, le 4 mai 1882, 4 pp. in-8 sur son papier en-tête

Très rare lettre de Bartholdi sur la Statue de la Liberté. Le sculpteur s'inquiète de ne plus avoir de nouvelles des Américains au regard de leur quote-part de financement pour le piédestal. Il assure en revanche que la statue sera prête à temps.

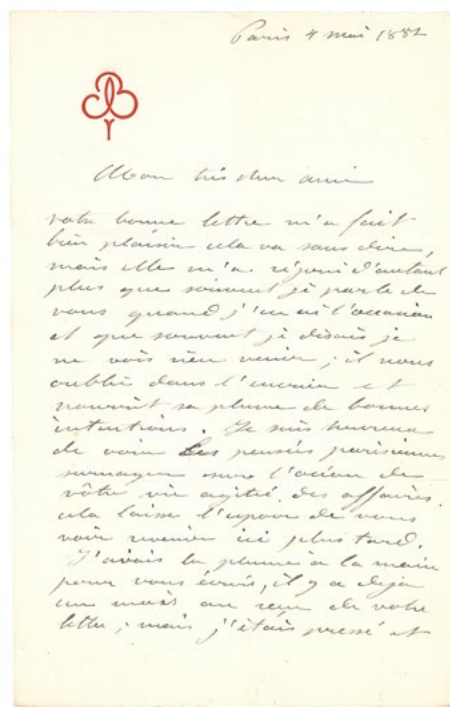
« Mon très cher ami, Votre bonne lettre m'a fait bien plaisir cela va sans dire [...] J'avais la plume à la main pour vous écrire, il y a déjà un mois an reçu de votre lettre ; mais j'étais pressé et **j'ai fait mon procrastinator comme vous dites dans le monde New-Yorkais.** [...] Je trouve que les choses sont bien éteintes à New-York. Je j'entends plus parler de rien et je commence à être inquiet. Les photographies que je vous avais envoyées [...] il faut les montrer, au besoin les vendre au cercle enfin que l'on voie ce que nous faisons. Dites à M. [Richard] Butler qu'il souffle le feu, il vaudrait même peut-être demander tout simplement l'argent au gouvernement. Je vous remercie bien de tout ce que vous dites de moi ; mais il ne faut pas oublier que si j'ai été le moteur ; je suis néanmoins une chose très mondaine, il y a dans l'Union Franco-Américaine une manifestation qui est publique, qui se chiffre par cent mille signatures, qui a des noms très considérables pour drapeau. **Nous serons prêts, notre statue sera faite en temps voulu et ce serait presque un affront pour la France, si le piédestal n'est pas fait.** Il y a de temps en temps, des journalistes qui s'informent, je tâche de tourner la difficulté ; mais nous commençons à être bien inquiets. **Tâchez de faire comprendre cela, car au point de vue français, et ce serait bien pénible, nos travaux avancent, nous serons prêts et les américains n'auront rien fait !** Ce serait un peu dure. J'espère toujours qu'il y aura un réveil ; faites votre possible tâchez de le faire savoir à votre cher beau-père qui rallumera les feux. Je vous envoie ci-joint la photographie d'un buste que vous verrez probablement là-bas, on le trouve réussi ! Sur ce cher ami, je ne causerai pas plus longtemps de peur que cette lettre ne parte pas cette semaine ; j'ai tenu à vous donner de nos nouvelles à vous remercier des vôtres. Ma femme d'être l'interprète de vos souvenirs affectueux auprès de votre chère famille et nous vous serrons la main bien cordialement à travers les flots atlantiques. Votre ami dévoué Bartholdi »

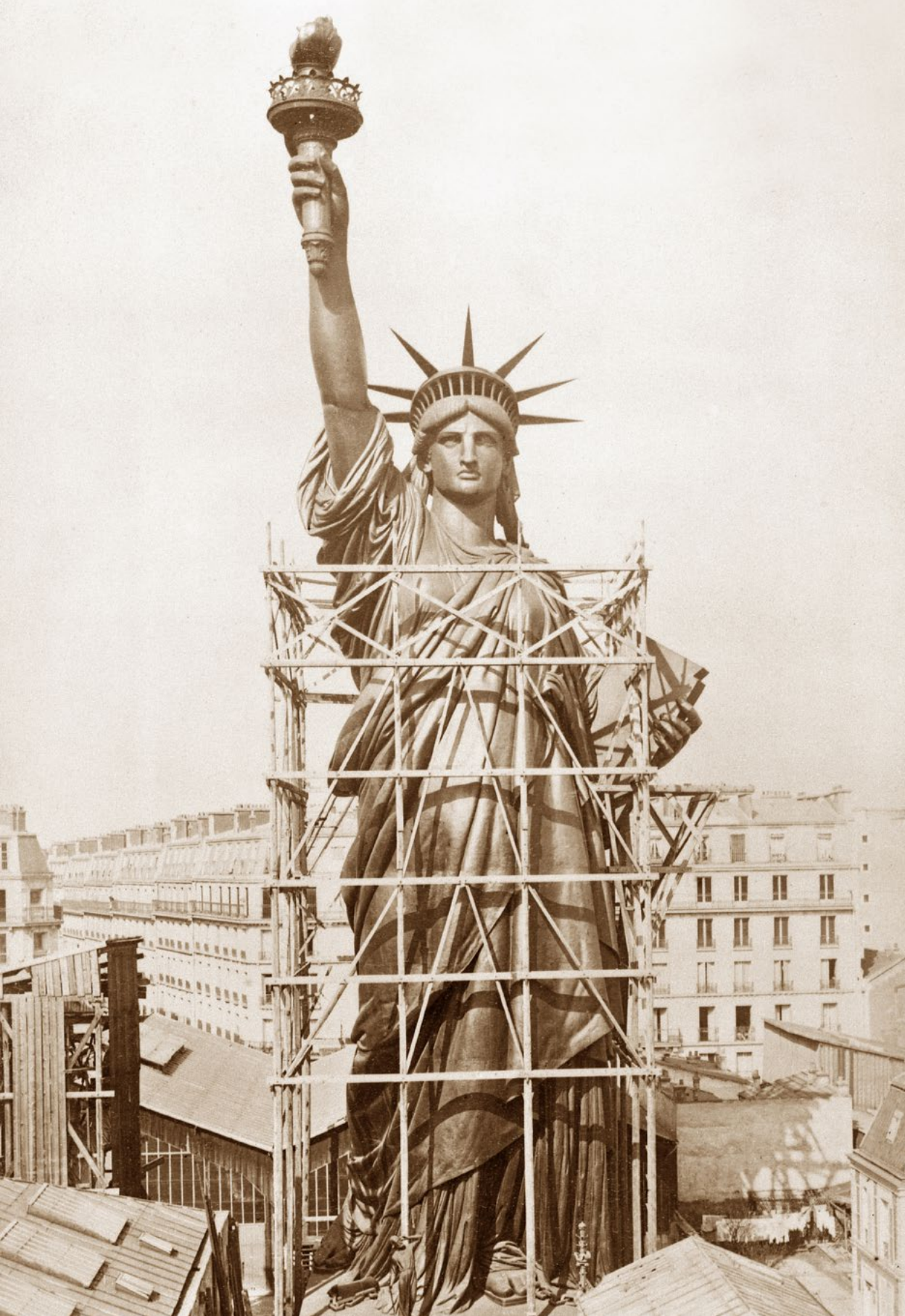
Bien que le projet naisse en 1870 – il s’agit d’un présent en gage de l’amitié franco-américaine pour célébrer le centenaire de la déclaration d’indépendance des États-Unis –, ce n’est que dix ans plus tard que la totalité du financement est assurée du côté français. Parallèlement, aux États-Unis, des spectacles de théâtre, des expositions d’art, des ventes aux enchères ainsi que des combats de boxe professionnels sont organisés pour recueillir les fonds nécessaires à la construction du socle, d’où l’inquiétude du sculpteur. La somme est toutefois complète en août 1884.

La statue est finalement inaugurée le 28 octobre 1886.

Georges Glanzer (1848-1915) est le secrétaire de la Commission française de souscription à la Statue de la Liberté. Il est le correspondant régulier de Bartholdi à New York.

**« Nous serons prêts, notre statue sera faite
en temps voulu et ce serait presque un affront
pour la France, si le piédestal n’est pas fait »**





8 BAUDELAIRE, Charles
(1821-1867)

Lettre autographe signée «CB» à sa mère, Madame Aupick
[Paris] 31 déc[embre] 1863, 4 pp. in-8, rajout autographe en post-scriptum joint

Longue et poignante lettre à sa mère, emplie de réflexions introspectives et révélatrice du profond mal-être du poète. Baudelaire y évoque également, non sans dégoût, son prochain voyage en Belgique. Il finit par révéler sa tentative – demeurée vaine – auprès de Victor Hugo pour que celui-ci prenne son parti auprès de l'éditeur belge Albert Lacroix.

« Ma bonne chère mère, il n'y a rien de plus désagréable que d'écrire à sa mère, l'œil fixé sur sa pendule ; mais je veux que tu reçoives demain quelques mots d'affection et quelques bonnes promesses, dont tu croiras ce que tu voudras. J'ai la détestable habitude de renvoyer au lendemain tous mes devoirs, même les plus agréables. C'est ainsi que j'ai renvoyé au lendemain l'accomplissement de tant de choses importantes pendant tant d'années, et que je me trouve aujourd'hui dans une si ridicule position, aussi douloureuse que ridicule, malgré mon âge et mon nom. Jamais la solennité d'une fin d'année ne m'a frappé comme cette fois. Aussi, malgré les énormes abréviations de pensée que je fais, tu me comprendras parfaitement quand je te dirai : - que je te supplie de te bien porter, de te bien soigner, de vivre le plus longtemps que tu pourras, et de m'accorder encore quelque temps de ton indulgence.

Tout ce que je vais faire, ou tout ce que j'espère faire cette année (1864), j'aurais dû et j'aurais pu le faire dans celle qui vient de s'écouler. Mais je suis attaqué d'une effroyable maladie, qui ne m'a jamais tant ravagé que cette année, je veux dire la rêverie, le marasme, le découragement et l'indécision. Décidément, je considère l'homme qui parvient à se guérir d'un vice comme infiniment plus brave que le soldat ou l'homme qui va se battre en duel. Mais comment guérir ? Comment avec la désespérance faire de l'espoir ; avec la lâcheté faire de la volonté ? Cette maladie, est-elle imaginaire ou réelle ? Est-elle devenue réelle après avoir été imaginaire ? Serait-elle le résultat d'un affaiblissement physique, d'une mélancolie incurable à la suite de tant d'années pleines de secousses, passées sans condition dans la solitude et le mal-être ? Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que j'éprouve un dégoût de toute chose et surtout de tout plaisir (ce n'est pas un mal), et que le seul sentiment par lequel je me sente encore vivre, est un vague désir de célébrité, de vengeance et de fortune. Mais, même pour le peu que j'ai fait, on m'a si peu rendu justice !

J'ai trouvé quelques personnes qui ont eu le courage de lire Eureka. Le livre ira mal, mais je devais m'y attendre ; c'est trop abstrait pour des Français.

Je vais décidément partir. Je me donne cinq jours, huit au plus, pour ramasser de l'argent dans trois journaux, payer quelques personnes, et faire des emballages.

Pourvu que le dégoût de l'expédition belge ne me prenne pas aussitôt que je serai à Bruxelles ! *Cependant c'est une affaire grave. Les leçons qui ne peuvent me donner qu'une très petite somme (1000, 1500 ou 2000 francs), en supposant que j'aie la patience de les faire, et l'esprit de plaire à des lourdauds, ne sont que le but secondaire de mon voyage. Le vrai, tu le connais ; il s'agit de vendre et de bien vendre à M. Lacroix, éditeur belge, trois vol[umes] de Variétés.*

J'ai le frisson en pensant à ma vie, là-bas. *Les leçons, des épreuves à corriger en venant de Paris, épreuves de journaux, et épreuves de Michel Lévy, et enfin, à travers tout cela, finir les Poèmes en prose [Le Spleen de Paris]. J'ai cependant l'idée vague que la nouveauté du séjour me fera du bien et me donnera quelque activité. J'ai trop parlé de moi ; mais je sais que tu aimes cela. Parle-moi de toi, de ton esprit et de ta santé. J'avais voulu prendre Hugo pour complice de mon entreprise. Je savais que M. Lacroix serait à Guernesey tel jour. J'avais prié Hugo d'intervenir. Je viens de recevoir une lettre d'Hugo. **Les tempêtes de la Manche ont dérangé ma combinaison**, et ma lettre est arrivée quatre jours après le départ de l'éditeur. **Hugo dit qu'il réparera cela par une lettre, mais rien ne vaut la parole.** Je t'embrasse de tout mon cœur.*

C.B.

[Il ajoute à part, sur un petit morceau de papier]

Avant de partir, je t'enverrai des étrennes de deux sols, probablement un livre à ton goût. Il est déjà choisi.

Baudelaire, en dépit de l'avis de ses éditeurs, doit beaucoup se battre pour la publication d'*Euréka*. Il ne se fait aucune illusion sur le sort réservé à une œuvre qu'il juge illisible par le public français. Très endetté, c'est pour vivre ses dernières années que le poète finit par s'exiler le 24 avril suivant pour la Belgique.

Le Spleen de Paris, également connu sous le titre *Petits Poèmes en prose*, recueil de poèmes en prose posthume, établi par Charles Asselineau et Théodore de Banville. Il est publié pour la première fois en 1869 dans le quatrième volume des *Œuvres complètes* de Baudelaire par l'éditeur Michel Levy.

Dans une lettre lui étant adressée quinze jours plus tôt, Baudelaire demande expressément à Hugo de dire du bien de trois de ses volumes - *Les Paradis artificiels* et *Les Réflexions* sur mes contemporains - qu'il souhaite faire éditer en Belgique auprès de Albert Lacroix (éditeur des *Misérables*)

Pléiade : Corr. Vol. 2 p. 341, 342 & 343

Provenance : Ancienne collection Armand Godoy

et de me la bonne me me
bon indulgence

tant le que si vrai faire
à qui l'opéra faire cette année
l'aurait dit et l'aurait pu le
tant cette que l'ont de si
Maurice si ne s'attache à l'année
de maladie qui me m'a l'année
l'usage que cette année l'année
la Revue de marapue le de
ent et l'indulgence. De l'indulgence
Considère l'homme qui partit
so gabriël d'un vice comme inf
le plus brève que le Soldat
l'homme qui va se battre en duel
Corrections guériss ? Comment avec
obéissance faire de l'effort avec
le faire de la volonté ?
de, elle la imaginative, ou
de de l'homme réelle, ou
ginaire ? Serait-elle après
affaires de l'homme
la col...

« Je suis attaqué d'une effroyable maladie, qui ne m'a jamais tant ravagé que cette année, je veux dire la rêverie, le marasme, le découragement et l'indécision »

Genève 1864

ou tout
(1864)

propre
Kant
dire

couvrez

ent

ci

Je

donne
par
journal

que l'effroyable
toutes choses et
plaisir (ce n'est pas
le seul sentiment po
même vivre est un
Albert de l'école avec

Mais pour moi
l'air fait un air si
plus trouvant l'écrit
ont en le Cordeff de lire

Le livre n'a mal, mais l'i
attendre, c'est trop ab
des Français.

Je vais de ci de là
donne cinq fois par
par l'anné par
journal

9 **BEAUVOIR, Simone de**
(1908-1986)

Manuscrit autographe (fragments) pour son essai « Faut-il brûler Sade ? »
S.I.n.d [1951], 7 pages in-4 sur papier quadrillé
Quelques ratures et un petit paragraphe biffé de sa main. Petite trace de trombone sur le premier feuillet.

Remarquable manuscrit autographe pour son célèbre essai
« Faut-il brûler Sade ? »

« En quoi mérite-t-il de nous intéresser ? Ses admirateurs mêmes reconnaissent volontiers que son œuvre est dans sa plus grande partie illisible ; philosophiquement elle n'échappe à la banalité que pour sombrer dans l'incohérence. Quant à ses rêves, ils n'étonnent pas par leur originalité ; dans ce domaine, Sade n'a rien inventé et on rencontre à foison dans des traités de psychiatrie des cas pour le moins aussi étranges que le sien. En vérité, ce n'est ni comme auteur, ni comme perversi sexuel que Sade s'impose à notre attention : c'est par la relation qu'il a créée entre ces deux aspects de lui-même. Les anomalies de Sade prennent leur valeur du moment où au lieu de les subir comme une nature donnée il élabore un immense système afin de les revendiquer [...]. Sade a tenté de convertir son destin psycho-physiologique en un choix éthique ; de cet acte par lequel il assumait sa séparation, il a prétendu faire un exemple et un appel : c'est par là que son aventure revêt une large signification humaine »

« Il y avait à cette époque bien des libertins qui se livraient à de pires orgies, impunément ; mais je suppose que dans le cas de Sade le scandale était fatal ; il est certains "perversis sexuels" auxquels s'appliquent exactement le mythe de M. Hyde et du Docteur Jekyll ; ils espèrent pouvoir d'abord satisfaire leurs "vices" sans compromettre leur personnage officiel ; mais ils sont assez imaginatifs pour se penser, peu à peu, par un vertige où se mêlent honte et orgueil, ils se découvrent : ainsi Charlus malgré ses ruses et par ses ruses mêmes [...]. »

« Chez le héros sadique, l'agressivité mâle n'est pas atténuée par l'ordinaire métamorphose du corps en chair ; pas un instant il ne se perd dans son animalité : il demeure si lucide, si cérébral qu'au lieu de le gêner dans ses élans les discours philosophiques sont pour lui un aphrodisiaque. [...] Grâce à cette démesure, l'acte sexuel crée cette illusion de jouissance souveraine qui en fait aux yeux de Sade le prix incomparable [...]. »

*« À partir du scandale de 1763 **L'érotisme de Sade n'est plus seulement une attitude individuelle ; c'est aussi un défi de la société.** Dans une lettre à sa femme Sade explique comment de ses goûts il a fait des principes : “Ces principes et ces goûts sont portés par moi jusqu'au fanatisme” écrit-il “et le fanatisme est l'ouvrage des persécutions de mes tyrans”. L'intention suprême qui anime toute activité sexuelle, c'est qu'elle se veuille criminelle : cruauté ou souillure, il s'agit de réaliser le mal »*

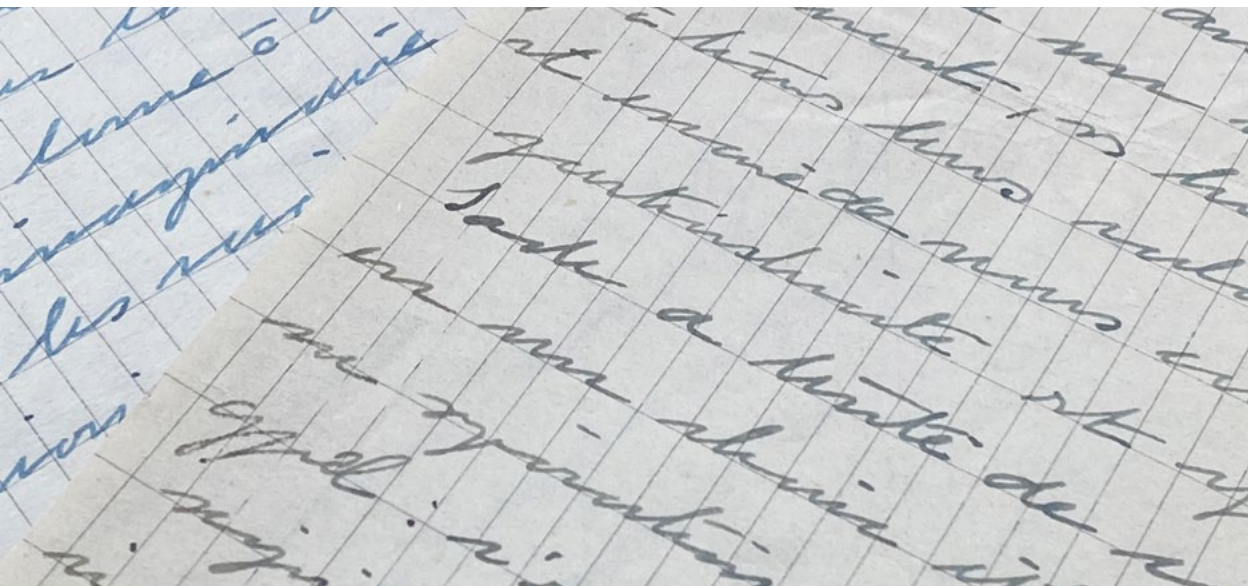
« [...] Et puis sur le papier l'auteur, prolongeant indéfiniment l'agonie de la victime, peut éterniser l'instant privilégié où un esprit lucide habite un corps qui se dégrade en matière ; il insuffle encore un passé vivant dans la dépouille inconsciente : mais en vérité que ferait un tyran de cet “objet inerte” : un cadavre ? »

Ces pages sont des reprises et correspondent à la version définitive de l'essai « Faut-il brûler Sade ? » paru dans *Les Temps modernes* (n° 74) en décembre 1951 et janvier 1952, puis dans le volume *Privilèges* (1955), repris dans la collection blanche Gallimard sous le titre « Faut-il brûler Sade ? » en 2011.

Dans « Faut-il brûler Sade ? », Simone de Beauvoir tente de montrer de quelle manière le Divin Marquis, après avoir provoqué le scandale, a cherché à concilier ses plaisirs individuels et son existence sociale ; comment, par le biais de ses œuvres, il a voulu assumer ses pratiques sexuelles en la transformant en éthique. Elle pose la question de la criminalisation de la sexualité, la façon dont la société la codifie et la norme.

On joint :

- La lettre autographe signée adressée à Madame Mandinaud ayant accompagné l'envoi de ces feuillets;
- Les copies carbonées d'une dactylographie (par Madame Mandinaud) d'époque de ces pages.



10 **BERLIOZ, Hector**
(1803-1869)

Lettre autographe signée «Hector Berlioz» à Camille Pal
S.l, le 13 juillet 1860, 2 p. 1/2 in-8

Quelques trous d'épingles sans atteinte au texte, traces de pliures d'époque

Belle lettre de Berlioz sur les préparatifs des Troyens

« *Mon cher Camille*

J'ai reçu les cinq cents francs que vous m'envoyez de la part de mon fermier du Jacques. Merci de votre constante exactitude. Voilà mes nouvelles : Louis vient de subir avec succès ses examens, il est reçu Capitaine au long cours. Il cherche maintenant un navire qu'il trouvera sans doute à Marseille.

Je souffre de jour en jour davantage de ma névralgie, il y a des heures de douleurs à peu près intolérables. Combien cela va-t-il durer encore ? En tout cas, j'ai mis toutes mes affaires musicales et autres dans un ordre parfait. Je vais encore à Bade pour y diriger le festival ; et je prendrai les eaux de Luxeuil auparavant.

Pour les Troyens, ils attendent que leur salle soit construite ; on y travaille sur la place du Chatelet. Ce théâtre sera achevé dans un an. On commencera les études de ma partition au mois de Janvier prochain, on les suspendra au mois de mai pour les reprendre et les terminer au commencement de la saison suivante du Th. Lyrique c'est-à-dire de septembre à novembre 1861. Et si dieu nous prête encore quelques mois de vie, nous mettrons à flot ce grand navire. Adieu mon cher Camille Mille amitiés dévouées. L'heureux résultat des études de Louis m'ôte un grave sujet d'inquiétudes. J'en ai assez d'autres. Tout à vous Hector Berlioz »

Sommet du répertoire lyrique, l'opéra en cinq actes *Les Troyens* est la plus vaste et ambitieuse de toutes les créations d'Hector Berlioz. Aboutissement de ses capacités créatrices, elle est la convergence de toutes les principales influences, d'ordre littéraire et musical, qui ont formé sa personnalité artistique. De tous ses grands ouvrages c'est aussi celui qui prit le plus long-temps à mûrir. Inspiré de *L'Énéide de Virgile*, *Les Troyens* est donné pour la première fois, mutilé de nombreuses manières — les deux premiers actes supprimés, divers morceaux également coupés, le tout étant présenté sous le titre *Les Troyens à Carthage* — le 4 novembre 1863 au Théâtre lyrique à Paris (actuel Théâtre de la Ville place du Châtelet). La première intégrale des *Troyens* en une seule soirée n'a eu lieu que le 6 février 1920, au Théâtre des Arts de Rouen.

Né en 1834, Louis Berlioz accomplit une carrière de marin : novice à seize ans sur un trois-mâts, il passe dans la Marine nationale, puis aux Messageries maritimes et à la Compagnie générale transatlantique. A trente ans, il devient un grand capitaine. Sa mort prématurée à La Havane en 1867 de la fièvre jaune interrompt une carrière qui était devenue brillante ; être le fils d'un grand compositeur comme Hector Berlioz n'est pas facile. Louis a souffert de la séparation de ses parents, de l'absence de son père et de l'âpreté de sa carrière.

me d'autre dévoués
Haut par étude de a
à sujet d'inquié
assez d'autres
out à vous
Hector Berlioz

II **BIZET, Georges**
(1838-1875)

Lettre autographe signée « Georges Bizet » à son ami Emmanuel Jadin
S.l.n.d [vers 1868], 1 p. in-4 sur papier pelure très fin
Habiles réparations au verso avec papier Japon, quelques infimes corrosions
d'encre

**Singulière demande de rendez-vous, presque mystique, de l'auteur
de Carmen**

« Jadinus fulgens

*Je ne suis pas là lundi — impossible. Mais dimanche ? Demain di-
manche... 3 juin je crois, peux-tu ? Voici la chose : tu te lèves à 5h, 4h et
demi même si tu veux. Tu attends l'heure du train — 9h35 gare Saint-La-
zare — ligne Saint-Germain, station du Vésinet. Tu arrives à la gare du Vé-
sinet à 10h10, 10h un quart. Tu demandes l'église. On te l'indique, si tu es
poli. Tu arrives devant le porche, tu te recueilles, tu entres, tu ne vois rien !
**Tu attends. Tout à coup des accents mélodieux s'élèvent jusqu'au plafond de l'église.
C'est un de mes amis qui chante. Je tiens l'orgue. Tu t'attendris car tu as faim.
La musique finie, tu sors, tu attends, je parais !!!!!!!!!***

*Déjeuner. Si tu veux passer la journée avec moi, merci. Tu dîneras et tu fileras
tard. Si tout ça te goûte, arrive, pas bien mis... À demain j'espère 9h35*

9h35

A toi

Georges Bizet »

Dans sa maisonnette du Vésinet (achetée par son père Adolphe en 1863), Georges Bizet alterne entre compositions et travaux alimentaires. C'est après la Commune qu'il finira par s'installer à Port-Marly et l'année suivante à Bougival, où il mourra brusquement en juin 1875.

« Tout à coup des accents mélodieux s'élèvent
 jusqu'au plafond de l'église. C'est un de mes amis
 qui chante. Je tiens l'orgue. »

Jadimus Fulgens

Je ne puis pas le dire - impossible -
 Mais Dimanche ? - Demain Dimanche ? -
 3 Juin - Paris, peux tu ? -
 Voici la chose : tu te vois à 5 h - 4 h. 1/2 même
 si tu veux - tu attends l'heure à Paris - 9 h. 3/4 -
 que St. Lazare - ligne St. Germain - Station
 de Vincennes, le train part à 9 h. 3/4. C'est à dire :
 9 h. 3/4 - tu arrives à la gare de Vincennes à 10 h. 10
 10 h. 15 sans même - tu descends l'église - à 10
 l'orgue, tu te es poli - tu arrives devant le portail - tu
 te recules - tu entends - tu te vois bien ! tu attend -
 tout à coup. Des accents mélodieux ! l'église se peupla
 pleuré de l'église - tu attends, car tu es
 l'attente - je t'en prie - tu attends, car tu es
 vain - la messe finie - tu vas - tu
 attends - le paradis ? ? ? ? ?
 C'est - à tu veux parler le paradis au
 Paris - tu es - tu attends - et tu files, tard -
 si tu es te garde - arrive - par bien voir -
 que ce bien entendu - je t'en prie - j'arrive ! le voir
 pour le paradis l'homme - c'est même -
 à demain l'orgue 9 h. 3/4

9 h. 3/4 de J. Fulgens

BONAPARTE, Caroline

(1782-1839)

Lettre autographe signée « Caroline » à un prince

[Naples, le 15 mai 1813], 2 p. grand in-8

Lettre légèrement insolée par endroits

Belle lettre autographe signée de Caroline Bonaparte, reine consort de Naples par son mariage avec Joachim Murat et petite sœur de Napoléon Ier. Elle est profondément affectée par la mort du maréchal Bessières, duc d'Istrie, mais se réjouit de la victoire de son frère (l'empereur) à la bataille de Lützen quinze jours plus tôt, celle-ci ayant succédé à la désastreuse campagne de Russie.

« Prince,

J'ai reçu votre lettre du 6. Je vous remercie de votre attention tant il m'eut été affreux d'apprendre tout à coup dans le journal la triste nouvelle que vous m'annoncez, cette mort du maréchal duc d'Istrie [Jean-Baptiste Bessière], elle m'affecte excessivement. Il est cruel de voir ainsi disparaître peu à peu les personnes qui depuis 15 ans sont attachées à l'Empereur et ont partagé tous ses souvenirs, cette perte l'aura beaucoup affligé. Moi j'en suis aussi tellement attristée. Je viens de recevoir la nouvelle télégraphique de la victoire remportée par l'Empereur [Bataille de Lützen], et je suis toute fière de l'avoir deviné car j'étais sûre que cela se passerait ainsi, le canon a tiré partout ici, et jusqu'à Messine pour annoncer cette heureuse nouvelle qui a fait la plus vive sensation, et nous en avons besoin. Je vous réitère, prince, que je me repose toujours sur vous pour les nouvelles. Vous savez combien elles me sont précie[uses]. Le Roi se porte toujours à merve[ille] [son époux Joachim Murat]. Les princes et princesses [Achille, Letizia, Lucien et Louise] jouissent d'une santé parfaite. Il n'est que moi qui sans avoir de maladie apparente deviens d'une maigreur et d'une faiblesse excessives au point que je me fais peur à voir.

Recevez, prince, l'assurance des senti[ments] que j'aime à vous conserver.

Caroline »

Jean-Baptiste Bessières, duc d'Istrie (1768-1813), est un militaire français élevé à la dignité de maréchal d'Empire par Napoléon Ier. Brillant officier de cavalerie, Bessières se distingue dans la plupart des grandes batailles des guerres napoléoniennes, notamment à Austerlitz, Eylau, Essling et Wagram.

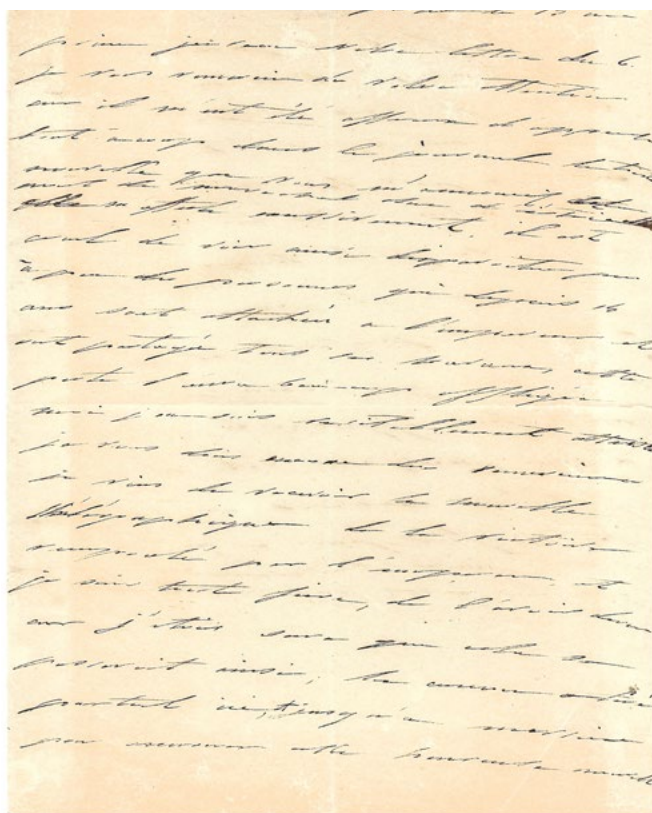
Il est mortellement blessé le 1er mai 1813 à Rippach, à la veille de la bataille de Lützen. Bessières était, selon Napoléon, « un officier de réserve plein de vigueur, mais prudent et circonspect ». Médiocre commandant en chef, il est en revanche un excellent général de cavalerie, courageux, capable d'initiatives et qui conduit souvent en personne les charges de ses cavaliers face à l'ennemi.

C'est également un homme cultivé, pieux et populaire au sein de la Garde. Sa mort est vivement ressentie par l'empereur, qui déclare à son sujet : « Il a vécu comme Bayard, il est mort comme Turenne ».

La bataille de Lützen a lieu le 2 mai 1813, lors du retour de l'armée napoléonienne après le désastre de la campagne de Russie. Wittgenstein attaque une colonne de Napoléon près de Lützen afin de reprendre la ville de Leipzig. Après une journée de combats intenses, les forces prussiennes et russes battent en retraite.

Provenance : Collection G. Joly

« Je viens de recevoir la nouvelle télégraphique de la victoire remportée par l'Empereur »



13 **BOULEZ, Pierre**
(1925-2016)

Carte autographe signée à André Dubois
[Cologne, 10 IX 1952], 1 page in-8 au verso d'une carte postale

Belle lettre sur carte de Pierre Boulez au sujet de Victor Hugo

« *Cher ami,*
Que vous dirai-je sur les voyages dans cette divine vallée, que Victor Hugo n'ait déjà dit ? Je vous prierai donc de vous en reporter sur ce sujet, à ce brillant et prolixe auteur. Ajoutons-y la pluie qui ne fait qu'embrouiller les lignes de ce paysage jusqu'à ce qu'on y voie goutte ou goutte, à volonté. Mais enfin, à Berlin, nous nous consolons en pensant que nous logeons à Kurfürstendamm, perfection brillante s'il en est. Nous avons toujours le ferme propos, d'arriver à Metz samedi, où nous confirmerons l'heure dans une carte prochaine, soit même par télégramme, si besoin s'en faisait sentir par d'une paresse épistolaire. Amicalement. PB »

Pierre Boulez est un compositeur et chef d'orchestre français. Il joue un rôle important dans le développement de la musique sérielle, électronique et aléatoire. Ses vues polémiques sur l'évolution de la musique lui valent une réputation d'« enfant terrible ».



Correspondance de 6 lettres autographes signées, adressées à la revue Variétés.
Carcassonne, 1946-1947, 21 pages in-8

Traces de pliures, quelques petits défauts mineurs, piqures d'épingles et traces de trombone

Remarquable ensemble évoquant notamment plusieurs de ses textes :

« Les Trois miroirs » (sur la couleur, parue en 1946 dans le n°3 de la revue Variété), « La rainette du noir » (sur la peinture de Jean Dubuffet, paru dans *Le fruit de l'ombre est la saveur* en 1947), et un essai sur la sexualité pour un projet de numéro spécial de Variétés.

« L'avenir seul pourrait donner du prix du lien que je veux voir entre la couleur et sa réalité cosmique »

« [...] Evidemment, ***l'avenir seul pourrait donner du prix du lien que je veux voir entre la couleur et sa réalité cosmique***. Mais ce que je sais de vous tous m'autorise à vous croire plus attentif à un élément brut de création poétique qu'à la trouble et trompeuse leçon d'une réflexion critique m'en ferait retirer.

Au tryptique d'impressions que je coiffe du titre : Les trois miroirs, je pourrais – il est vrai – ajouter des vues plus élargies et qui, sans tomber dans le commentaire, composeraient un ensemble plus éloquent. [...] »

« Il m'importe de savoir si vous comptez publier ce texte »

« Mademoiselle,

Je me suis permis de vous proposer, il y a quelques temps, des pages qui m'auraient paru à leur place dans la revue Variété. Vous n'avez pas tardé à me répondre que Mademoiselle [Marie-Aimée] Dopagne m'écrierait elle-même.

Il m'importe de savoir si vous comptez publier ce texte; vous me rendriez service en me le retournant s'il ne vous convenait pas [...] »

« Si vous avez à reproduire en couleurs un Dubuffet, qu'il vous plaît d'examiner mon texte, sachez me le dire, je vous prie, assez à l'avance »

« [...] Je ne sais si je dois plus admirer les dons de l'artiste ou son entrée dans ma pensée. Comment a-t-il compris que je pensais à Dubuffet, et sous-entendu une admiration unique pour le peintre capable de découvrir le taux intime de la couleur et de fixer son timbre et son ascendance géologique ? J'admire davantage encore l'allusion élégante et puissamment libre à mon peintre

Félicitez, je vous prie, cet artiste de ma part. Il paraîtra cet hiver, préface, plaquette, articles, des textes de moi susceptibles d'introduire une intuition particulière du jour et de la nuit – et d'annoncer une définition de la couleur un peu suggérée dans les Trois miroirs. Ce sera le moment de faire connaître quelques pages très courtes qui servent de corollaires plastiques à mon intuition. Ces pages sont une interprétation de la peinture de Dubuffet à travers les lois d'un monde à deux principes : Elles supposent une nuit active et non suspendue au jour, posent sur des plans nouveaux la question de la forme ; (et voient la main de Jean Dubuffet comme la Rainette du noir). Si vous avez à reproduire en couleurs un Dubuffet, qu'il vous plaît d'examiner mon texte, sachez me le dire, je vous prie, assez à l'avance. [...] »

« Je vous enverrai dans peu de jours les textes de Samoniens »

« Chers Camarades,

Je vous enverrai dans peu de jours les textes de Samoniens [Quintus Serenus Sammonicus] [...] *Monsieur Michel, sur mon conseil, vous proposera en même temps – en traduction – de très singuliers poèmes érotiques de troubadours provençaux. [...] »*

« Mes allusions d'érudition sont authentiques. Je n'ai pas précisé la plus libertine. Il s'agit d'une maéchiologie »

« [...] Je me suis attaché à expliquer le disparate apparent des textes, mais surtout à justifier les recherches sur l'amour, à suggérer une nouvelle mythologie de l'amour. Mes allusions d'érudition sont authentiques. Je n'ai pas précisé la plus libertine. Il s'agit d'une maéchiologie. Traité des pêchés – ou un savant casuiste explique en latin qu'éveillé au seuil d'une pollution nocturne, il fallait éviter le flux, et il donne la recette. (Utilisable à des fins profanes). Je n'ai plus le texte, pourrais peut-être le trouver. Je crois que l'allusion suffit. Incompréhensible au public en latin, le texte du curé, en français, est infect. Il s'agit d'appliquer l'index entre l'anus et la racine de la verge. »

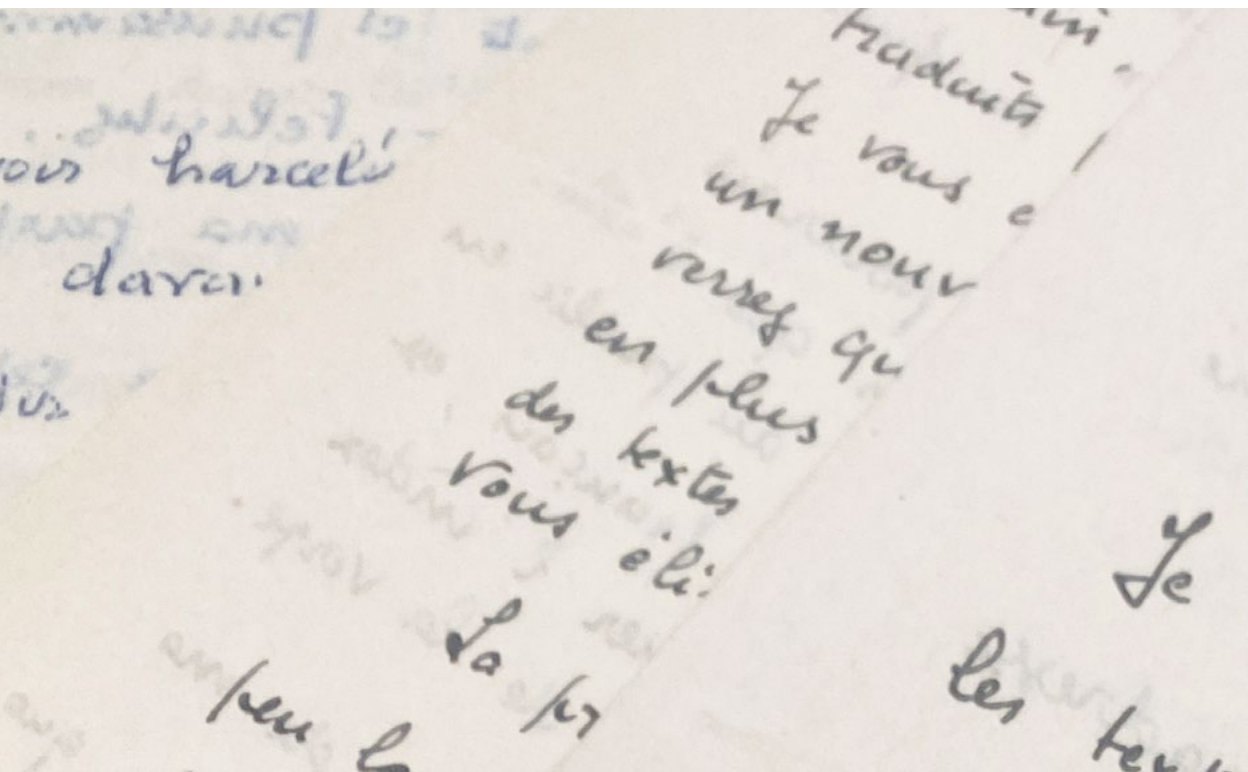
« Comment n'avez-vous pas pensé à demander à Hans Bellmer des dessins, non pas érotiques, mais ressortant à la dynamique amoureuse »

«Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous dire que ce texte est important : de toutes façons, j'y il est très important pour moi.

Je ne vous rien de plus à vous dire, sauf ce conseil : Avez-vous pensé à fouiller les Maechiologies : J'en cite une, non pas les textes ironiques écrits contre ces casuistiques, mais ces casuistiques elles-mêmes pourvues de l'Imprimatur et écrites partie en français, partie en latin. Vous y trouverez des textes prodigieux sur l'amour avec les canards, les volailles : une recette, comme je le dis, pour empêcher l'éjaculation quand on s'éveille à temps d'un rêve érotique, etc...

Comment n'avez-vous pas pensé à demander à Hans Bellmer des dessins, non pas érotiques, mais ressortant à la dynamique amoureuse. Il a fait, ces temps-ci, des choses extraordinaires. Jugez d'après cette photographie très manquée (il s'agit d'une femme-phallus).»

Jöe Bousquet, qui découvre l'œuvre de Jean Dubuffet en 1944 grâce à Jean Paulhan, entre en relation épistolaire avec le peintre et en reçoit un tableau. Il le rencontra en 1947 ; Jean Dubuffet réalise alors plusieurs portraits de lui. Jöe Bousquet fait également ici l'éloge de Hans Bellmer, qu'il connaissait bien pour l'avoir un temps hébergé.



15 CASANOVA DE SEINGALT, Giacomo
(1725-1798)

Lettre autographe signée «Casanova» à son ami l'abbé Eusebio della Lena, alors recteur au Theresianum à Vienne, institution réservée aux enfants de la noblesse. Château de Duchcov en Bohème, 11 juin 1796, 3 pp. in-4° en italien, cachet de cire noire et adresse autographe sur la 4ème page.

Bris de cachet avec habile réparation (ancienne) du manque. Traces de pliures d'époque.

Remarquable lettre de Casanova, dans les dernières années de sa vie, et demeurée inédite. Outre ses qualités littéraires, cette lettre est particulièrement intéressante en ce que l'aventurier vénitien s'y livre à des commentaires résolument anti-français, notamment quant à la présence du jeune Napoléon Bonaparte en Italie, comparé aux « barbares » envahisseurs de la péninsule.

[Texte original en italien]

« Aggradi altro i suoi saluti il mio signor conte ch'è ancora qui, dicendo sempre da un mese in qua che partira domani per Vienna. Ma partir de[v]e: A due poste di corti ha quaranta cavalli che lo aspettano. Ella riceverà i due libri, Li ho raccomandati al cameriere, e son sicuro che li porterà al suo alloggio. Così non direi se li avessi raccomandati al conte che non avendo mai l'anima dove ha il corpo non può ricordarsi di nulla [...] Non lice che il giglio in quel terreno abbia radice [...] Roma christiana non fu mai tanto maltratta da At[t]ila, e da altri barbari come lo fu da cristiani, ma ora questi atei avrebbero gettato a terra Christo in sacramento per forgli un tabernacolo d'argento. Avrebbero portato via non solo statue, ma tutti i musei: avrebbero spogliato gli altari come fecevo in Anversa, ed avrebbero forse condotto il papa in trionfo a Parigi, o lo avrebbero Dio sa in che guisa obbrobrisamente disonorato [...] Cio che mi sorprende e che non mi sembra vero, a che quel Buonaparte e un giovine di 26 anni, come il Salicetti ambi Corsi. Due bardasse avranno conquistata tutta l'Italia [...] Casanova »

[Traduction]

« Acceptez les salutations de mon maître, le comte [de Waldstein], qui est encore ici tout en disant tous les jours depuis un mois qu'il partira demain pour Vienne. Mais il lui faudra bien partir : à deux relais d'ici il a quarante cavaliers qui l'attendent. Vous recevrez deux livres. Je les ai confiés au valet de chambre et suis assuré qu'il les apportera à votre logis. Ainsi je n'ai pas eu à les recommander au comte qui n'a jamais l'âme où il a le corps et qui ne peut se souvenir de rien [...] Nous ne permettons pas au lys de prendre racine en n'importe quelle terre [...] La Rome chrétienne ne fut jamais aussi maltraitée par Attila et par les autres barbares qu'elle le fut par les chrétiens ; mais aujourd'hui ces athées auraient jeté à terre le Christ en sacrement pour s'emparer d'un tabernacle d'argent. Ils auraient emporté non seulement les statues mais tous les musées ; ils auraient dépouillé les autels comme ils firent à Anvers et auraient peut-être conduit le pape en triomphe à Paris ou l'auraient, Dieu sait de quelle manière, ignominieusement déshonoré [...] Ce qui me surprend et qui ne me semble pas vrai est que ce Buonaparte est un jeune de 26 ans et corse, comme Salicetti. Deux barbares auront conquis toute l'Italie [...] Casanova »

L'amitié entre les deux hommes remonte au moins à l'année 1783, à Venise, où della Lena, lui-même bibliophile, partageait aussi avec Casanova la passion du jeu. Trois lettres de Casanova adressées à della Lena (outre celle-ci) sont publiées dans le Carteggi de Pompeo Molmenti, édité en 1916.

Au moment où cette missive est écrite, la campagne d'Italie n'est qu'à ses débuts (elle commence le 24 mars 1796). L'offensive n'en est pas moins foudroyante pour autant : les batailles de Montenotte, Millesimo, Dego, Mondovi et du pont de Lodi, entre autres, sont toutes remportées par les armées du jeune général.

Christophe Salicetti (1757-1809) est un homme politique français. En janvier 1796, il est nommé commissaire à l'armée d'Italie, où il joue un rôle auprès de Napoléon Bonaparte. Il contribue, en octobre 1797, à la reconquête de la Corse et à la réorganisation des deux départements qui divisent l'île. Napoléon dira de lui : « Salicetti, les jours de danger, valait cent mille hommes ! »

Les lettres de Casanova sont d'une insigne rareté. Celle-ci, dans laquelle l'aventurier se livre sans retenue sur son sentiment anti-bonapartiste, n'en est que plus précieuse.

«Ce qui me surprend et qui ne me semble pas
vrai est que ce Buonaparte est un jeune
de ving-six ans et corse, comme Salicetti»

me Dux //

o amico Vener:

pregiati: ma del reg sco

mai conventi guai. P

Uegro. Carmina recellu

lieto, e non avelle agi non

me cogioni ch'ella h

forte

Giugno 1796

tutto ringraziandola
 credo questo sonetto
 in scribentis, et Adiaquesum
 potrebbe far versi. Lelli
 è affittarsi; ma badi b
 nello spirito, come lo è ne
 conte ch'è ancora
 a mani p

Lettre autographe signée « LF Celine » à Jean-Louis Tixier-Vignancour [Klarskovgaard], le 2 [mai 1951], 6 pages et demie in-folio, papier vergé
Légères fentes aux marges supérieures et inférieures, traces de pliures, infimes tâches.

Longue et importante lettre emplie de rage dans l'attente du non-lieu officiel

« Mon cher maître,
Mikkelsen m'a rapporté merveille de vos interventions... Il m'a assuré que le « non lieu » était signé- Il me l'a juré etc.... J'ai vu passer des échos contradictaires dans les journaux français – et l'Ambassade de France ici me fait connaître qu'elle n'a rien reçu du tout du Quai d'Orsay – Coup d'Epée dans l'eau donc ? – La justice tâte l'opinion ? – **Ou bien la justice veut se faire forcer la main à me condamner en attisant un peu plus les haines « réstistancialistes » ? ...** Oh vous savez j'ai appartenu 4 ans à l'Etat major de la SDN [Société des Nations] – et 20 ans aux Mairies de la Banlieue. **Aucune manigance politico-juridico-salope ne peut m'étonner.** Je connais tous les godets, tous les dés, tous les bluffs, tous les tarots... Je n'en joue point moi même jamais (tel les croupiers à Monte Carlo) mais tous les trucs me sont archi familiers – vaines ruses – **je ne ruserai pas pour foutre au cul de la justice Française [...]** **Pas l'atome d'une collaboration dans mon dossier. Et on je juge pas Paul Morand, ni Brisson, ni Pietri, ni Claudel, ni Bergery – Mais moi ! moi ! moi ! toujours moi ! En pratique – rien** n'est arrivé à l'Ambassade de ce fameux non lieu – Rien – le mandat d'arrêt est toujours [,] lui par exemple. Je suis toujours prisonnier sur parole du Danemark et je le demeurerai tant que je le Quai [d'Orsay] n'aura point officiellement fait rapporter le mandat. **Non plus je ne veux me rendre en France avec un laisser passer ! Truc à me faire coffrer aux frontières. Mais un bel et bon Passeport. Or on m'a fait savoir à l'Ambassade que si j'étais demandé par le juge d'Instruction de la chambre civique on ne me donnerai pas un laisser passer (je n'en veux pas [])** Il faudrait qu'on me cite à comparaître comme prévenu libre en chambre ~~de~~ justice civique = alors seulement on me déclarera un vrai et bon Passeport ! (Ce que je veux) **Sinon – Zebi ! Je ne rentrerai pas. Ils me condamneront et foutre ! Ces canailles n'auront pas longtemps) se réjouir !**
Votre très amical et reconnaissant.
LFCeline »

Le 20 avril 1951, Jean-Louis Tixier-Vignancour, son avocat depuis 1948, obtient l'amnistie de Céline au titre de « grand invalide de guerre » (depuis 1914) en présentant son dossier sous le nom de Louis-Ferdinand Destouches sans qu'aucun magistrat ne fasse le rapprochement.

17 **CELINE, Louis-Ferdinand**
(1894-1961)

Lettre autographe signée «LF Céline» à ses amis Descaves
Copenhague, le 7 juillet [1947], (c/o Mikkelsen), 2 pages in-folio
Traces de pliures

Très belle lettre de Céline revenant avec désespoir sur ses dix-huit mois de prison et évoquant son travail sur *Guignol's Band II* et *Féerie* pour une autre fois

« Chers amis, Voici bien longtemps que nous sommes demeurés sans nouvelles. De notre côté une légère amélioration au point de vue légal grâce à la visite que Mikkelsen a faite à Paris à Naud et à d'autres amis. La Butte a donné à fond ! s'est donné à fond en ma faveur. L'impression a été admirable ! Je ne suis plus le damné total, la pourriture absolue. On commence à se rendre compte que l'on m'a bien martyrisé injustement alors que tant d'autres... s'en tirent glorieusement et fructueusement. Lucette heureusement a repris forme et santé. Je ne suis pas brillant. Je traîne. J'ai refait de la pellagre et une crise de rhumatisme abominable en dépit de la chaleur. **La cellule, les hivers en cellule m'ont crevé.** Je n'ai pas tenu la réclusion. J'ai des faiblesses, je perds connaissance pour un oui, un non. [...] Il n'est malheureusement pas question de rentrer en France, et je souffre beaucoup de l'exil. De plus, on m'a enlevé tous mes pauvres moyens d'existence, médecine, livres... alors que Montherlant, Chadourne, Claudel, Romains... **Je crains que l'Humanité ne revienne en France qu'avec la bombe atomique.** Alors quelles réconciliations, quelles pleurnicheries ! Le maître nous prépare t-il autre chose ? un livre ? une pièce ? Je me suis malgré tout remis au labeur mais on m'a brûlé *Guignol's Band II* ! Je suis sur *Féerie* pour une autre fois, premier chapitre, le bombardement de Montmartre. Fait par les Français ! Je le ferai paraître en Suisse et en Amérique. **Qu'ils se gorgent d'Aragon, de Cassou, et de Triolet, et de traductions de Miller sous-Céline ! puisque c'est leur goût ! La France ne mérite pas ses écrivains.** Son âme déambule jamais entre Félix Potin et la Samaritaine. LF. Céline. Toutes mes bonnes amitiés à Max et Pierre ! et au petit Mozart Descaves .»

Céline publie des pamphlets virulents dès 1937 (année de la parution de *Bagatelles* pour un Massacre). Il est sous l'Occupation proche des milieux collaborationnistes et du service de sécurité nazi. Quelques jours après le débarquement allié, le 6 juin, Céline quitte la France avec son épouse quelques jours plus tard pour se rendre à Baden-Baden car il craint pour sa vie. S'ensuivent des pérégrinations en Allemagne avant qu'il ne rejoigne, en octobre 1944, le gouvernement en exil du Régime de Vichy à Sigmaringen (épisode de sa vie qui lui inspirera le roman *D'un château l'autre*, paru en 1957). C'est en mars 1945 qu'il obtient son visa pour se rendre au Danemark, alors encore occupé par les Allemands. Il y est arrêté en décembre de la même année, suite à la Libération, et passe un an et demi en prison.

«La France ne mérite pas ses écrivains»

Chers amis.

Tous mes hommages à
vous et à vos amis
& à ceux de Paris.

4 Howard Street
45 + Bredgade
Copenhague

Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes échangés nos
nouvelles... De notre côté une lecture améliorée nous
font se voir le face grâce à la note par laquelle à
Paris. a tant et a d'autres... la
Belle. Jours. fort! s'est donnée a fort en
me faire - l'impression. etc. admirable! Je ne
suis de la même total, la fourniture absolue -
on commence a s'en rendre compte et on n'a bien
maintenant important alors se tant d'autres....

Le travail fleurissant... et fructueux - belle en
l'œuvre - repris forme et fait. Je ne suis
pas brillant - je t'embrasse. J'ai refait le
belle et une crise de rhumatisme abominable
au bras et le chalo. Le cellule, le travail
et cellule m'ont servi - Je n'ai pas tenu la relation.
J'ai de faiblesse je suis embarassé par un
un non. Enfin on me promet un refuge dans
l'étranger. les années - Il n'est malheureusement
pas possible de rentrer en France. et je souffre
beaucoup et le fait. De plus on n'a encore
trouvé nos pays voyez l'existence - merci, etc...

18 CHATEAUBRIAND, François-René de
(1768-1848)

Manuscrit autographe signée « Chateaubriand »

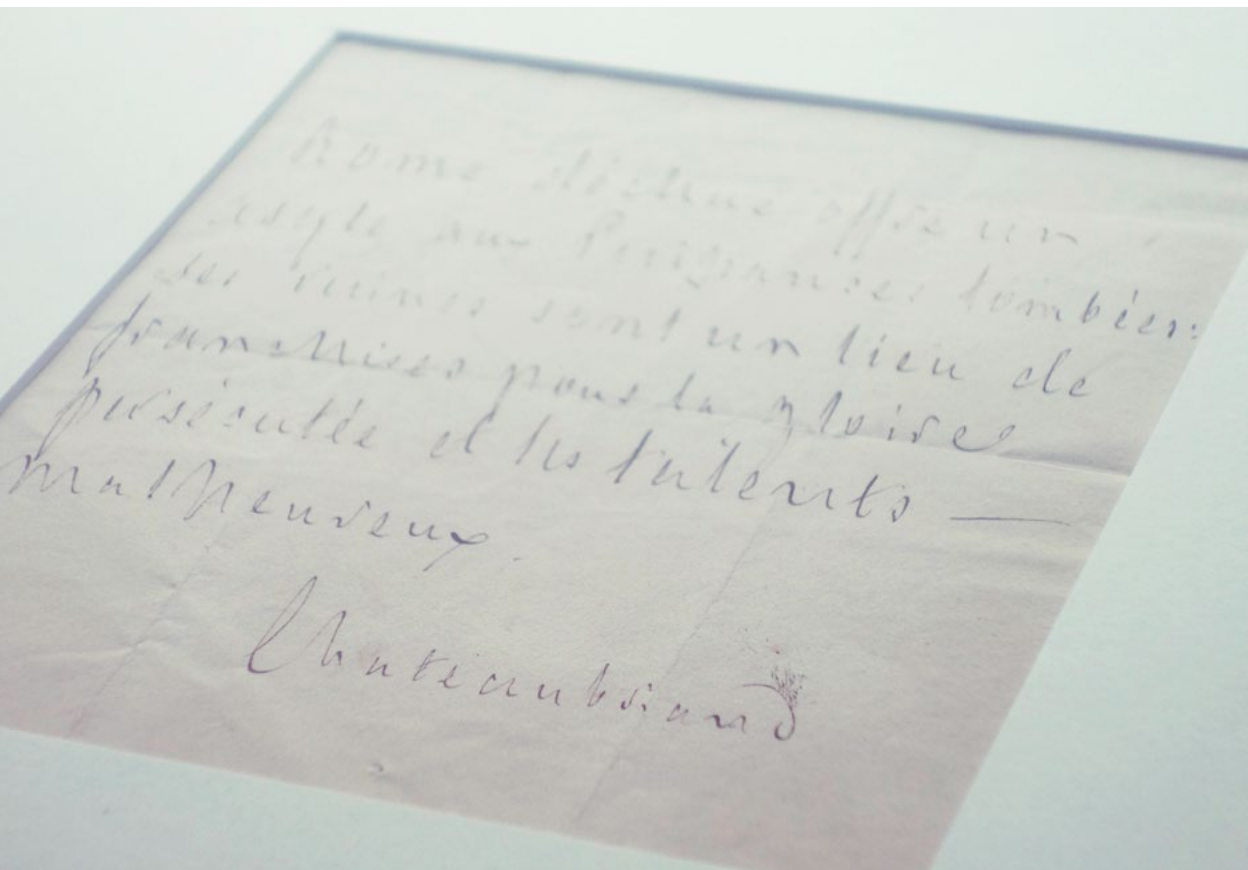
S.l.n.d, 1 page in-8 sur bifeuillet, encadrement sur mesure sous verre type musée

Traces de pliures, quelques trous d'épingle, infimes taches

Remarquable citation autographe signée de Chateaubriand,
issue de ses *Mémoires d'outre-tombe*

« Rome déchue offre un asyle aux puissances tombées :
Ses ruines sont un lieu de franchises pour la gloire persécutée
et les talents malheureux Chateaubriand »

Cette citation est tirée du troisième volume des *Mémoires d'outre-tombe*. Celui-ci retrace le parcours de l'écrivain de la Restauration (1815) jusqu'à la révolution des Trois Glorieuses (1830). *Les Mémoires d'outre-tombe* est la principale œuvre de Chateaubriand, dont la rédaction commence en 1809 et s'achève en 1841. Chateaubriand souhaitait que ses mémoires ne soient publiés qu'après sa mort, d'où leur titre.



19 CHATEAUBRIAND, François-René de
(1768-1848)

Lettre autographe signée «Chateaubriand» à Delphine de Girardin
Paris, le 1er juillet 1833, 1 p. 1/2 in-4 sur bifeuillet
Petite déchirure en marge supérieure, sans atteinte au texte

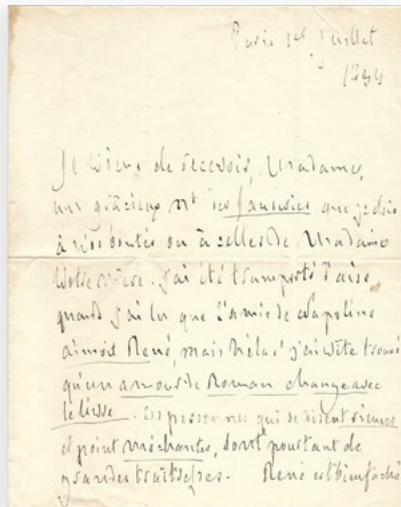
Belle lettre flatteuse de Chateaubriand sur le récit poétique Napoline
de Delphine de Girardin

«Je viens de recevoir, madame, un gracieux n° des Causeries que je dois à vos bontés ou à celles de Madame votre mère. J'ai été transporté d'aise quand j'ai lu que l'amie de Napoline aimait René, mais hélas ! j'ai vite trouvé qu'un amour de roman change avec le livre. Ces personnes qui se disent rieuses et point méchantes, sont pourtant de grandes traîtresses. René est bien fâché, madame, de n'avoir plus que la perruque du maître d'écriture, et d'être le plus vieux de vos adorateurs et admirateurs.

Chateaubriand»

Les Causeries du Monde, journal destiné à un lectorat féminin, est fondé par Sophie Gay. Chateaubriand accuse ici réception du numéro de juin 1833, où paraissaient des passages de Napoline qui sera publié à la fin de l'année.

Corr. Générale t. IX p. 263 [n° 381]



Lettre autographe signée deux fois, «Jean Cocteau» et «Jean», à Michaël Smithies. Saint-Jean-Cap-Ferrat, 3 juin 1956, 6 pages in-8 avec enveloppe autographe

Longue et belle lettre de Jean Cocteau sur sa prochaine réception comme docteur Honoris Causa à l'Université d'Oxford

« Mon cher Michael

*Je vous suis très reconnaissant, [...] mais pour rien au monde je ne voudrais entraîner Francine [Weisweiler] dans une aventure désagréable. Le matin, à la demande du secrétaire du vice Chancelier (New collège) j'ai de nouveau envoyé mes mesure en lui expliquant pourquoi je désirais porter un costume qui me soit propre et que je puisse emporter en France. [...] Le 10- je dînerai chez Lord Beaverbrook, le 11 je déjeunerai à notre ambassade et vers 7h je serai au Radolf où nous mettrons ensemble au point tout notre programme. [...] J'ai été accablé de remords pour des besognes (que je refuse) en marge de notre programme. La télévision voulait me faire présenter la Tour de Londres et autres folies qui ne me représentent que de la fatigue sur l'estrade maudite de l'actualité. **Je déteste les réunions mondaines et si la Garden party n'était pas obligatoire je me serais caché dans ma chambre d'hôtel pour ne pas m'y rendre. La seule chose qui m'importe est de vous voir, d'assister au cérémonial du 12, et de prononcer le discours du 14. Le reste est du domaine de la corvée (sauf les repas avec les amis de mes amis.) Vous savez que je m'efforce de vivre à contre époque et comme s'il s'agissait du Weimar de Goethe ou du Ten O'Clock de Mallarmé. Car nul ne s'avise de comprendre que l'art échappe au progrès et ne se fabrique pas à la machine.** Ma lettre au laboratoire du Brigadier Firebace est restée sans réponse. Ce qui m'étonne... mon ami Denis Saurat était en contact avec leurs travaux.*

Salut et embrassades de votre jean Cocteau.

PS :

Une dernière question de votre « raseur » et ami

Depuis mes misères de peau je ne me rase qu'avec le rasoir électrique. Or, il arrive que dans certains hôtels qui ne veulent pas se moderniser on ne trouve aucune prise pour les rasoirs. D'après ce qu'on me dit sur Randolf [sic – Macdonald Randolph Hotel] il y a des chances pour que ce danger me menace et les petites bêtises peuvent devenir un obstacle considérable lorsqu'un étranger s'explique mal dans la langue. Renseignez-moi et si vous voyez que le Randolf oblige sa clientèle à employer le Gillette – n'hésitez pas à nous loger dans un autre hôtel – avec une voiture (nous en avons une) les petites distances ne comptent pas. Si je vous embête avec cette histoire ridicule c'est que la chose m'est arrivée en Espagne et que je ne savais pas comment sortir de l'embarras

dans une auberge andalouse. Faites le détective et jetez un coup d'œil à Randolph. Mais je crois que vous exagérez à cause de cette pensée (la mienne) qui pousse Nietzsche à médire sur l'Allemagne et qui me pousse à croire la France dans son lit de mort. (Savez-vous que Nietzsche possédait une des premières machines à écrire qu'on avait exportée à dos de mulets sur les montagnes de Sils Maria?)

Je vous embrasse et jure de ne plus vous importuner. Jean »

Le 12 juin 1956, Jean Cocteau est promu au grade de docteur *ès lettres honoris causa* par l'Université d'Oxford. Deux jours plus tard, il y prononce un discours, largement axé sur la poésie.

à l'Université d'Oxford
le 12 juin 1956
je vous embrasse et jure de ne plus vous importuner. Jean »

no de Michael

je vous salue très reconnaissant, ce
me les et moi mes fontons
je meel de confort et non avo
e l'habitude de causer sur le
doute - nos pour que a m
je ne voudrais enchaîner Francis
Das me aventure de s'ajal
abi, i le demande d. de ce la
New coll

COCTEAU, Jean

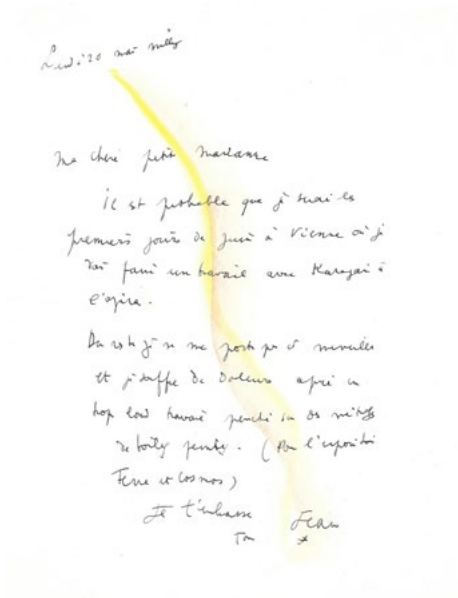
(1889-1963)

Lettre autographe signée « Ton Jean » à Marianne
Milly, lundi 20 mai [1958], 1 page in-4 ornée d'un dessin en couleur
Traces de pliures

Belle lettre de Cocteau, ornée d'un dessin original au crayon de couleur, à propos de sa collaboration avec Karajan et son exposition Terre et Cosmos

«Ma chère petit[e] Marianne,
Il est probable que je serai les premiers jours de juin à Vienne ou **je vais faire un travail avec Karajan à l'opéra.**
Du reste je ne me porte pas à merveille et je souffre de douleurs après un trop long travail penché sur des mètres de toiles peintes (pour Terre et Cosmos).
Je t'embrasse, ton Jean »

Jean Cocteau se rend quelques jours plus tard à Vienne, où il est reçu par Herbert von Karajan (1908-1989) afin de concrétiser une collaboration en trio avec Igor Stravinsky (1882-1971) pour l'opéra Liberi, Vos Liberabo : *Œdipe*, Acte I.
«Terre et Cosmos» est une exposition sur laquelle Jean Cocteau travaillait depuis 1957. Il s'agit de toiles peintes pour illustrer la conquête de l'espace. Elle a été tenue au Champs-de-Mars l'année suivante.



DELACROIX, Eugène

(1798-1863)

Lettre autographe signée « E. Delacroix » à un monsieur
[Paris, 6 rue de Fürstenberg] le 15 juillet 1863. 1 page in-8 sur bifeuillet.
Traces de pliures, quelques légères taches.

Émouvante lettre de Delacroix, l'une des toutes dernières, demandant un
certificat de vie, moins d'un mois avant sa mort.

« Monsieur, Je garde la chambre et suis dans l'impossibilité de sortir.
Je désirerais que vous ayez la bonté de faire suivant l'usage un certificat de
vie, qui dans ces occasions demandent je crois votre intervention particulière.
C'est une rente sur la national. Ayez monsieur les assurances de ma considéra-
tion la plus distinguée. E Delacroix »

L'état de santé de Delacroix se dégrade fortement au début du mois de juillet
1863; en témoigne son écriture hésitante. La semaine suivante, il confie à son
ami de longue date Georges Sand – se plaignant alors de ne pas recevoir de
réponse à son courrier –, « écrire m'est insupportable ». Delacroix s'éteint le 13
août suivant.

Cette lettre ne figure pas dans la correspondance générale de Joubin.

Ce 15 juillet 1863

Monsieur
Je garde la chambre et
suis dans l'impossibilité de
sortir. Je désirerais que vous
ayez la bonté de faire
suivant l'usage un certificat de
vie, qui dans ces occasions de-
mandent je crois votre inter-
vention particulière.
C'est une rente sur la
Nationale.
Ayez Monsieur les assurances
de ma considération la plus
distinguée
E Delacroix

23 GAULLE, Charles de
(1890-1970)

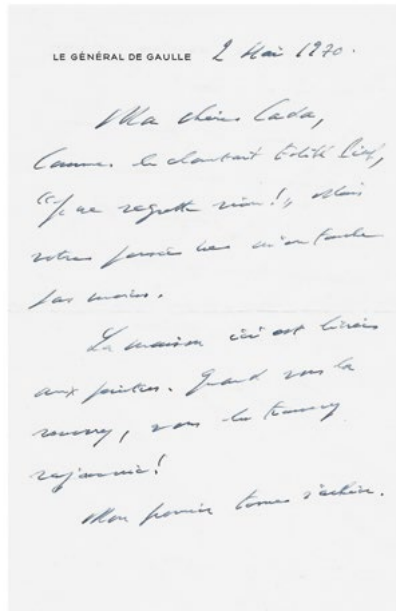
Lettre autographe signée « C. de Gaulle » à sa belle-sœur Cada Vendroux [Colombey-les-Deux-Églises] le 2 mai 1970, 1 page et demie in-8 à en-tête le général de Gaulle.
Pliure centrale due à l'envoi d'origine

« Je ne regrette rien »

« Ma chère Cada,
Comme le chantait Edith Piaf, “je ne regrette rien !”, mais votre pensée ne m'en touche pas moins. La maison est ici livrée aux peintres. Quand vous la reverrez, vous la trouverez rajeunie ! Mon premier tome [des Mémoires d'espoir] s'achève. Il m'en restera deux autres à écrire !
Yvonne et moi vous adressons, ma chère Cada, ainsi qu'à Jacques, toutes nos meilleures affections. »

Votre frère
C. de Gaulle »

Le général de Gaulle présente sa démission suite au référendum sur la réforme du Sénat et la régionalisation le 27 avril 1969. Il cite Edith Piaf, il y fait donc probablement référence dans cette lettre, soit à peine plus d'un an après la date de sa démission. Il meurt le 9 novembre 1970, alors qu'il est en pleine rédaction de ses *Mémoires*, qui resteront inachevés.



Manuscrit autographe de premier jet avec corrections
S.I.n.d (c. 1985), 1 p. in-4 numérotée "8"

Riche et passionnant fragment de cette étude de Deleuze sur Foucault parue en 1986, où il est notamment question de l'internationale situationniste.

« A lire certaines analyses, on croirait que 1968 s'est passé dans la tête d'intellectuels parisiens. Il faut donc rappeler que c'est un [le] produit d'une longue suite d'événements mondiaux, et d'une série de courants de pensée internationaux, qui liaient déjà l'émergence de nouvelles formes de lutte à la production d'une nouvelle subjectivité, ne serait-ce que dans la critique du centralisme, et dans les revendications qualitatives, concernant la « qualité de la vie ». Du côté des événements mondiaux, on citera brièvement l'expérience yougoslave avec l'auto-gestion, le printemps tchécoslovaque et sa répression, la guerre du Vietnam, la guerre d'Algérie et la question des réseaux, mais aussi les signes de « nouvelle classe » (la nouvelle classe ouvrière), le nouveau syndicalisme, agricole ou étudiant, les foyers de psychiatrie et de pédagogie dites institutionnelles... Du côté des courants de pensée, sans doute faut-il remonter à Lukács, dont Histoire et Conscience de classe posait déjà la question d'une nouvelle subjectivité ; puis l'école de Francfort, le marxisme italien et les premiers germes de l'« autonomie » (Tronti), autour de Sartre la réflexion sur la nouvelle classe ouvrière (Gorz), et des groupes comme « Socialisme ou barbarie », le « Situationnisme », la « Voie communiste » (notamment Félix Guattari et la « micro-politique du désir »). Courants et événements n'ont pas cessé d'interférer. Après 68, Foucault retrouve personnellement la question des nouvelles formes de lutte, avec le GIP [Groupe d'information sur les prisons] et la lutte des prisons, et élabore la « micro-physique du pouvoir », au moment de SP [Surveiller et Punir]. Il est alors conduit à penser et vivre d'une manière très nouvelle le rôle de l'intellectuel. Puis il arrivera pour son compte à la question d'une nouvelle subjectivité, dont il transforme les données après VS [La Volonté de savoir] jusqu'à UP [L'Usage des plaisirs], cette fois peut-être en rapport avec les mouvements américains. Sur le lien entre les luttes, l'intellectuel et la subjectivité, cf. l'analyse de Foucault sur Dreyfus et Rabinow, 301-303. »

(1824-1895)

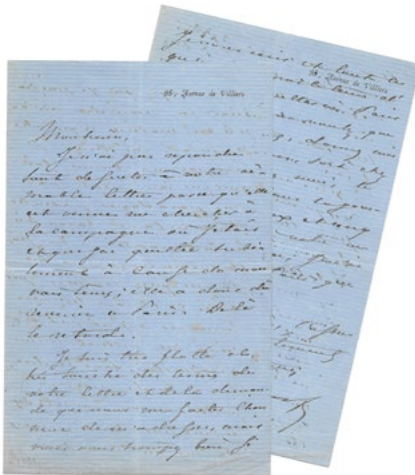
Lettre autographe signée « A Dumas » à un monsieur
S.l.n.d [Paris], 5 pages in-8 sur deux doubles feuillets
Traces de pliures dues à l'envoi d'origine, légères décharges d'encre.

Longue et remarquable lettre de Dumas fils à propos de son travail d'auteur
et de *La Dame aux camélias*

« Monsieur, Je suis très flatté et très touché des termes de votre lettre et de la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser mais vous vous trompez bien [...] **Je n'existe pas en politique, en philosophie, il faut voir comme les journaux de toutes les nuances me traitent, ils sont d'accord sur ce point, que je n'entends rien aux choses dont je me mêle. Ils me renvoient à ma dame aux camélias, à mes cocottes, et quand j'y reviens ils se donnent rendez-vous au théâtre pour me siffler et me faire payer la mes préfaces et mes brochures. Ceci ne peut vous donner une idée du mépris très sincère que le public depuis le plus haut personnage jusqu'au plus infime et pour un auteur dramatique chargé de l'amuser, de le faire digérer et rire, mais finalement sans consistance et sans aucun droit de parler de certaines choses.** [...] Agrérez monsieur l'assurance de mes sentiments distingués.

Alex Dumas »

La Dame aux camélias est un roman d'Alexandre Dumas fils publié en 1848 alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans. Il est inspiré par son amour pour la courtisane Marie Duplessis. L'œuvre a elle-même inspiré *La Traviata de Verdi*. Les lettres de Dumas fils faisant référence à *La Dame aux camélias* sont peu communes.



ELUARD, Paul

(1895-1952)

Lettre autographe signée « Votre Eluard » à Joe Bousquet
 [Arosa 4 novembre 1928], 4 pages in-4, enveloppe autographe jointe
 Quelques petites rousseurs, caviardage (de la main de Bousquet ?) d'un mot

Magnifique lettre, enrichie de trois poèmes autographes, dans laquelle
 Eluard donne le plan de son prochain recueil, *L'Amour la Poésie*,
 dédié à Gala

« Mon bien cher ami, voici les poèmes promis. De la 2e partie (la manière noire)

Ce livre aurait 5 parties :

Premièrement

Seconde Nature

Comme une image

Défense de savoir (1)

Défense de savoir (2)

Le tout : L'AMOUR LA POÉSIE

Et dédié à Gala

*Aucun poème n'a de titre. Environ 100 poèmes. Mais de jour en jour, mon
 corps mange ma tête. J'ai hâte de partir d'ici. Trop de nerfs, trop de cauche-
 mars.*

*Peut-être, puisque vous ne m'avez pas dit si vous avez un gramophone, détes-
 tez-vous la musique. Mais soyez certain que ce que je vous aurai conseillé n'a
 avec celle-ci que de mauvais rapports. Ce que vous me dites sur la lâcheté de
 Paulhan [le nom a été caviardé au stylo rouge, peut-être de la main de Bousquet
 lui-même pour ne pas de compromettre ?] ne m'étonne pas. Nous voudrions déjà
 être à Carcassonne. Je vous fais adresser le Tanguy de Nelli. Je voudrais écrire
 des chansons et, c'est drôle, je n'ai jamais eu si peu envie de chanter. Avez-vous
 fini par obtenir l'Histoire de l'Œil ? Si oui, vous dites publiquement ce que vous
 en pensez. Et vous êtes le seul. Votre Eluard »*

[La lettre est enrichie de trois poèmes autographes d'Eluard et annotés XXIX,
 XXXV et XXXVII]

XXXV Seconde nature [en-haut de la première page]

*Ils n'animent plus la lumière
Ils ne jouent plus avec le feu
Pendus au mépris des victoires
Et limitant tous leurs semblables
Criant l'orage à bras ouverts
Aveugles d'avoir sur la face
Tous les yeux comme des baisers
La face battue par les larmes
Ils ont capturé la peur et l'ennui
Les solitaires pour tous
Ont séduit le silence
Et lui font faire des grimaces
Dans le désert de leur présence*

XXIX Seconde nature [sur un feuillet séparé]

*Toutes les larmes sans raison
Toute la nuit dans ton miroir
La vie du plancher au plafond
Tu doutes de la terre et de ta tête
Dehors tout est mortel
Pourtant tout est dehors
Tu vivras de la vie d'ici
Et de l'espace misérable
Qui répond à tes gestes
Qui placarde tes mots
Sur un mur incompréhensible
Et qui donc pense à ton visage ?*

XXXVII Seconde nature [sur un feuillet séparé]

*A genoux la jeunesse à genoux la colère
L'insulte saigne menaces ruines
Les caprices n'ont plus leur couronne les fous
Vivent patiemment dans le pays de tous.
Le Chemin de la mort dangereuse est barré
Par des funérailles superbes
L'épouvante est polie la misère a des charmes
Et l'amour prête à rire aux innocents obèses.
Agréments naturels éléments en musique
Virginités de boue artifices de singe
Respectable fatigue honorable laideur
Travaux délicieux où l'oubli se repaît.
La souffrance est là par hasard
Et nous sommes le sol sur quoi tout est bâti
Et nous sommes partout
Où se lèvent le ciel des autres
Partout où le refus de vivre est inutile*

Ce recueil poétique majeur pressent la fin de sa relation avec Gala.

Il le lui dédie comme suit :

à *Gala*

Ce livre sans fin

C'est également à cette époque que Gala (qui était ouvertement la maîtresse de Max Ernst) rencontre Salvador Dalí. Gala quitte le poète pour le peintre en 1929, année de parution du recueil.

Paul Éluard dira à Gala : « *Ta chevelure glisse dans l'abîme qui justifie notre éloignement.* »

Le recueil ne compte finalement que trois parties :

—« Première »,

—« Seconde Nature »,

—« Comme une image »,

Les trois poèmes présentés ici par Eluard à Bousquet sont issus de la deuxième partie du recueil, « Seconde Nature ».

Les deux dernières parties mentionnées par Eluard, « Défense de savoir 1 & 2 » dans la lettre seront finalement regroupées en un seul recueil et titré comme tel.

Histoire de l'Œil, qu'Eluard évoque en fin de lettre, est un roman court de Georges Bataille. Édité clandestinement pour la première fois en 1928, sous le pseudonyme de Lord Auch, il décrit les expériences sexuelles de deux adolescents et leur perversité croissante.

Pléiade, *œuvres complètes* vol. 1 :

Le poème XXXVII sera titré I (p. 243)

Le poème XXIX sera titré II (p. 243 – 244)

Le poème XXXV sera titré XX (p. 253)

Annotations au crayon de Lucien Scheler.

... tout est mis
... tout est
... de la
... espace
... à
... de
... mur

... ces n'ont plus lieu
... vent patiemment dans
Le chemin de la mort dange
Par des funérailles super
L'épouvante est folie la
Et l'amour prête à vi

Agréments naturels
Virginités de boue or
Respectable fatigues
Travaux délicieux n° XX de Seconde nature
in Pliade I, p. 253-
avec une copie renou-
velée de l'éd. originale

La souffrance
Et nous som
Et nous so
Où se lei

Partout

Ma bien cher
De la 2^e partie
Promis
Aurait
Le tout : 5 parties

L'AMOUR LA POÉSIE
et dédié à gala

Aucun poème
poème
corps
ici
mange
Main
n'a de
de
Seco
Comm
De fense
De fense

(1821-1880)

Lettre autographe signée « Gve Flaubert » à Paul Meurice [Paris, fin avril 1857], 1 page in-8 sur bifeuillet bleu vergé, à l'encre noire
Traces de pliures d'époque

La lettre de Gustave Flaubert ayant accompagné son envoi de *Madame Bovary*, dédié à Victor Hugo

« *Monsieur, Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement je prends la liberté de vous remettre l'exemplaire d'un roman [Madame Bovary] que je vous prie de faire parvenir à Mr Hugo. Soyez assez bon, aussi, pour en accepter un autre ci-joint et daignez agréer l'hommage de toute ma considération. Gve Flaubert* »

Dans cette lettre, Gustave Flaubert prie Paul Meurice de transmettre à Victor Hugo – alors en exil à Guernesey – un exemplaire de son chef d'œuvre *Madame Bovary*, un des quelques exemplaires tirés sur papier vélin fort, seul tirage de luxe, après la publication du roman chez Michel Lévy. Paul Meurice (1818-1905), romancier et auteur dramatique, a été, avec Auguste Vacquerie, le plus fidèle disciple de Victor Hugo. En 1848, Hugo en fait le rédacteur en chef du journal *L'Évènement*, qu'il vient de fonder et qui lui vaudra la prison en 1851. Pendant les vingt années d'exil de Victor Hugo, Paul Meurice est à la charge des intérêts financiers et littéraires de l'écrivain banni. Flaubert et Hugo s'étaient rencontrés pour la première fois en 1843. Ce dernier marqua profondément la jeunesse de Flaubert, qui devint plus critique avec le temps mais non sans admiration ; en témoignent les nombreuses correspondances avec ses proches.

Hugo avait déjà écrit à Flaubert quelques jours avant la rédaction de cette lettre, le 12 avril 1857, en référence au procès de *Madame Bovary* : « *Vous êtes un de ces hauts sommets que tous les coups frappent, mais qu'aucun n'abat. Mon cœur est profondément avec vous. Victor Hugo* ». Flaubert tient à s'assurer, dans une lettre à Ernest Feydau, le 5 août 1857, que son volume soit bien arrivé à destination : « *Quand tu verras Paul Meurice, demande-lui s'il a envoyé mon volume au père Hugo* ». Le 30 août 1857, Hugo répond à Flaubert : « *Vous avez fait un beau livre, monsieur, et je suis heureux de vous le dire. Il y a entre vous et moi une sorte de lien qui m'attache à vos succès* ». **De cette lettre accompagnant l'envoi de l'un des plus grands romans du XIXe siècle, rien ne pouvait être ni plus simple ni plus prestigieux.**

Pléiade vol. 2 p. 708

Monsieur

Quoique je n'aie pas l'honneur
de vous connaître personnel-
lement je prends la liberté de
vous remettre ~~un~~ l'exemplaire
d'un roman que je vous prie
de faire parvenir à Mr Hugo.

Je suis, ainsi, vous
en accepte un autre ci-joint.
et daignez agréer l'hommage
de toute ma considération

Guylaubert

(1826-1984)

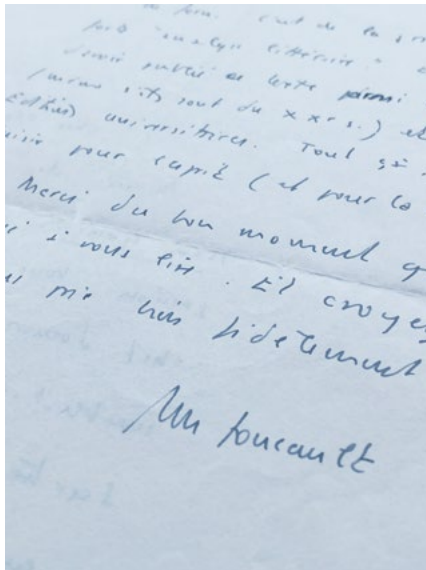
Lettre autographe signée « M Foucault » à Claude Bonnefoy
S.I, 14 décembre [1965], 1 page 1/4 in-4
Trace de pliure centrale, très légère marque jaune

Intéressante lettre de Michel Foucault, évoquant son admiration pour Saint Genet, comédien et martyr de Jean-Paul Sartre

*« Cher Claude Bonnefoy Merci de m'avoir envoyé votre Jean Genet. Je viens de le lire. Avec passion. Vous avez écrit un petit chef d'œuvre. **C'était une gageure – me semble-t-il – de parler de Genet après Sartre (son Saint Genet est sans doute ce qu'il a fait de meilleur).** J'ai bien l'impression que vous avez réussi le tour force. C'est de la grande et forte «analyse littéraire». Et bravo d'avoir publié ce texte parmi des «classiques» (même s'ils sont du XXe s.) et dans des Éditions universitaires. Tout ça, c'est un plaisir pour l'esprit (et pour la conscience). Merci du bon moment que j'ai pris à vous lire. Et croyez-moi je vous suis très fidèlement vôtre.*

M Foucault »

Michel Foucault fait ici référence à l'essai de sept cents pages de Jean-Paul Sartre, portrait fasciné intitulé *Saint Genet, comédien et martyr*, chez Gallimard. Cet ouvrage, dont la première édition date de 1952, constitue une magistrale introduction aux *Œuvres complètes* de Jean Genet. Claude Bonnefoy (1929-1979), critique littéraire français et directeur de publication, publie en 1965 un essai sur Jean Genet aux Éditions Universitaires.



(1910-1986)

Manuscrit autographe signé en-tête « J.G » de premier jet
S.I.n.d [Tanger, 1970], 1 p. in-12, quelques mots caviardés

Puissant texte sous forme d'annonce, introductif à son dernier livre posthume *L'Ennemi déclaré*

« J.G. cherche, ou recherche, ou voudrait découvrir, ne le jamais découvrir, le délicieux ennemi très désarmé, dont l'équilibre est instable, le profil incertain, la face inadmissible, l'ennemi qu'un souffle casse, l'esclave déjà humilié, se jetant lui-même par la fenêtre sur un signe, l'ennemi vaincu : aveugle, sourd, muet. Sans bras, sans jambes, sans ventre, sans cœur, sans sexe, sans tête, en somme un ennemi complet portant sur lui déjà toutes les marques de ma bestialité qui n'aurait plus – trop paresseuse – à s'exercer. Je voudrais l'ennemi total, qui me haïrait sans mesure et dans toute sa spontanéité, mais l'ennemi soumis, vaincu par moi avant de me connaître. Et irréconciliable avec moi en tout cas. Pas d'amis. Surtout pas d'amis : un ennemi déclaré mais non déchiré. Net, sans faille. De quelles couleurs ? Du vert très tendre comme une cerise au violet effervescent. Sa taille ? Entre nous, qu'il se présente à moi d'homme à homme. Pas d'amis. Je cherche un ennemi défaillant, venant à la capitulation. Je lui donnerai tout ce que je pourrai : des claques, des gifles, des coups de pieds, je le ferai mordre par des renards affamés, manger de la nourriture anglaise, assister à la Chambre des Lords, être reçu à Buckingham Palace, baiser le Prince Philip, se faire baiser par lui, vivre un mois à Londres, se vêtir comme moi, dormir à ma place, vivre à ma place : je cherche l'ennemi déclaré »

Genet fait à la fois le portrait d'un vaincu et d'un vainqueur. Il se tourne lui-même en dérision afin de compromettre un peu plus sa victoire et finalement la trahir.

Parmi les textes et intervention de Genet réunis dans *L'Ennemi déclaré*, on compte articles, entretiens, déclarations, préfaces, manifestes et discours qui témoignent tous d'un paradoxe : celui qui fut l'écrivain le plus solitaire, le plus retranché de son temps fut aussi, durant les vingt dernières années de sa vie, l'un des plus présents sur la scène publique.

Jean Genet, *L'Ennemi déclaré* (textes et entretiens), Paris, Gallimard, 1991, p. 9.

ennemi déclaré mes...
cher comme se cerise au violet effervescent. Sa taille ? Entre nous, qu'il se présente à moi d'homme à homme. Pas d'amis. Je cherche un ennemi défaillant, venant à la capitulation. Je lui donnerai tout ce que je pourrai : des claques, des coups de pieds, je le ferai mordre par des renards affamés, manger de la nourriture anglaise, assister à la Chambre des Lords, être reçu à Buckingham Palace, baiser le Prince Philip, se faire baiser par lui, vivre un mois à Londres, se vêtir comme moi, dormir à ma place, vivre à ma place : je cherche l'ennemi déclaré »

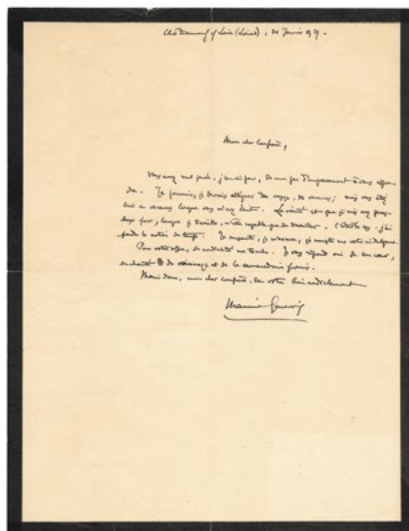
30 GENEVOIX, Maurice
(1890-1980)

Lettre autographe signée « Maurice Genevoix » à un confrère
Châteauneuf s/ Loire (Loiret), 24 janvier 1927, 1 page in-4
Traces de pliures, petites déchirures marginales

Belle lettre de Genevoix évoquant son rythme de travail

«*Mon cher confrère,
Vous avez mal pensé, j'en ai peur, de mon tempérament à vous répondre.
Je pourrais, je devrais alléguer des voyages, des vacances, mais vous étiez bien
en vacances lorsque vous m'avez écrit. La vérité est que je suis assez pares-
seux pour, lorsque je travaille, n'être capable que de travailler. C'était le cas :
J'ai perdu la notion du temps. Je sursaute, je m'excuse, je compte sur votre
indulgence. Pour votre offre, sa cordialité me touche. Je vous réponds oui de
bon cœur, enchanté du voisinage et de la camaraderie promise. Merci donc, mon
cher confrère, de votre bien cordialement
Maurice Genevoix*»

L'ensemble de l'œuvre de Genevoix témoigne des relations d'accord entre les hommes, entre l'homme et la nature, mais aussi entre l'homme et la mort. Héritière du réalisme, la plume de Genevoix est servie par la mémoire vive, le souci d'exactitude, mais cela n'empêche pas un certain sens du poétique d'émerger au sein de sa prose. Il a également témoigné des épreuves de la génération qui a fait la Grande Guerre (1914-1918), particulièrement dans *Ceux de 14*, recueil de récits de guerre rassemblés en 1949.



31 **GIDE, André**
(1869-1951)

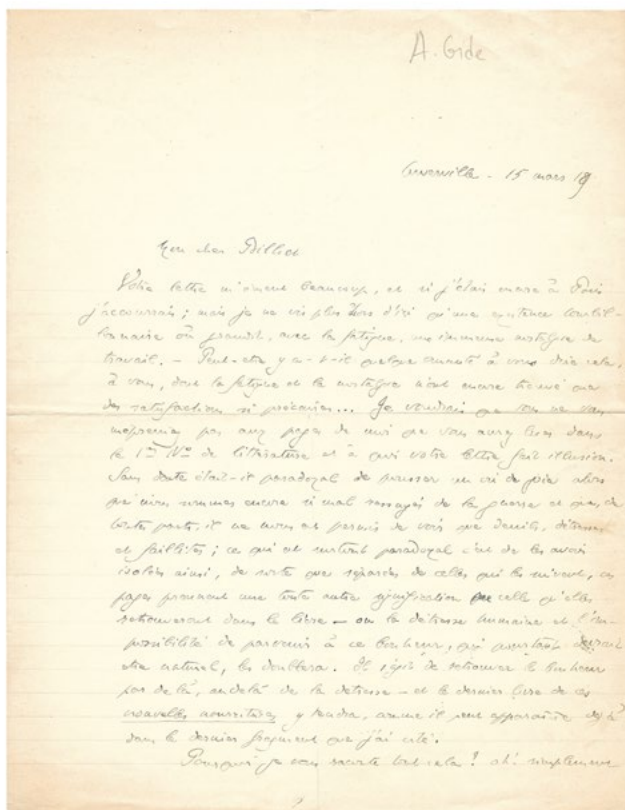
Lettre autographe signée « André Gide » à Joseph Billiet
Cuverville, le 15 mars 1919, 2 p. 1/2 in-4
Traces de pliures, infime déchirure en marge inférieure

Longue et touchante lettre de Gide au sujet de son roman
Les Nouvelles Nourritures

« *Mon cher Billiet, Votre lettre m'émeut beaucoup, et si j'étais encore à Paris j'accourrai ; mais je ne vis plus hors d'ici qu'une existence tourbillonnaire où grandit, avec la fatigue, une immense nostalgie de travail. Peut-être y a-t-il quelque cruauté à vous dire cela, à vous, dont la fatigue et la nostalgie n'ont encore trouvé que des satisfactions si précieuses... Je voudrais que vous ne vous mépreniez pas aux pages de moi que vous aurez lues dans le 1er IV° de [La Revue] Littérature et à qui votre lettre fait illusion. Sans doute était-il paradoxal de pousser un cri de joie alors que nous sommes encore si mal ressuyés de la guerre et que, de toutes parts, il ne nous est permis de voir que deuils, détresses et faillites ; ce qui est surtout paradoxal, c'est de les avoir isolées ainsi, de sorte que séparées de celles qui les suivent, ces pages prennent une toute autre signification que celle qu'elles retrouveront dans le livre – où la détresse humaine et l'impossibilité de parvenir à ce bonheur, qui pourtant devrait être naturel, les doublera. Il s'agit de retrouver le bonheur par-delà, au-delà de la détresse – et le dernier livre de ces Nouvelles Nourritures y tendra, comme il peut apparaître déjà dans le dernier fragment que j'ai cité. Pourquoi je vous raconte tout cela ? Oh ! simplement parce qu'il me serait douloureux de penser que vous puissiez croire, comme d'autres lecteurs auront fait, à quelque "impiété" de ma part – je veux dire : qui que ce soit d'impitoyable. Je suis tout à la fois rassuré de vous savoir hors de gêne, et pourtant inquiet de songer que c'est aux dépens de votre liberté. Je souhaite qu'au bout d'un peu de temps et de tassement vous arriviez pourtant, comme Philippe et tant d'autres... Oh ! Je vous en prie, ne vous ennuyez pas trop vite d'une restitution qui peut-être est, pour vous, un peu prématurée et qui ne me causera que tristesse, si je peux un instant penser que je la dois à quelques privations de vous, de votre femme, ou de votre petit enfant... Je pense revenir à Paris dans quelques jours, et peut-être pour un peu plus de temps. Tâcherai de passer vous voir. Croyez à mes sentiments bien affectueux.*
André Gide »

André Gide publie des extraits des *Nouvelles Nourritures* en mars 1919 dans la revue des Surréalistes *Littérature*, repris en 1921 dans son recueil *Morceaux choisis* (Gallimard), avant de livrer une édition complète en 1935 (Gallimard). *Les Nouvelles Nourritures* se présente à la fois comme un récit en continuité et en rupture avec *Les Nourritures Terrestres*. Tandis que l'ouvrage précédent a l'allure d'un ample carnet de voyage où romanesque et poétique se mêlent au gré des senteurs de l'Orient sans autre fil conducteur que les fluctuations sensorielles du narrateur, ce nouveau récit prend une dimension nouvelle : la dimension morale.

« Il s'agit de retrouver le bonheur par-delà, au-delà de la détresse »



32 HUGO, Victor
(1802-1885)

Poème autographe signé « V.H. »

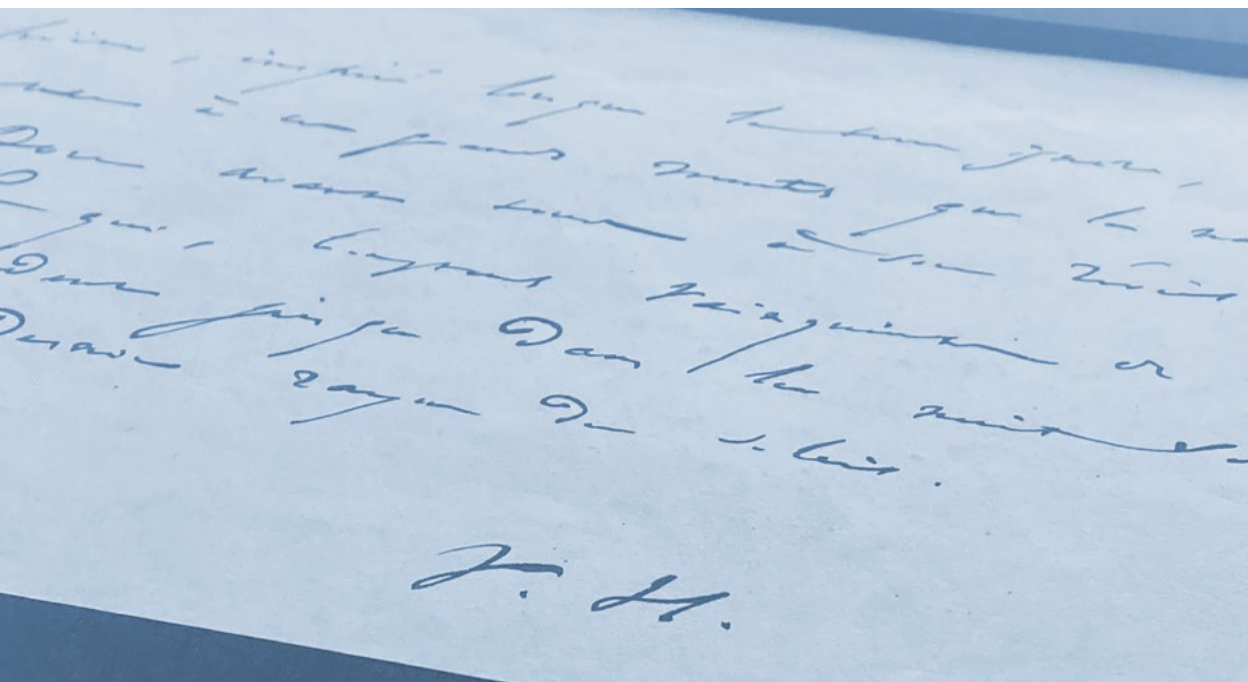
S.l.n.d, 1 page oblong in-4 à l'encre brune

Quelques rousseurs. Encadrement sur mesure sous Marie-Louise, et verre musée

Magnifique dernière strophe issue du poème *À mes Odes*, chef d'œuvre de la poésie lyrique

*« Le poète, inspiré lorsque la terre ignore
Ressemble à ces grands monts que la naissante aurore
Dore avant tous à son réveil
Et qui, longtemps vainqueurs de l'ombre
Gardent jusque dans la nuit sombre
Le dernier rayon du soleil »*

Odes et Ballades, publié en 1828, est le recueil des poèmes de jeunesse de Victor Hugo, paru entre 1822 et 1827. Le sizain que Hugo reprend ici est issu du poème « À mes Odes » (première du livre II des *Odes*), avec une très légère variante et singulièrement plus belle que la version originale. Dans le deuxième vers, le poète remplace le mot « nouvelle » par « naissante ». Cette combinaison hétérométrique fait apparaître deux alexandrins en rimes suivies puis quatre octosyllabes en rimes embrassées, générant un dynamisme repris sur l'ensemble du poème. Notons que le recueil *Odes et Ballades*, plus que révéler son talent très précoce, valut à Hugo plusieurs prix prestigieux dont le Lys d'or.



33 HUGO, Victor
(1802-1885)

Lettre autographe signée « Victor Hugo » à un critique
28 janvier [1870], H[auteville] H[ouse], [Guernesey], 1 p. in-4
Petite déchirure centrale sur la pliure en marge droite

Magnifique lettre inédite sur la réception critique de ses œuvres et sa façon de les accomplir

« *Que vous êtes heureux d'être jeune !*

Vous sauriez que mes anciennes œuvres, acceptées par vous avec une grâce si cordiale, ont été exactement accueillies comme les dernières, vive adhésion d'un côté, violents sifflets de l'autre. [Hyppolyte] Rolle, [Gustave] Planche, [Charles] Nisard etc. huaient ; Ste-Beuve et [Théophile] Gautier applaudissaient. Ste-Beuve plus tard a été ennemi, mais il paraît qu'il irait redevenir presque ami.

Haine et sympathie, c'est ma vie. Vous allez voir ces jours-ci le même phénomène se reproduire autour de *Lucrèce Borgia*. Cela tient peut-être à ce que je suis entier. Ce qui me fait commettre des viols. Si ces viols ont fécondé, l'avenir me donnera raison. Je dédie, comme *Eschyle*, mes œuvres au Temps.

EN attendant, j'aime votre esprit délicat et votre talent vigoureux ; le côté robuste l'emportera, et vous dominerez la critique, que Sainte-Beuve a seulement fouillée. Mieux vaut bâtir sur la cime que faire des excavations à la base. Et je vous écris tout ceci pour vous dire, mon cher et charmant confrère, qu'une bonne parole de vous me va au cœur ; et je vous en remercie par mon meilleur serrement de main...

Victor Hugo »

Lucrèce Borgia est une pièce écrite par Victor Hugo en 1832 et jouée au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 2 février 1833. L'œuvre remporte un grand succès, au point que Donizetti en tire un opéra cette même année. Lors d'une lecture privée à ses connaissances, le dramaturge rencontre pour la première fois Juliette Drouet. *Lucrèce Borgia* sera, comme Hugo le précise dans cette lettre, rejoué le 2 février 1870, toujours au théâtre de la Porte Saint-Martin. Hugo parle longuement de Sainte-Beuve car ce dernier, éminent critique littéraire et représentant du romantisme (notons que les deux hommes entretiendront des relations jalonnées d'admiration et de rancœur), devait mourir trois mois plus tôt, le 13 octobre 1869. La dédicace d'*Eschyle au Temps* est une citation de la préface des *Burgraves* (drame historique de Victor Hugo joué pour la première fois à la Comédie Française le 7 mars 1843).

«Je suis entier. Ce qui me fait commettre des viols.
Si ces viols ont fécondé, l'avenir me donnera raison»

M. H. 28 janvier

Que Dieu soit heureux d'être jeune !
Fais savoir que mes amitiés sont acceptées
par Dieu avec une grande cordiale, que ces
exactement accueillies comme la dernière, l'acte
adhesion d'un coté, l'acte d'effort de l'autre.
Rolle, Phanch, Ridand, Le haicere ; St-Bern
et autres applaudissables. St-Bern plus tard
à être encoché, mais il paraît qu'il ira à l'acte
d'une perque am. Mais en l'acte, c'est
ma vie. Dieu est le plus - le même
phénomène de l'acte autour de l'acte d'acte.
Cela tient pour être à ce que je suis entier. ce
qui me fait commettre des viols. Si les viols
me fécondent, l'avenir me donnera raison. Je dis
comme l'acte, un acte All Temps.

En attendant j'aime à ce esprit d'acte
à être tel un rigoureux ; le coté robuste
l'importance, ce Dieu d'acte la certitude,
que Dieu est Dieu et d'acte d'acte.

Mieux vaut être de la cime que faire
des excursions à la base.

Le je Dieu est tel un acte pour Dieu être, mais
chez un charmant esprit, ça un acte parole
de Dieu me tel un acte ; ça un acte la certitude
par tel un acte d'acte de Dieu. Victor Hugo

Lettre autographe adressée à Delphine de Girardin
Marine Terrace [Jersey] 2 mai [1854], 4 pages petit in-8

Longue et magnifique lettre du poète exilé se moquant ouvertement de Napoléon III suite à des rumeurs sur sa présence à Paris. Hugo fait ensuite une remarquable autoanalyse des poèmes satiriques de son recueil *Les Châtiments*, paru l'année précédente.

« Puisqu'il pleut, je pense à vous, et je me fais du soleil comme cela, à travers les froides larmes de l'averse qui inonde les vitres de mes fenêtres-guillotines, j'évoque votre beau sourire, madame, votre grâce souveraine, votre esprit éclatant, votre conversation pleine d'un rayonnement d'Olympe, vous m'apparaissez déesse, vous me parlez, femme, vous m'enchantez l'esprit, et je me fiche de la mauvaise humeur du mois de mai. Ah ! ça, ne me dites donc pas que vous m'écrivez des lettres de huit pages, pour ne pas me les envoyer. À l'instant même, d'affamé que j'étais, je deviens goulu, et les quatre petites pages que j'ai dans les mains, si exquises et si ravissantes qu'elles soient, ne me suffisent plus. Tel est l'exilé, depuis Adam, notre ancien, à nous bannis. Conclusion : écrivez-moi douze pages la prochaine fois. Comment ! vous me faites cette question : « Faut-il vous envoyer, etc. ? » — Est-ce que je suis de ceux à qui « la joie fait peur » ? Je veux, oui, madame, je veux mon exemplaire. C'est déjà bien assez de n'avoir pas eu ma loge. [Paul] Meurice me le fera parvenir. Remettez-le lui. Je sais déjà de la Joie fait peur deux choses : l'idée qui m'a charmé et le succès qui m'a ravi. — Retournez cette tête de phrase, je vous prie, car l'idée m'a fait encore plus de plaisir que le succès. Donc, on a dit que j'étais à Paris, à l'Opéra, en domino, et que probablement je m'étais mis un faux nez pour ressembler à M. Bonaparte. Vous avez eu raison de répondre : « Il serait venu chez moi ». Ajoutez-leur ceci : que je ne me mettrai pas derrière un masque le jour où je me mettrai derrière une barricade. — En attendant, dans la Baltique et dans la Mer Noire, l'Anglo-France jette un triste fulmi-coton [allusion à la guerre de Crimée]. Ce que vous me dites du livre en question [Les Châtiments] m'enchanté. Ce genre de succès est le bon ; c'est une lettre de change tirée sur l'avenir. Vous rappelez-vous le temps où ces gros dindons d'hommes dits d'État (ce dindondomdéta fait harmonie imitative) où ces dindons se moquaient des poètes et disaient : « À quoi cela sert-il » ? — Cela sert d'abord à être exilé. Ensuite cela sert à leur mettre l'écriveau au cou, quand par hasard ces dindons s'avisent de devenir vautours. Voilà à quoi cela sert. Quand la littérature empoigne la politique, voilà ce qui se passe. Nous serrons bien et nous serrons ferme. Oh ! que je voudrais avoir ici une de ces merveilleuses glaces allemandes dont vous me parlez ! comme je sais bien quelle figure j'y ferais paraître ! Je me redonnerais à toute heure la splendide et douce vision du 6 septembre 1853, ce

jour où, entrant dans ma serre, je dis : Tiens ! et où vous me dites : Oui ! — Je relis le livre Solution d'Orient. Entrez, je vous prie, chez le grand penseur d'à côté, et dites-lui de ma part que c'est un beau et profond livre. Je voudrais qu'il y eût au bout de vos doigts une tache de votre encre pour la baiser.

Quand vous verrez Th[éophile] Gautier et [Edouard de] Cabarrus, dites-leur que je les aime. Marine-Terrace f. vous embrasse, et Marine-Terrace m. se met à vos pieds (Voir pour les abréviations le dictionnaire.) »

Les Châtiments est un recueil de poèmes satiriques de Victor Hugo, publié en 1853. À la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, qui aboutit à l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte, Victor Hugo s'exile. Ces vers sont, pour le poète, une arme destinée à discréditer et renverser le régime de Napoléon III ; en effet, Victor Hugo lui voue une fureur vengeresse et un mépris sans bornes.

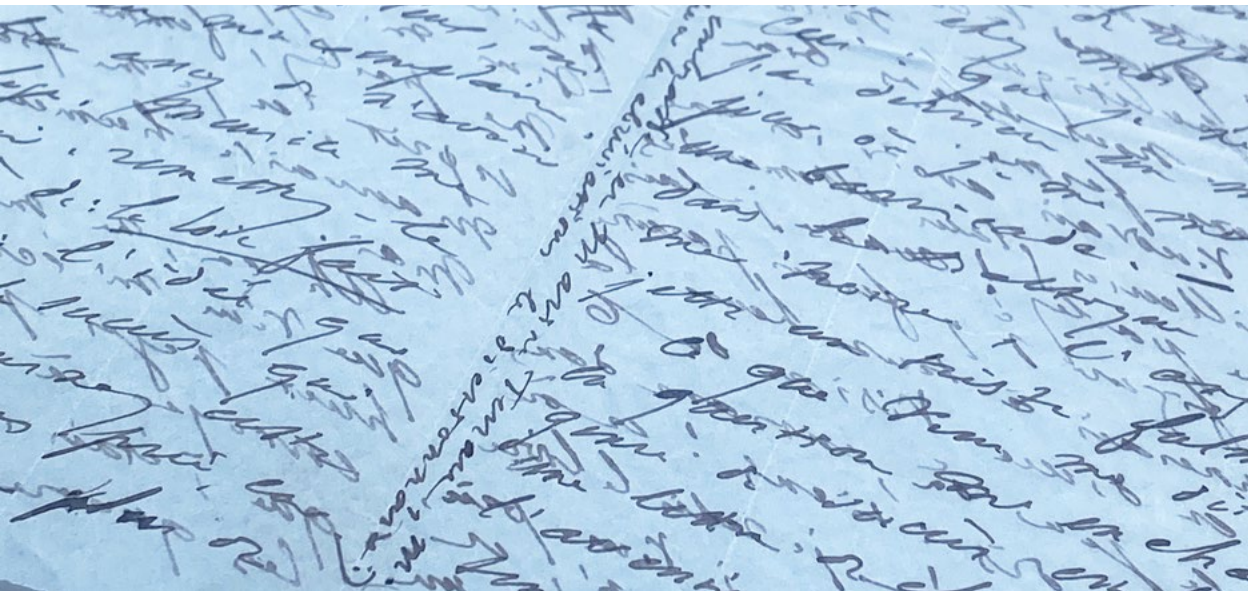
La Joie fait peur évoqué ici par Hugo est une comédie de D. de Girardin écrite le 25 février 1854.

Solution de la question d'Orient, et la neutralité perpétuelle de l'Égypte est un livre de Gaëtan de Raxi de Flassan publié en 1840.

Hugo – Œuvres complètes, correspondance, tome II p. 191-192

Provenance : Collection M. Détryat

***« On a dit que j'étais à Paris, à l'Opéra, en domino,
et que probablement je m'étais mis un faux nez
pour ressembler à M. Bonaparte. »***



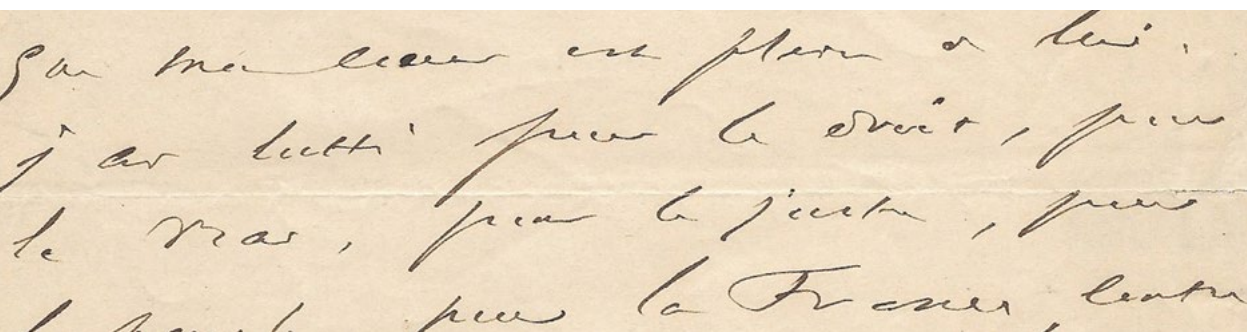
35 HUGO, Victor
(1802-1885)

Lettre autographe signée « Victor H » à Joséphine Trébuchet
Bruxelles, le 19 décembre [1851], 1 page in-8 sur double feuillet
Traces de pliures dues à l'envoi d'origine

Vibrante et précieuse lettre de Victor Hugo rédigée aux premières heures de son exil depuis Bruxelles, dix-sept jours après le coup d'État de Napoléon III

« Bruxelles – 19 Xbre Ma femme me dit toutes vos charmantes bontés, chère cousine, comment vous remercier. **Hélas ! je n'ai plus le bras long**, sans quoi, je vous embrasserais de Bruxelles à Paris. Dites à mon cher et bon cousin que mon cœur est plein de lui. **J'ai lutté pour le droit, pour le vrai, pour le juste, pour le peuple, pour la France, contre le crime sous toutes ses formes, depuis la trahison jusqu'à l'atrocité. Nous avons succombé, mais vaillamment et fièrement, et l'avenir est à nous.** Dieu soit loué toujours ! Je vous baise les mains, ma cousine. Victor H. Embrassez ma chère fille pour moi. »

Dès le coup d'État du 2 décembre 1851 par Napoléon III, Victor Hugo est recherché pour son opposition à l'Empereur et pour avoir tenté, en vain, d'organiser la résistance en soulevant les masses populaires parisiennes. 25,000 francs de récompense sont promis à qui le capturera. Le 11 décembre, Hugo, muni d'un faux passeport, quitte Paris vers Bruxelles par le train de 20:00 sous le nom de Jacques-Firmin Lanvin. Il est seul. Le même jour que notre lettre, le 19 décembre, Hugo écrit à Paul Meurice : « Si nous pouvions coloniser un petit coin de terre libre ! L'exil ne serait plus l'exil. Je fais ce rêve. » Ce petit « coin de terre libre » est d'abord l'île anglo-normande de Jersey, puis celle de Guernesey, où il s'installe dès 1855. L'exil hugolien s'étire sur près de vingt ans. Après la capitulation de Napoléon III suite au cuisant échec de l'armée française à Sedan le 1er septembre 1870, Victor Hugo rentre en France le 5 du même mois et prononce ces mots, qui resteront dans l'histoire : « *Citoyen, j'avais dit : Le jour où la République rentrera, je rentrerai. Me voici. [...] Défendre Paris, garder Paris. Sauver Paris, c'est plus que sauver la France, c'est sauver le monde. Paris est le centre même de l'humanité. Paris est la ville sacrée. Qui attaque Paris attaque en masse tout le genre humain. [...] Serrons-nous tous autour de la République en face de l'invasion et soyons frères. Nous vaincrons. C'est par la fraternité qu'on sauve la liberté* »



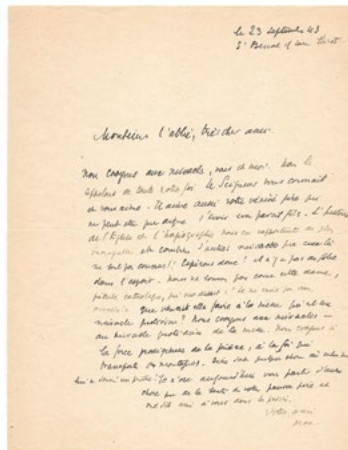
... son cœur est plein de lui.
j'ai lutté pour le droit, pour
le vrai, pour le juste, pour
le peuple, pour la France, contre

Lettre autographe signée « Max » à l'abbé Morel
Saint-Benoît-sur-Loire, 23 septembre [19]43, 1 p. in-4, enveloppe autographe
jointe
Marge gauche très légèrement effrangée, traces de pliures d'époque et infimes
déchirures aux plis

Pieuse lettre de Max Jacob à son ami l'abbé Morel au sujet de la santé de
son père

« Monsieur l'abbé, très cher ami, Nous croyons aux miracles, vous et moi. [...] L'histoire de l'église et de l'harpographie nous en rapportent de de plus incapables et combien d'autres miracles que ceux-là ne sont pas connus !! Espérons donc ! Il n'y a pas de folie dans l'espoir. Nous ne sommes pas comme cette dame, pieuse catholique, qui me disait : "Je ne crois pas aux miracles !" Que venait-elle faire à la messe qui est un miracle quotidien ? Nous croyons aux miracles – aux miracles quotidiens de la messe. Nous croyons à la force prodigieuse de la prière, à la foi qui transporte les montagnes. Dieu dira quelque chose à celui qui a donné une prière ! [...] Votre ami Max »

Un an et demi après la mort prématurée d'Amedeo Modigliani, tuberculeux et détruit par l'alcool, Max Jacob renonce définitivement aux psychotropes. En 1921, sur les conseils d'un ami prêtre, il s'exile à Saint-Benoît-sur-Loire, où il est hébergé au presbytère par l'abbé Albert Fleureau. Six mois après cette lettre, Max Jacob devait être arrêté par la Gestapo et succomber au camp de Drancy le 5 mars 1944. Maurice Morel (1908-1991), dit l'abbé Morel, est un prêtre et peintre français. C'est en 1925 qu'il est incité par son ami Max Jacob à peindre, lequel organise sa première exposition.



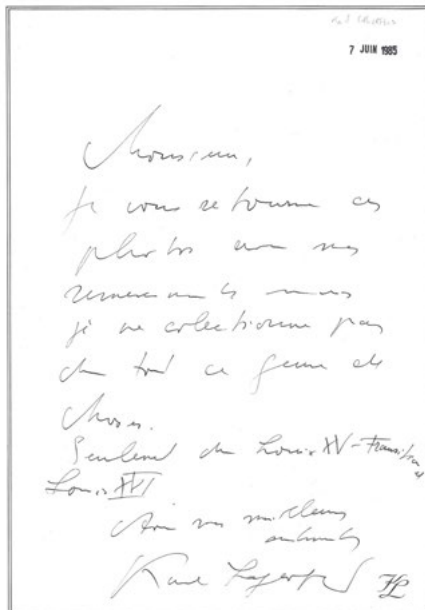
37 **LAGERFELD, Karl**
(1933-2019)

Lettre autographe signée « Karl Lagerfeld » à Charles Hochstetter S.I. [Estampille de réception datée du 7 juin 1985], 1 page in-folio sur papier monogrammé à ses initiales «KL», grande enveloppe autographe jointe

Karl Lagerfeld émet des goûts stricts pour sa collection de meubles

« *Cher Monsieur,*
*Je vous retourne ces photos avec mes remerciements mais je ne collectionne pas du tout ce genre de choses. **Seulement du Louis XV – transition – Louis XVI.***
Avec mes meilleurs sentiments
Karl Lagerfeld »

Véritable icône de la mode, Karl Lagerfeld révèle très jeune ses talents dans ce milieu. Après de nombreuses années à la direction artistique de la maison italienne Fendi, il prend celle de la maison Chanel dès 1983 pour ne plus la quitter jusqu'à sa mort, en 2019. Postmoderniste, il mélange les éléments du passé et de l'histoire des maisons qu'il dirige avec des références modernes.



38 LA PÉROUSE (de), Jean François de Galaup
(1741-1788)

Lettre autographe signée « Laperouse » à Poussielgue
Paris, le 18 juin 1785, 1 page in-8, adresse au verso
Petit manque sur le deuxième feuillet dû au bris de cachet, sans atteinte au texte

L'une des dernières lettres connues de La Pérouse avant son départ de circumnavigation (1er août 1785), dont il ne devait pas revenir.

« Votre lettre monsieur, qui ma été adressee à brest ne mest parvenue a paris, que le 18 juin et au moment ou ma réponse vous sera remise en corse, **je serai parti de brest**, Recevez monsieur mes regrets des retards qui ont rendu votre proposition impossible a accepter et soiyes bien convaincu de ma reconaissance. Jai lhonneur detre monsieur votre tres humble et tres obeissant serviteur Lape-rouse »

C'est sous l'impulsion du roi Louis XVI qu'une expédition « de découverte », appelée expédition de « La Pérouse » - et commandée par ce dernier - prend le départ depuis Brest le 1er août 1785. Cette expédition a pour but d'effectuer une exploration dans l'océan Pacifique afin de compléter les travaux de l'explorateur britannique James Cook, voire d'effectuer une circumnavigation du globe. La Pérouse visite entre autres l'Alaska, la Californie, les îles Hawaï, l'Australie, les mers de Chine et du Japon. Comme chacun sait, cette expédition se termine tragiquement: les deux navires, La Boussole et L'Astrolabe, font naufrage à Vanikoro.

Les lettres autographes signées de La Pérouse sont d'une insigne rareté.

proposition impossible a accepter
soyez bien convaincu de ma reconaissance
Jai lhonneur detre monsieur votre tres humble
et tres obeissant
serviteur
Laperouse
Paris le 18 juin 1785

39 **LAWRENCE, David Herbert**
(1885-1930)

Lettre autographe signée « DH Lawrence » à George Conway
Hôtel Beau Rivage, Bandol, 29 décembre 1928, 2 p. in-8, en anglais, enveloppe autographe jointe
Quelques infimes décharges d'encre, toute petite tache sans atteinte au texte, ancienne trace de trombone

Remarquable lettre de DH Lawrence au sujet de son livre scandaleux *L'Amant de Lady Chatterley*. Le romancier s'inquiète que son correspondant n'ait pas encore reçu ses exemplaires et finit sa missive par une brève analyse de la réception critique de son œuvre.

[Texte traduit de l'anglais]

« Cher Conway, je suis affligé d'apprendre que vos exemplaires de l'Amant de Lady Chatterley ne vous soient pas parvenus. Ils ont été envoyés par courrier recommandé il y a longtemps - et le gouvernement mexicain ne les confisquerait sûrement pas, comme le font les douanes américaines ! Je vais demander à Orioli de vous envoyer le bordereau d'enregistrement, pour voir si vous pouvez les retracer. Si ce n'est pas le cas, vous devez en avoir d'autres, s'il en reste. Orioli en a très peu me semble-t-il - ils peuvent tous être commandés. Mais un au moins je vous en garderai un. Il faut savoir ce que les autres sont devenus. Le livre se vend à \$ 50 aux États-Unis – et £ 5. ici en Europe - vous voyez donc que c'est une perte. [...] – J'étais malade l'année dernière, mais je vais beaucoup mieux maintenant et je redeviens moi-même. Certaines personnes ont été très scandalisées par Lady C., mais beaucoup l'ont pris dans le bon esprit et me restent fidèles. J'espère vraiment que vous obtiendrez vos exemplaires, que vous les lirez et que vous ne serez pas choqué - Mme Conway également. Nous avons vécu trop longtemps pour être choqués par les mots. [...] Très nombreuses salutations de notre part à tous les deux. D.H. Lawrence »

Roman scandaleux à plus d'un égard, *L'Amant de Lady Chatterley* est publié à Florence en 1928. Ce n'est qu'en 1960, longtemps après la mort de l'auteur (1930), que l'ouvrage sort au Royaume-Uni.

La publication du livre provoque un scandale en raison des scènes explicites de rapports sexuels, de son vocabulaire considéré comme grossier et du fait que les amants dont il est question soient un homme de la classe ouvrière et une aristocrate.

The Letters of D.H. Lawrence, Keith Sagar & James T. Boulton, vol. VII p. 108

«Nous avons vécu trop longtemps pour
être choqués par les mots»

Hotel Beau Rivage
Bandol, Var
c/o Pans Orioli, 6 Lungarno Corsini
Florence
29 Dec 1928
Dear Conway
I am most distressed
to learn that your copies of Sady Chatterley's
Love have not turned up. They were sent by
registered book post long ago - and surely
the Mexican govt. would not confiscate
them, as the U.S.A. customs do! I will
ask Orioli to send you the registration
counterfoil, to see if you can trace them.
If not you must have others, if any
remain. Orioli has very few, I know -
they may be all ordered. But one at
least I'll rescue for you. But we must
find out what became of the others. The
book is selling at \$50. in U.S.A. - and
anything over £5. here in Europe - so
you see it is quite a loss.

40 **LOUIS XIV**
(1638-1715)

Pièce autographe signée « Louis » à Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain [Marly, 8 juillet 1711], 2 pages in-4

Pièce autographe signée du Roi Soleil dans les toutes dernières années de son règne, se montrant impitoyable dans l'exercice de son pouvoir absolu en refusant la grâce à trois condamnés à mort

Cette pièce autographe signée de Louis XIV (une trentaine de mots), s'inscrit en réponse à une lettre que lui a adressée Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain. Les phrases retranscrites en majuscules sont de la main du roi

« **A MARLY CE MERCREDI AU SOIR**

J'ay l'honneur d'envoyer à V.M. [Votre Majesté] une lettre de M. le procureur général que j'ay reçu en chemin en venant icy avec mon père. V.M y verra l'arrest que le Parlement a rendu contre les trois soldats aux gardes que V.M fit dernièrement arrester à Marly. Un de ces soldats et le fils d'un sculpteur de paris âgé de dix-sept ans doivent estre demain executés à moins que V.M n'en ordone autrement. En pareil cas il ne m'est pas permis de vous rien proposer et je n'ay qu'à attendre vos ordres et les exécuter. V.M peut mesme ne pas me répondre à cet article si elle veut.

JE NE SAUROIS DONNER GRÂCE POUR LES DUELS

L'assemblée du clergé supplie très humblement V.M. de vouloir bien remettre la harangue de closture à dimanche. Ils assurent qu'ils ont besoin de tout ce temps-là pour finir. Je croy que V.M voudra bien l'agrèer d'autant plus que cela ne dérange rien de l'essentiel de votre service et que le contract sera signé lundy. C'est l'essentiel.

JE LAIME AUTANT DIMANCHE QUE LUNDY

L'Assemblée demande si la harangue ne sera pas à deux heures & demie et si V.M. ne leur permetra pas d'avoir l'honneur de Vous faire leur cour dès le matin

A 2 HEURES ET DEMIE

IL PEUVENT VENIR DES LE MATIN.

LOUIS

*J'attendrai sur tou cela les ordres qu'il plaira a V.M de me doner et je les executeray toujours avec zele empressement et soumission. Pontchartrain
A Paris ce mercredy au soir 8 juillet »*

Tout au long du XVIII^e siècle pouvoir royal essaye de mettre fin à la pratique du duel, pratique traditionnelle chère à la noblesse comme un privilège de classe. De nombreuses interdictions sont édictées (dont encore une déclaration royale du 28 octobre 1711), mais c'est l'intransigeance de Louis XIV qui se révèle vraiment efficace, le roi refusant toute grâce à qui s'adonne au duel. L'assemblée du clergé qui se tient en 1711 aboutit entre autres à l'octroi d'une subvention de huit millions de livres au pouvoir royal en l'échange d'exemptions fiscales, par un contrat signé le 13 juillet.

Jérôme Phélypeaux de Pontchartrain (1674-1747) laisse l'image d'un homme au caractère difficile mais d'une grande activité dans ses charges. Fils du contrôleur des finances, il est conseiller au Parlement de Paris (1691) puis secrétaire d'État, son département ayant à charge la Marine et la Maison du roi.

dimanches j'irai apparemment qu'on
 en le plus de tous ces temps de
 pour finir je croy que S. M.
 voudra bien agréer l'assurance
 plus que celle ne devrais pas
 de l'espérance de votre service
 et que le contrat sera signé
 lundi est l'espérance.

à 2 heures et
 demie
 ils peuvent venir des le
 matin

J.P.

Assemblée dimanche si la r
 harangue ne sera pas à deux
 heures & demie. Et S. M. ne
 leur permettra pas d'aller à la messe
 de vous faire leur cour des le
 matin.
 j'attendray sur tout cela l'ordre
 qu'il plaira à S. M. de
 me donner & je l'executeray
 toujours avec jels empressement
 & submission

Pontchartrain

à Paris le Mercredi au soir
 8^e juillet

41 MALLARMÉ, Stéphane
(1842-1898)

Carte autographe signée « Stéphane Mallarmé » à Aurélien-François Lugné-Poe
Paris, [11 février] 1895, 1 page 1/2 in-12

De son exquise calligraphie, Mallarmé accepte de conseiller Lugné-Poe sur
la lecture d'une représentation théâtrale

*« Mon cher ami,
Vous vous en tireriez si bien seul¹ ; mais, puisque vous me donnez ce plaisir de
vous entendre par avance, voulez-vous que ce soit, à la maison, un peu avant
neuf heures du soir, par exemple lundi prochain le 19². Vous serez revenu de la
Haye³ et j'aurai juste fini quelque chose qui m'occupe ces jours-ci.
Toutes nos amitiés, votre main
Stéphane Mallarmé »*

1-Lugné-Poe écrit avoir offert à Allys Arsel de dire « Le Corbeau » lors de sa
matinée dédiée à Poe (prévue le 25 février), et demandé à voir Mallarmé de
n'être « pas trop à côté » ;

2- *Sic*, pour lundi 18 ;

3- Où il allait jouer *L'araignée de cristal* de Rachilde, *La Gardienne* de Régnier
et *La Peur des coups* de Courteline.

Le contenu même de cette carte prend sens grâce à la lettre de Lugné-Poe, à
laquelle Mallarmé répond :

*« Mon cher maître, J'ai offert à ma camarade Arsel de dire le "Corbeau" à sa
matinée sur Poe. — C'est une heureuse responsabilité q. je prends. — Je pars
demain à La Haye, je serai de retour à Paris d'ici 4 jours. Auriez-vous dans la
quinzaine quelques minutes pour que je ne sois pas trop à côté? — La matinée
doit avoir lieu le 25. — Je fais cette chose parce qu'elle me plaît, le reste ne me
regarde point. — Mon souvenir respectueux à Madame Mallarmé. — Tout à
vous, cher Maître,
A. F. Lugné-Poe »*

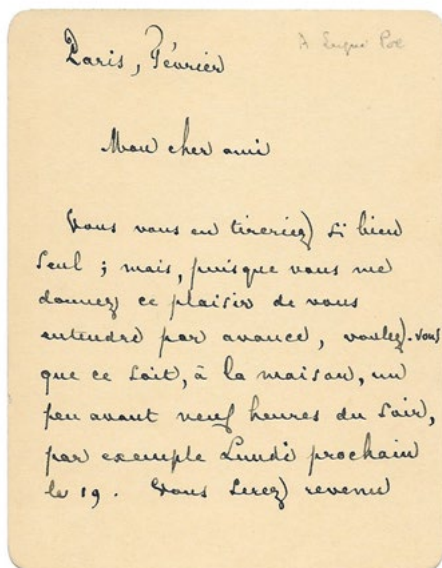
Il faut comprendre que c'est Lugné-Poe qui s'offre à lire « Le Corbeau ». C'est pourquoi il souhaite demander des conseils à Mallarmé sur la bonne façon de lire. Allys Arsel est une actrice qui illustre par des lectures les causeries littéraires de Jean de Mitty à la Bodinière depuis le 15 décembre 1894. La séance consacrée à Mallarmé a lieu le 10 janvier 1895 ; ladite séance (causerie et lectures) déplaît à Mallarmé. Le 15 février, Lugné-Poe écrit à Mallarmé ne plus savoir si la matinée consacrée à Poe est toujours d'actualité, n'ayant plus de nouvelles d'Allys Arsel. Le « quelque chose » qui occupe Mallarmé au moment-même de la rédaction de cette lettre est probablement la deuxième des *Variations sur un sujet*, intitulée « La Cour », qui devait paraître dans *La Revue Blanche* du 1^{er} mars 1895. Lugné-Poe (1869-1940) est un acteur et directeur de théâtre français. Fondateur du théâtre de l'Œuvre, il est, avec André Antoine, l'artisan d'un renouveau du théâtre parisien à la fin du XIX^e siècle.

Provenance :

L'écrivain Robert de Flers, intime de Marcel Proust.

La carte est conservée dans une enveloppe portant un envoi autographe d'Henri Mondor à Robert de Flers et un ex-dono autographe signé de ce dernier.

Correspondance, 2316 p. 1305



Paris, Février

A Eugène Poe

Mon cher ami

Vous vous en tirez) si bien
seul ; mais, puisque vous me
donnez ce plaisir de vous
entendre par avance, voulez-vous
que ce soit, à la maison, un
peu avant neuf heures du soir,
par exemple Lundi prochain
le 19. Vous serez revenu

Lettre autographe signée « FMauriac » à Louis Artus
[Paris], 31 octobre 1920, 4 p. in-8, enveloppe autographe jointe
Traces de pliures d'époque

Longue et belle lettre de Mauriac évoquant la foi, la sensualité et l'homosexualité. Il fait suite à la critique de Louis Artus sur son dernier roman *La Chair et le Sang*, publié en octobre 1920.

« Si, cher monsieur et ami, vous avez eu raison de m'écrire. Pour que vous jugiez notre foi utile à ma fable et surajoutée, il faut que mon livre soit bien manqué [La chair et le Sang] : j'ai voulu montrer la grâce venant de mourir dans certains cœurs, ne remportant chez d'autres qu'une médiocre victoire – mon échec, et qui pèse sur toute l'œuvre, est de n'avoir pas su faire de Claude un saint, en qui la grâce triomphât. Quant à la sensualité éparsée dans ce livre, j'avoue qu'elle m'a confondu moi-même. Se pourrait-il, Seigneur, que ceci de moi vint ? [Citation approximative du poème Booz endormi de Victor Hugo paru dans le recueil La Légende des Siècles] Donc je souscris à vos reproches et ne proteste – mais avec une affreuse colère – que contre ce petit mot : "...alors qu'il n'y a que deux sexes..." Je ne vois, je vous jure, entre Edward et Claude, rien qui ressemble à ce que vous insinuez là. Je sais d'ailleurs quelle sorcière a trouvé ça dans sa marmite.

Sa vertueuse indignation me déconcentrerait – mais je connais tout de même assez ce sexe là pour y attacher la moindre importance. Tandis que votre lettre, mon cher ami, m'inquiète et m'attriste : et vous entendez que ce n'est pas ici le romancier qui parle. Quelle responsabilité redoutable que la notre ! Enfin, faites-moi crédit.

Je n'ai pas eu le temps encore de guérir de ma jeunesse. Demandez-vous aussi ce qui peut représenter de luttes douloureuses, épuisantes, une si grande foi unie à ce goût charnel, à cette passion pour Cybèle.

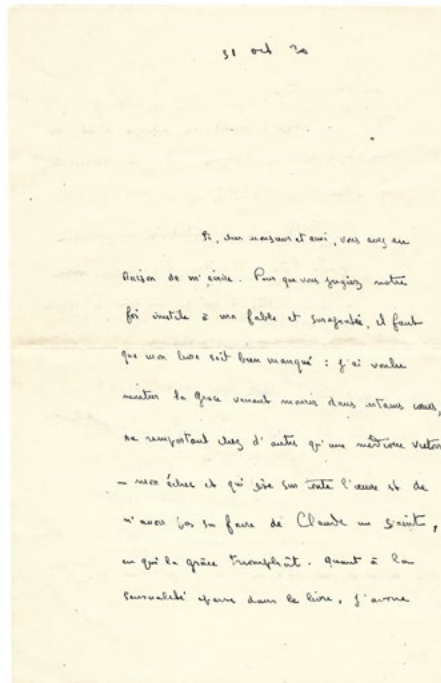
Ceux qui se convertissent après quarante ans ne savent pas ce que représente de débats tragiques, chez un artiste surtout, possédé par les couleurs, les odeurs, les formes, les êtres – la jeunesse et la foi. J'ai créé de ma chair même Claude et aussi Edward (mais j'ai bien plus que deux hommes en moi !) et voyez comme l'un et l'autre se penchent sur la mort. Jusqu'à présent, les critiques n'ont pris ce livre au tragique et j'en remercie Dieu.

Toutes mes félicitations au jeune grand père. Veuillez les partager avec Maurice Artus à qui je vous prie d'offrir mes hommages respectueux. Croyez-moi votre FMauriac »

La Chair et le Sang est un roman de François Mauriac publié en octobre 1920 aux éditions Emile-Paul Frères. L'histoire est inspirée par le suicide en 1909 de Charles Demange, neveu de Maurice Barrès qui fut l'un des maîtres littéraires de jeunesse de Mauriac. Il y revient également sur ses propres questionnements personnels et « tourments amoureux ».

Sources écrites à l'appui, la « biographie intime » de François Mauriac par Jean-Luc Barré, parue en 2009, décrit une tendance homosexuelle longtemps gardée secrète, peut-être platonique, mais qui a marqué son œuvre. Il a éprouvé à partir de 1924 une brûlante passion pour le jeune écrivain suisse Bernard Barbey. Louis Charles Artus (1870-1960) est un écrivain et critique français. Il fréquente assidûment les milieux littéraires, collabore avec différents journaux, comme *Le Gaulois*, *Excelsior*, *L'Intransigeant*, *Le Petit Journal*, etc. Il est un proche de Marcel Proust.

**« Je n'ai pas eu le temps encore
de guérir de ma jeunesse »**



43 MISHIMA, Yukio
(1925-1970)

Lettre autographe signée « Yukio Mishima » à Dominique Aury
S.I, 28 mars 1970, 2 p. in-4 oblong, en anglais
Traces de pliures

Troublante lettre de Mishima écrite moins d'un an avant son suicide par seppuku. Il se réjouit de la bonne réception critique de sa nouvelle *Patriotisme* en France et souhaite s'informer tout particulièrement de l'avis d'André Malraux. Il évoque ensuite le début de la rédaction du dernier volume de sa tétralogie romanesque *La Mer de la fertilité* et développe sur l'équilibre explosif qu'il recherche pour inspirer son esprit. Il finit par une allusion au ton équivoque sur son funeste destin.

[Traduction de l'anglais]

« Chère Madame Dominique Aury

*Je me réjouis d'apprendre par votre lettre que votre fils M. Philippe d'Argila prévoit de se rendre prochainement au Japon. Merci de me faire connaître son itinéraire dès que possible afin que je puisse organiser à l'avance tout ce dont il aurait besoin. J'ai vraiment hâte de le rencontrer. Je suis heureux de savoir que votre merveilleuse traduction de *Patriotisme* ait été chaleureusement reçue par vos amis. Plus particulièrement j'aimerais connaître la réaction de Monsieur André Malraux (peut-être mal épilé) à ce sujet, et par la même occasion, si cela est possible, sa réaction à l'adaptation en film. Quant à votre projection privée, Je suis certain que les françaises doivent être trop sophistiquées et s'évanouiraient en le regardant. Je vais maintenant commencer le dernier (quatrième) volume de mon long roman [La Mer de la fertilité]. Pour écrire, j'ai toujours besoin d'un équilibre entre le moment critique de la société et le malaise essentiel dans mon esprit, mais le présent Japon ne me semble pas propice à me faire écrire dans les circonstances actuelles, depuis que la crise sociale est probablement déjà résolue et devient trop silencieuse. Mon roman peut atteindre la plus haute tension quand je sens ma bombe intérieure et la bombe extérieure comme un équilibre critique. Je n'ai pas l'intention d'assassiner qui que ce soit, en revanche, je n'ai aucune possibilité d'être assassiné, puisque personne ne me considère digne d'être assassiné ! Passez un beau et charmant printemps à Paris, Comme toujours. Yukio Mishima »*

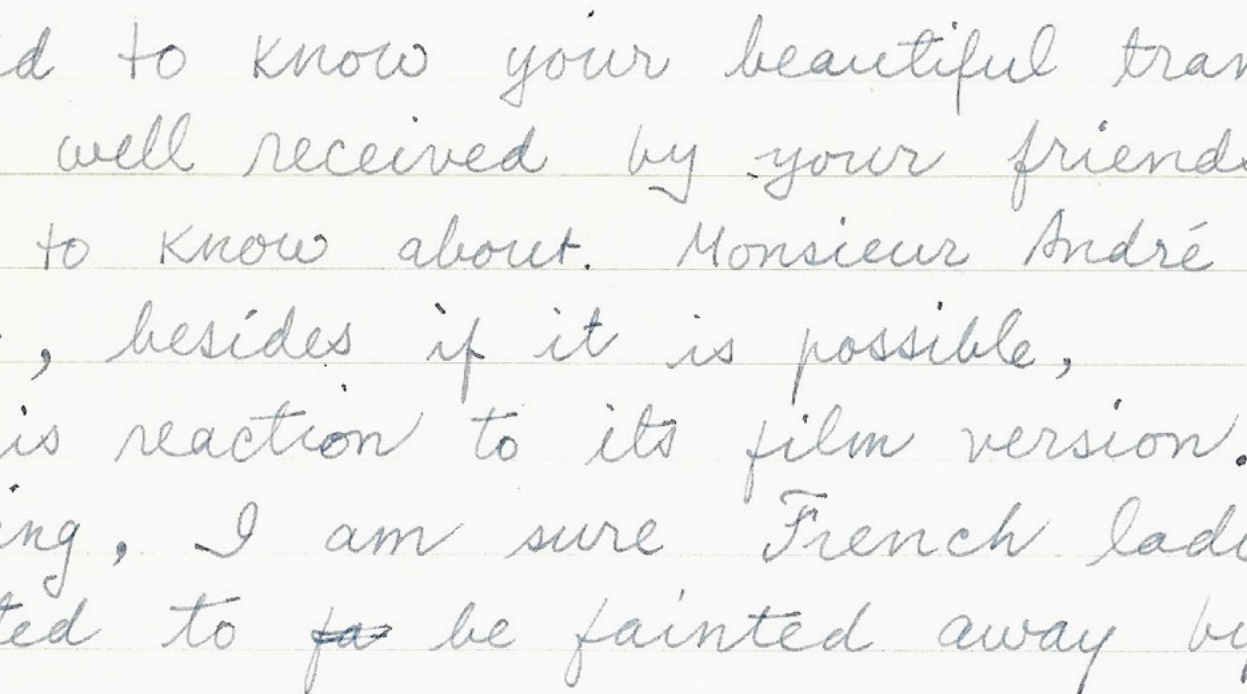
Patriotisme est une nouvelle de Yukio Mishima parue en 1961 au Japon. L'histoire raconte le suicide par seppuku (éventration à l'aide d'un sabre) d'un lieutenant japonais et de sa femme après l'échec du coup d'État fomenté par un groupe militaire nationaliste, le 26 février 1936.

Une adaptation cinématographique éponyme de l'ouvrage réalisée par l'auteur même sort en 1965. Le film, que l'on croit être une critique du rituel sanglant du seppuku, n'est en réalité que la mise en scène prémonitoire du suicide de l'écrivain, le 25 novembre 1970, dans le quartier général des forces japonaises d'autodéfense à Tokyo.

La Mer de la fertilité est une tétralogie romanesque de Yukio Mishima, souvent présentée comme son « testament littéraire ». Les quatre romans du cycle sont écrits entre 1965 et 1970. Le 25 novembre 1970, juste après avoir mis ce manuscrit sous enveloppe au nom de l'éditeur, Mishima mène l'action d'éclat au quartier général.

Tout Mishima est résumé et concentré dans cette lettre : sa sensibilité, son esprit torturé, son égo, sa façon de rédiger ses œuvres et son regard contemporain sur la société japonaise. Écrite l'année même que son suicide, elle n'en est que plus importante et précieuse.

Les lettres de Yukio Mishima sont d'une insigne rareté.



d to know your beautiful work
well received by your friends
to know about. Monsieur André
, besides if it is possible,
is reaction to its film version.
ing, I am sure French ladies
ted to ~~be~~ be fainted away by

44 **MONTIJO (de), Eugénie, impératrice**
(1826-1920)

Lettre autographe signée « Eugénie » sur papier de deuil à Jane Thorne Chislehurst, [9 février 1873], 4 p. in-8 sur bifeuillet de deuil, enveloppe autographe jointe
Quelques traces de trombone sans atteinte au texte

Exceptionnelle lettre de l'impératrice Eugénie, veuve depuis un mois, pleine de nostalgie et de désespoir, livre un message poignant sur la perte de l'empereur Napoléon III.

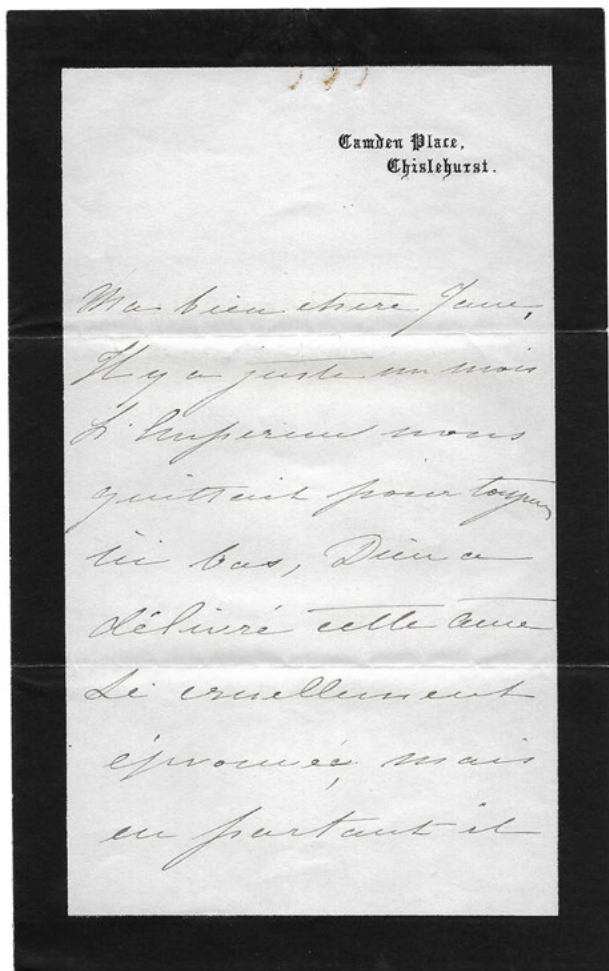
L'impératrice ignore qu'au moment même où elle écrit ces lignes, sa chère Jane, destinataire de la lettre, est décédée deux jours plus tôt.

« Ma bien chère Jane, il y a juste un mois l'Empereur nous quittait pour toujours ici-bas, Dieu a délivré cette âme si cruellement éprouvée mais en partant il a délivré mon cœur. Cette maison déjà si triste est désolée car c'était pour le distraire que nous tachions de faire du bruit autour de lui, à présent tout est silence et deuil. Il n'a pas su que son fidèle Varaigne l'avait précédé de quelques jours, nous lui avons caché sa mort car je savais combien il avait de l'affection pour lui. Chaque jour effeuille un ami et le souvenir même des jours heureux se perd dans le deuil et le malheur. Je ne peux plus regarder en arrière, je n'ose regarder en avant, mon horizon se perd dans ce présent si douloureux. Mon cher fils [Le Prince Impérial] est bien malheureux aussi, tous deux vous serrons la main à vous et aux vôtres, Eugénie »

Le 9 janvier 1873, à 10h45, Napoléon III meurt à l'âge de 64 ans, dans sa résidence de Camden Place. Près de soixante mille personnes, dont un dixième de Français comprenant une délégation d'ouvriers conduite par Jules Amigues, viennent se recueillir devant le corps et participer à l'inhumation le 15 janvier 1873 à Chislehurst. Par la suite, sa veuve, Eugénie de Montijo, lui fait construire un mausolée à l'abbaye Saint-Michel, qu'elle avait fondée en 1881. Depuis, il y repose aux côtés de sa femme et de leur fils unique, le prince impérial Louis-Napoléon, tué à l'âge de 23 ans lors d'une patrouille pendant la guerre anglo-zouloue.

Jane Thorne, Baronne de Pierres (1821-1873) est une aristocrate, dame du Palais de l'impératrice Eugénie de Montijo. Jane Thorne est une aux dames d'honneur représentées avec Eugénie dans le célèbre tableau de Franz Xavier Winterhalter.

« Je ne peux plus regarder en arrière, je n'ose regarder en avant, mon horizon se perd dans ce présent si douloureux »



45 PASTEUR, Louis
(1822-1895)

Lettre autographe signée « L. Pasteur » au professeur Charles Bouchard
Paris, le 19 juillet 1888, 3 pages in-8 sur bifeuillet
Trace de pliure centrale due à l'envoi d'origine

Importante lettre de Pasteur témoignant des fortes tensions au sein de la communauté scientifique franco-italienne. Le pionnier de la microbiologie s'indigne des moyens utilisés par ses opposants pour entraver les travaux de ses confrères sur la prophylaxie de la rage.

« Mon cher confrère,
Mardi prochain, Mr [Adrien] Proust fera le rapport sur les candidats étrangers au titre de correspondant de l'Académie de médecine¹ Permettez-moi de vous informer de tous les vœux que je fais en faveur du professeur [Arnaldo] Cantani de Naples², non seulement pour sa valeur personnelle et ses titres scientifiques, mais parce qu'il a été et est encore en butte à toutes sortes d'oppositions et d'avanies de [Mariano] Semmola et autres qui sont irrités de l'initiative qu'il a prise dès le début de l'application de ma méthode de prophylaxie de la rage après morsure.
³ Cantani avait institué à ses frais le laboratoire antirabique que dirigeait un de ses élèves le docteur [Alfonso] di Vestea. Cela ne pouvait durer, dans ces conditions. Il y a donc eu cessation de service de la rage jusqu'à ce que l'état et la municipalité se fussent décidé à des subsides à Cantani. Plusieurs cas de rage humaines s'étant produits pendant l'interruption du service, une allocation de 9.000 fr a été enfin accordée et les Dr Vestea et [Giuseppe] Zagari s'occupent présentement de refaire la série des lapins trépanés et des moules.⁴ En ce moment on répand le bruit que Cantani est anti français, très favorable à l'école allemande etc etc. [...] À la sollicitation de ses ennemis de Naples, [Michel] Peter⁵ a déposé, le 23 fév[rier] 1887 sur le bureau de l'académie de Paris, un document reconnu apocryphe, signé faussement du président de l'académie de médecine de Naples et dirigé contre Cantani, qui à la nouvelle de cette infamie, donna immédiatement sa démission de membre de cette académie [...] Votre affectionné confrère Pasteur.

Je passe quelques jours chaque semaine à Villeneuve-l'Étang où je trouve votre chien. Dans cette inaction du chenil de Villeneuve il a pris un embonpoint inquiétant. Je vous engage beaucoup à le reprendre. Vous savez qu'après sa vaccination on a éprouvé son immunité par inoculation à la surface du cerveau et qu'il y a résisté parfaitement.⁶

M. Charcot veut bien m'écrire qu'il ne fera aucune opposition à Cantani puisque « pendant son séjour prolongé à Milan, il eût recueilli sur Cantani des renseignements peu favorables », que vous disais-je plus haut ? »

1 – Adrien Proust (1834-1903), père de Marcel et Robert Proust, est un médecin français. Il est élu membre titulaire de l'Académie nationale de médecine en 1879, où il occupe le poste de secrétaire annuel de 1883 à 1888. Il inaugure le monument de Pasteur à Chartres peu avant sa mort, en 1903.

2 – Arnaldo Cantani (1837-1893) est médecin et homme politique italien. Ses recherches ont permis des avancées significatives sur la pathogénie des maladies infectieuses. Comme en témoigne cette lettre, Cantani, fervent soutien des travaux de Pasteur, crée un laboratoire de microbiologie à Naples, reconnu comme le premier institut italien de thérapie contre la rage.

3 – Mariano Semmola (1831-1896) est médecin, philosophe et homme politique italien. Les dissensions scientifiques entre Cantani et Semmola sont déjà très fortes au moment de l'épidémie de choléra qui sévit dans la région de Naples dès 1884.

4 – En Italie, Cantani et ses élèves ses précurseurs dans le traitement de certaines maladies infectieuses avec des germes moins pathogènes que ceux responsables de la rage. En 1887, Pasteur communique que le développement de micro-organismes pathogènes peut être inhibé par la présence dans la culture d'autres germes non pathogènes.

5 – Michel Peter (1824-1893) est un médecin français. Il est élu à l'Académie nationale de médecine en 1878. Connu pour en être l'un des principaux détracteurs, il attaque les théories et expériences de Pasteur, notamment le vaccin antirabique, en France comme à l'étranger. La longue controverse entre les deux hommes fait émerger la conclusion selon laquelle il ne suffit pas toujours qu'un germe infectieux pénètre dans un organisme pour qu'une maladie infectieuse se déclare (théorie des porteurs sains).

6 – Pasteur fait ici référence à sa méthode (inspirée des expériences de Roux) consistant à inoculer par trépanation de la moelle rabique de plus en plus virulente afin de rendre le chien réfractaire au virus de la rage.

Louis Pasteur (1822-1895) est un scientifique français, chimiste et physicien de formation, il est le pionnier de la microbiologie. Sa découverte du vaccin antirabique en 1885 lui apporte une consécration mondiale. L'Académie des sciences lui propose la création d'un établissement destiné à traiter la rage : l'Institut Pasteur ouvre ses portes en 1888.

Charles Bouchard (1837-1915) est un médecin français, anatomo-pathologiste, biologiste prolifique et clinicien de grande renommée. Il est entre autres connu pour le concept d'auto-intoxication et l'antisepsie médicale.

Jean-Martin Charcot (1825-1893) est un neurologue français, professeur d'anatomie pathologique, à l'origine de la découverte de la sclérose latérale amyotrophique (maladie neurodégénérative à laquelle il a donné son nom). Il intègre l'Académie de médecine en 1873.

Bouchard et Charcot se consacrent à la neuropathologie et plus spécifiquement aux lésions des scléroses de la moelle épinière. Ils découvrent ensemble l'origine des hématomas intracérébraux, la rupture de petits anévrysmes milliaires sur la paroi des artéριοles cérébrales, qui seront plus tard dénommées « micro-anévrysmes de Charcot et Bouchard ».

Cette lettre ne figure pas dans la correspondance générale.

Permettez-moi de vous informer de tous les
faits en faveur du professeur Cantani
non seulement pour sa valeur
des titres scientifiques, mais parce qu'il
encore en butte à toutes sortes d'offenses
amis de la part de Semmola et
-ovités de l'initiative qu'il a prise
l'application de ma méthode de
rage après morsure - Cantani avait
le laboratoire antiseptique que dirige
le Docteur di Vesta - Cela n-
ces conditions - Il y a donc en ces

Lettre autographe signée deux fois, « Louis Pasteur » et « LP », à la comtesse Greffulhe

Paris, le 20 février 1892, 2 pages in-8 carré sur bifeuillet, en-tête de l'Institut Pasteur au 25 rue Dutot, sous chemise demi-marouquin noir moderne

Trace de pliure centrale

Longue et remarquable lettre de Louis Pasteur sur la rage et la vaccination des chiens

« Madame la Comtesse,

J'aurais répondu plus tôt à votre très gracieuse lettre du 14 février si je n'eusse pris rendez-vous un peu tardivement avec notre ami et ancien élève, le Bon Cochin. Nous sommes tombés d'accord sur les inconvénients que pourraient entraîner la vaccination des chiens avant ou après morsure. L'emplacement dont nous disposons, rue Dutot, est tout à fait trop exigü, parce que le temps de la vaccination durant quinze jours environ, nous serions vite très encombrés.

Songez au nombre immense de chiens qu'il y aurait à vacciner dans Paris ! Vous aviez pensé à de vastes chenils au jardin d'acclimatation, mais à qui confier le travail ? On dresserait assez facilement des aides. Hélas ! Que le souci de la responsabilité serait grand, par la crainte d'une faute commise ou d'une erreur ! J'ai ouï-dire que dans certains laboratoires antirabiques de l'étranger (qui sont tous nos enfants) on vaccine les chiens de luxe. Moi-même je l'ai fait quelque fois pour des amis et je vous offre volontiers de le faire pour vos chiens préférés. Comment généraliser une pratique de ce genre dans notre pays si démocratique. Et la rage ne serait pas éloignée !! J'aurais dû commencer ces lignes par vous remercier, Madame, des paroles si flatteuses que vous avez bien voulu m'adresser et qui m'ont rempli d'émotion. « La médecine avant Pasteur. La médecine après Pasteur » Dans la gloire de notre chère France, Dieu veuille que cela soit ! La présence d'une telle formule, croyez bien, Madame, que je n'ai qu'une pensée, celle de mon insuffisance et celle aussi de ne pouvoir, autant que je le voudrais, tenter la réalisation d'un si beau rêve. Je me consolerais en pensant que des voies nouvelles sont ouvertes, que d'autres sauront la suivre et les féconder pour le bonheur du genre humain. C'est une grande joie pour moi de vous informer que la pauvre petite irlandaise si gravement mordue à la joue droite, à laquelle vous vous êtes intéressé le jour de votre visite à l'Institut Pasteur a terminé son traitement. Elle est repartie pour l'Irlande et la digne demoiselle qui l'a accompagnée me donnera de ses nouvelles. J'ai grand espoir que sa guérison, ce que je n'espérais pas au début parce qu'elle est arrivée à Paris trente jours après sa terrible morsure. Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mon plus profond respect. Pasteur Denys Cochin m'a laissé espérer une nouvelle visite de votre part à l'I.P [Institut Pasteur], en compagnie de votre mari [...]

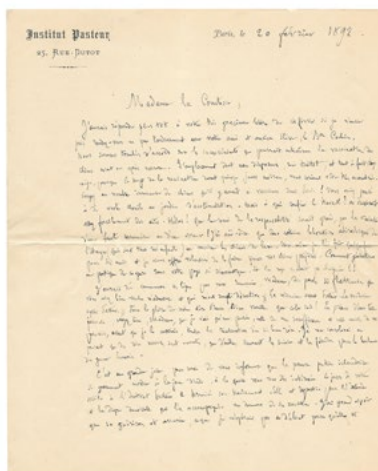
Peut-être nous ignorons l'art de nous faire valoir autrement que par les résultats de notre travail, ce qui ne devrait jamais être insuffisant.

Comme votre éloquence – votre lettre sous les yeux m'autorise à le dire – et votre grand cœur, sauraient suppléer à ce qui nous manque de ce côté ! Nos chefs de service s'efforceraient de répondre à vos encouragements par la poursuite de quelques grandes découvertes historiques ou pratiques. Celles-ci sont toujours filles de celles-là. Permettez-moi, Madame la Comtesse, de joindre à cette lettre un exemplaire d'un article que l'un de nos chefs de service, Mr Buclaux, a fait paraître récemment dans la « Revue Scientifique ». Votre âme généreuse pourra faire une comparaison pénible entre les efforts du gouvernement Prussien et ceux de nos pouvoirs publics pour le développement de la science microbienne, inaugurée en France néanmoins. LP »

Les célèbres travaux de Pasteur sur la prophylaxie de la rage ont complètement réorienté l'étude de cette maladie. De sa fine écriture, le scientifique répond ici à la comtesse de Greffulhe, ayant demandé à faire vacciner ses chiens favoris et suggéré de généraliser cette pratique. Pasteur présente ses objections et profite de cette lettre pour faire part à sa lectrice d'un épisode sur la récente guérison d'une jeune femme mordue à la joue.

Elisabeth de Riquet de Caraman-Chimay, dite la comtesse Greffulhe (1860-1952), est une aristocrate française. Mécène pour les sciences et les arts, elle est celle qui a inspiré Marcel Proust pour le personnage de la duchesse de Guermantes dans son chef-d'œuvre *À la recherche du temps perdu*.

Correspondance de Pasteur, 1840-1895, Grasset, 1946, vol. IV, p. 327



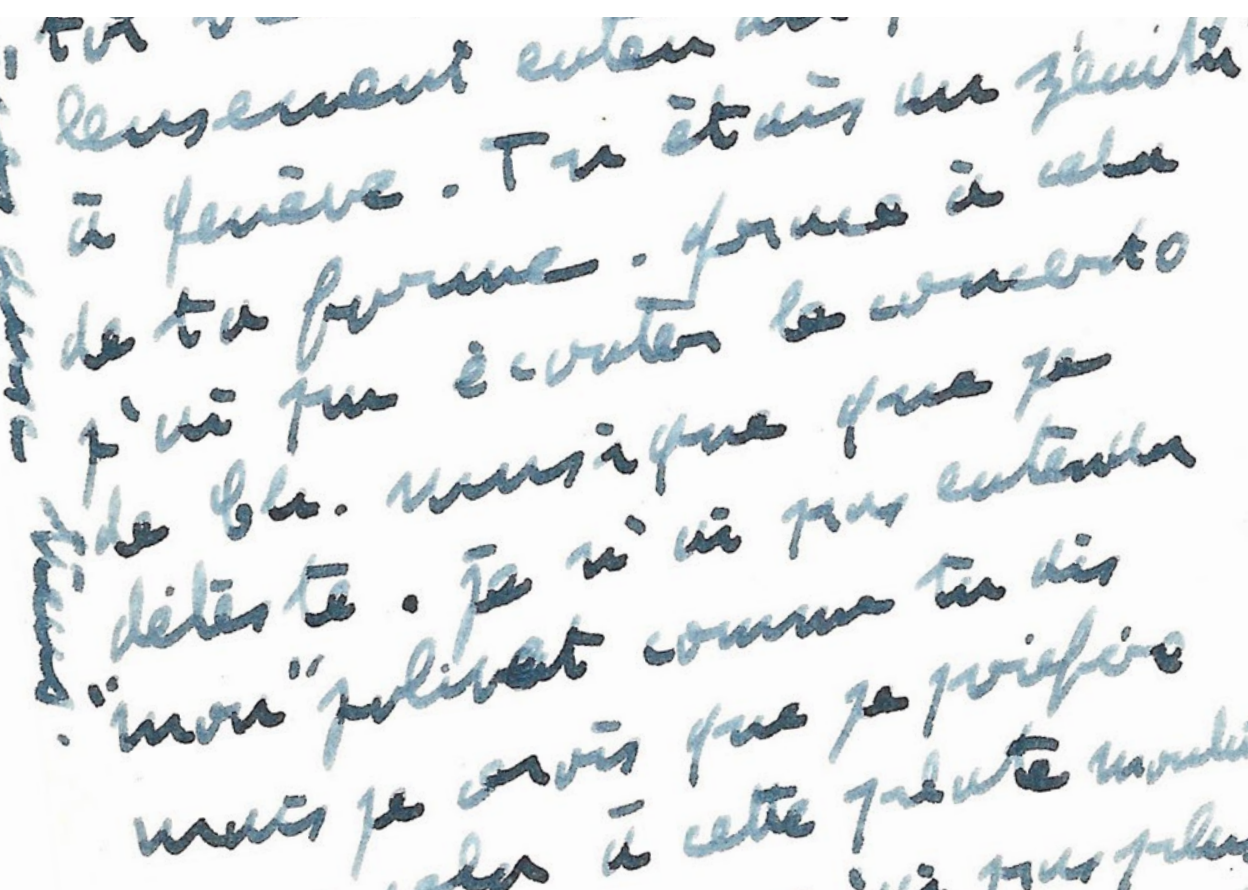
Carte autographe signée « Francis » à son « cher ange celliste »
S.I.n.d, 1 p. in-8

Intéressantes confidences de Poulenc sur la musique et leurs interprètes

« Merci, cher ange celliste pour tes vœux. Les miens, les plus tendres, sont pour toi bien sûr. Je t'ai merveilleusement entendu par radio à Genève. Tu étais au zénith de ta forme. Grâce à cela, j'ai pu écouter le concerto de Ch.[Chopin?], musique que je déteste. Je n'ai pas entendu « mon » Jolivet [Le compositeur André Jolivet (1905-1974)] comme tu dis mais je crois que je préfère encore cela à cette plate mouture russe. Hélas je n'ai pas plus de génie que lui (pour le cello du moins). Je suis sage et vieillissant. Je t'adore et t'embrasse. Francis. »

Pianiste et compositeur français, Poulenc est proche du mouvement surréaliste, il est l'un des compositeurs qui forment le « groupe des six » au début des années 1920.

Le verso de la carte représente une vue de Louvre médiéval extraite des *Très riches heures du duc de Berry*, manuscrit enluminé conservé au musée Condé de Chantilly.



48 PRINCE IMPÉRIAL, Louis-Napoléon Bonaparte

(1856-1879)

Lettre autographe signée « N » à Jeanne de Pierres
Florence, 23 février 1876[77], 1 p. in-8 sur bifeuillet, enveloppe autographe jointe. Traces de pliures, annotations d'une autre main en marge supérieure droite et au deuxième feuillet

Remarquable lettre du Prince Impérial proposant de laver l'honneur de Jeanne de Pierre suite à une calomnie

« Mademoiselle,

Un affreux malheur vient de vous frapper et la rumeur du triste drame dont je veux croire que vous avez été la victime est parvenu jusqu'à nous.

*Il y a quelques jours je vous croyais enfin heureuse, je m'associais du fond du cœur au bonheur qui semblait vous promettre l'avenir mais par discrétion je gardais le silence. Aujourd'hui vous êtes accablée sous le poids d'une calomnie injurieuse et je viens à vous faire de nouveau l'hommage d'un dévouement qui peut être utile. **Vous êtes hélas presque seule au monde maintenant mademoiselle, mais je vous prie de vous souvenir qu'il est un homme qui vous a sincèrement aimé et qui serait fier de payer de son sang le prix de votre honneur N.** J'espère que vous me reconnaîtrez sous l'acronyme et que vous me ferez un mot de réponse. M. Louis... poste restante Florence »*

Le scandale bruxellois

Lors d'un séjour à Bruxelles chez la baronne Edmond Van der Linden d'Hooghvorst, née Marie-Louise de Bassano (elle-même fille d'une dame d'honneur de l'impératrice), Jeanne de Pierres fait la connaissance du comte Ferdinand d'Oultremont, un aristocrate belge avec lequel elle se fiance en janvier 1877. Informée par la jeune fille, l'impératrice se réjouit de cette nouvelle dans la lettre pleine de sentiments qu'elle lui adresse le 19 janvier. Cependant, lors du bal donné en février 1877 par le baron d'Hooghvorst, à l'occasion de la signature du contrat de mariage, le fiancé croit déceler entre sa promise et le baron une familiarité qui éveille sa jalousie. Un journal raconte la suite : « *Pour en avoir le cœur net, vers la fin du bal, il se cacha derrière une portière et attendit. Un peu après le départ des invités, il vit rentrer dans le salon vide sa future. Elle fut bientôt suivie du maître de la maison. La conversation fut telle que le jeune homme ne put plus conserver aucun doute. Emporté par la colère et l'indignation, il sortit de la retraite et tomba à coups de poings sur le séducteur. Il y eut une lutte violente, où les meubles furent renversés, les vases brisés à grand fracas.* » Les fiançailles sont aussitôt rompues et le scandale, rendu public par la presse,

compromet sérieusement l'honneur de Jeanne de Pierres. La famille impériale est très proche de la famille de Pierres, et tout particulièrement de Jane Thorne (dame du Palais de l'impératrice) et de sa fille Jeanne de Pierres. Suite à la mort soudaine de Jane Thorne en 1873, l'impératrice Eugénie et son fils le Prince Impérial se nouent d'une grande affection pour sa fille, Jeanne, soucieux de son bien-être et de sa situation matrimoniale. Il semblerait ici que Jeanne soit calomniée par sa future belle famille et que son mariage soit annulé. Elle finit cependant par se marier en 1891 avec Charles Olivier Jules Bellivier de Prin.

Le Prince, d'après le cachet, s'est trompé de date : 23 fév. 1877 au lieu de 1876

1877
23

Stances
Le 23. fév. 1876.

Mademoiselle,

Mes affreux malheurs ont été de vous frapper,
et le moment des vides dans tout ce que
c'est que vous avez été la victime et je n'en
peux que vous.

Il y a quelques jours je vous croyais
sage et heureuse; je m'occupais de vous de vous
de bonheur qui semblait vous promettre l'avenir,
mais pas de discrétion je regardais le présent.

Aujourd'hui vous êtes accablée de la part de
certaines personnes et je suis à vous pour le
montrer l'honneur d'un événement qui fait
~~de vous~~ penser ainsi.

Vous êtes très précieuse dans un monde où
Mademoiselle, mais je suis de vous de vous
qui est un homme qui vous a honoré
surtout et qui veut être le père de son fils
le père de votre homme

N.

J'espère que vous me reconnaîtrez dans l'ouvrage
et que vous me ferez tout de bon.

(M. Louis... chez M. de Thiers).

49 **PROUST, Marcel**
(1871-1922)

Lettre autographe signée « Marcel Proust » à Robert de Billy
[Paris, seconde quinzaine de juillet, 1907] 5 pages in-8
Trace de pliure centrale due à l'envoi d'époque, légères taches avec petite
décharge d'encre sur la troisième page, infime manque sur une page, sans atteinte
au texte.

**Riche et exceptionnelle lettre de Marcel Proust évoquant pêle-mêle son
dîner au Ritz, Ruskin, son physique... et citant Baudelaire pour formuler
son attirance pour un homme.**

« *Mon petit Robert*

*Je pense tendrement et quotidiennement à vous, mais écrire me fatigue tant je
suis malade. **Un seul jour je me suis levé pour... donner un dîner au Ritz !** ⁽¹⁾
Je vous assure que c'était assez joli. Après le dîner Risler ⁽²⁾ a joué du Wagner,
du Beethoven, du Schumann etc., Hayot a joué la Sonate pour piano et violon de
Fauré, c'était très agréable. **J'avais à dîner Me de Noailles, Mes d'Aussonville,
de Clermont Tonnerre etc. Guiche avait choisi les plats et les vins, malheu-
reusement c'est moi qui les ai payés !** ⁽³⁾ Mais enfin c'était bien, Berkheim est
venu une minute le soir, mais si tard que je crois qu'il n'a rien entendu. **Je n'ai
jamais tant pensé de ma vie à la Bulgarie** ⁽⁴⁾ **que maintenant et tous les calembours
de Ruskin** ⁽⁵⁾ **sur Sofia, Sainte-Sophie, la sagesse éternelle et la reine
Sophie, reviennent incessamment dans mon esprit courbé sous la discipline de
cet homme** et sous mon amitié pour vous. Ecrivez-moi mon petit Robert sans me
demander de vous répondre car je ne suis pas bien. Si vous voyez des voyages
admirables pour moi, conseillez-les-moi, si vous avez des amis en Bretagne,
recommandez-moi à eux. J'ai eu aujourd'hui la visite de Bertrand [de Féné-
lon]. **Il n'a pas aimé ma barbe ni mes cheveux plats.** J'ai beaucoup aimé votre
définition qui restera, je suis chargé d'affaires mais les affaires ne me chargent
point. Rappelez-moi à M. Paléologue et tâchez de l'incliner à plus de justice à
mon égard. Je ne crois pas que je connaisse vos autres collègues. Je suis encore
à Paris mais n'y resterai plus je pense longtemps. Y viendrez-vous ? **J'ai revu
Antoine de Bibesco sans moustache, ne cachant plus les plis d'une lèvre qui
n'est pas que douceur.** On m'a dit que la dame amie de Raoul Johnston a – mais
cher ami tout cela est trop difficile par lettre. **J'ai aperçu le dit Raoul Johnston** ⁽⁶⁾
la seule fois où je suis sorti ⁽⁷⁾, **comme sa physionomie me plaît,** comme elle est
originale et éclairée. Je ne sais pas si cette lumière vient de l'esprit :*

“ Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence

Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ” ⁽⁸⁾

*Si madame de Billy est avec vous voulez-vous lui faire accepter ma grande admi-
ration, mon attachement très respectueux et très vif. Je vous aime tendrement
mon petit Robert.*

Marcel Proust »

1. Tout commence deux semaines auparavant lorsque Proust est reçu (à minuit, horaire proustien) par Gaston Calmette, le tout-puissant directeur du *Figaro*, que l'épouse du ministre Caillaux assassina sept ans plus tard. C'est alors que le jeune Marcel, dont « les longs articles peu au goût du public » selon l'intéressé paraissaient dans le quotidien du Tout-Paris, propose à son employeur d'organiser un dîner en son honneur, en quelque sorte.

2. Fauré est censé assister à la soirée et jouer plusieurs suites avec Marguerite Hasselmans, d'autres morceaux, avec Maurice Hayot, mais il a un contretemps. Le pianiste Edouard Risler le remplace.

3. Anna de Noailles est dépeinte comme la « vicomtesse Gaspard de Réveillon » dans Jean Santeuil. Mme d'Haussonville, quant à elle, inspire Proust pour le personnage de la Marquise René-Elodie de Cambremer dans *La Recherche*. Enfin, Armand de Guiche inspira le personnage du futur Saint Loup, également dans *La Recherche*.

4. La Bulgarie, dont la capitale est Sofia, est vassale de la Turquie juqu'en 1908, date où elle devint un royaume indépendant. Rappelons que Robert de Billy est nommé secrétaire de première classe à Sofia le 29 janvier 1907.

5. Ruskin cite une lettre que la reine Sophie-Charlotte (mère du père de Frédéric le Grand) adresse au jésuite Volta. Proust répond ainsi : « Hélas non, reine Sophie, il ne faut nous en rapporter pour cette sorte de chose ni au vieux saint Jérôme ni à aucune autre lèvre ou esprit humains ; mais seulement à l'Eternelle Sophia, à la Puissance de Dieu et à la sagesse de Dieu. » (La Bible d'Amiens, traduction par Marcel Proust, chapitre III, 47, p. 235). Proust ajoute en note :

« Allusion essentiellement ruskinienne à l'étymologie du mot : Sophie, ici c'est à peine un calembour, mais le lecteur a pu voir au dernier chapitre à propos de la signification délicatement « Saline » du mot Salien et dans les jeux de mots avec « Salés » et « Saillants » jusqu'ou pouvait aller la manie étymologique de Ruskin. (Kolb). Rappelons enfin que c'est Robert de Billy, préalablement diplomate en poste à Londres de 1896 à 1899, qui fait découvrir Ruskin à Proust.

6. Raoul Johnston, fils de Nathaniel Johnston, député de Bordeaux, et de sa première femme. Il est ingénieur civil et membre du Jockey-Club. Tout-P. 1908, p. 301; Q E-V, p. 265.

7. Allusion, semble-t-il, au soir où Proust avec rendez-vous avec Francis de Croisset au restaurant Larue, où il l'attendit en vain, le 8 ou le 9 juillet 1907.

8. Baudelaire, « L'Amour du mensonge » – in *Les Fleurs du Mal*, « Tableaux parisiens », XCVIII.

Marcel Proust reste profondément marqué par la mort de sa mère, Jeanne Weil Proust, survenue le 26 septembre 1905. C'est pourquoi il a de plus en plus tendance à se reclure, entre Paris et Versailles. En plus d'être organisé en l'honneur de Calmette, ce fameux dîner au Ritz le 1er juillet 1907 est un prétexte pour Proust pour retrouver le goût des soirées de la haute société parisienne. 1907 est aussi l'année où l'écrivain en est encore à la genèse de la rédaction de son chef-d'œuvre, *À la recherche du temps perdu*.

**« Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
 Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité »**

171
 complet

Mon petit Robert
 de faire l'ouvrage de votre bureau. de
 de meurtre à vos, mais avec tout de
 d'être un fatras tout si
 air malade. le seul jour j'en
 pas l'en' pour ... Dans un
 d'aller au lit! Les amusez
 c'est un joye. Les à d'aller
 d'aller à j'ai de Wagner, de Beethoven
 de l'homme de, Mozart à j'ai le
 tout les dans et violon de l'âme, c'est à l'heure
 et un petit

Merci et tout

50 **PROUST, Marcel**
(1871-1922)

Photographie originale de Paul Boyer (successeur Otto Van Bosch)
Tirage albuminé d'époque (circa 1891). Format carte de visite (90x58mm)
contrecollé sur carton fort au nom du photographe. Liseré doré sur la tranche.
Petites taches, annotations au verso. Cachet humide de la collection Mante-
Proust au verso.
Remarquable état de conservation.

L'un des mythiques portraits de jeunesse de Marcel Proust

Le portraitiste Paul Boyer reprend le studio parisien d'Otto Van Bosch en 1888.
Installé boulevard des Capucines et à Trouville, il exerce jusqu'en 1909.
On connaît une variante de cette photographie, le regard dirigé vers l'objectif.
Exposition : B.N.F., n°103 (l'une des deux).

Provenance :

- Famille Proust,
- Suzy Mante-Proust (fille unique de Robert Proust), par descendance,
- Patricia Mante-Proust (petite fille de Suzy Mante-Proust), par descendance.

Références : Cattai, n° 35. — Picon, repr. p. 46. — Naturel, repr. p. 59



51 **PROUST, Adrien**
(1834-1903)

[20 novembre 1886] Tirage albuminé d'époque. Format cabinet (147x106mm), contrecollée sur carton fort au nom du photographe.

Infimes petites taches, coin inférieur droit du carton fort légèrement corné.

Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso

Célèbre portrait par Paul Nadar du docteur Adrien Proust, qui avait alors 52 ans

Adrien Proust meurt le 26 novembre 1903. Marcel ne montre pas un immense chagrin et, plus encore, il n'est pas impossible qu'il ait été soulagé voire délivré de ne plus avoir à se justifier auprès de ce père, qui ne comprenait pas ses ambitions littéraires.

Le jour même de la mort d'Adrien Proust, Marcel écrit cependant à Robert de Montesquiou :

« Je bénis maintenant ces heures de maladie passées à la maison qui m'ont fait tant profiter de l'affection et de la compagnie de papa ces dernières années. Elles me semblent maintenant les années les plus heureuses, celles où j'ai été le plus près de lui »

Provenance :

-Famille Proust,

-Suzy Mante-Proust (fille unique de Robert Proust), par descendance,

-Patricia Mante-Proust (petite fille de Suzy Mante-Proust), par descendance.

Références : Nadar, représenté en entier p. 33. — *Lettres*, repr. dans le cahier central.



52 **PROUST, Jeanne WEIL**
(1849-1905)

[5 décembre 1904] Tirage argentique d'époque. Photographie ronde (159mm de diamètre), contrecollée sur un papier au nom du photographe. Infime tache en marge inférieure du carton, petit brunissage. Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso

Célèbre portrait de Jeanne Weil Proust pris le 5 décembre 1904, moins d'un an avant sa mort

La traduction de La Bible d'Amiens de son fils paraît cette même année. Elle décédera de néphrite l'année suivante, le 26 septembre 1905. Nadar a retouché son portrait, et fait disparaître les ombres et défauts qui vieillissent le visage.

Michel Schneider note que la mère du narrateur dans la *Recherche* est évidemment inspirée de celle de l'auteur lui-même. Jeanne Proust est en effet née Jeanne Weil en 1849 dans une famille juive de la bourgeoisie éclairée. On a beaucoup fait état de la complicité intellectuelle qui l'unissait à Marcel. Du vivant de sa mère, Proust n'écrit que des choses légères et dans l'air du temps (*Les Plaisirs et les Jours*). Il ne rédige la *Recherche* qu'après le décès de sa mère, événement qui a, en quelque sorte, libéré sa création. Dans la longue autobiographie romancée, le chagrin qu'il en éprouve est reporté sur sa grand-mère. En effet, dans la *Recherche*, maman ne meurt pas. Notons qu'elle y est citée plus de cinq cents fois.

Provenance :

- Famille Proust ;
- Suzy Mante-Proust (fille unique de Robert Proust), par descendance ;
- Patricia Mante-Proust (petite fille de Suzy Mante-Proust), par descendance.

Références : Nadar, repr. p. 32 (en entier). — Cattau, n° 59 (repr.). —



Lettre autographe signée « Renoir » à Paul Bérard
Naples, samedi 26 [novembre 1881]
3 pages in-12, sous chemise sur-mesure demi-marocain bleu moderne
Traces de pliures dues à l'envoi d'origine, quelques rousseurs

Riche et exceptionnelle lettre de Renoir pendant son voyage en Italie, alors à l'aube de sa période *Ingresque*

« *Mon cher ami*

*Je ne vous ai pas écrit depuis longtemps parce que j'étais tout ce qu'il y a de plus plongé dans mes recherches artistiques. Car j'ai essayé tout, peinture à l'essence, à la cire, au siccatif, etc., etc., tout ça pour revenir à ma première peinture. Mais j'ai de temps en temps de ces maladies qui me coûtent fort cher et ne m'avancent à rien. Enfin j'ai fini et je puis jouir du beau temps que j'ai ici, car c'est le printemps comme le décrivent les poètes, pas une miette de vent, un doux soleil et des nuits délicieuses, tous les fruits de la terre, nord et midi réunis, et je suis chez des braves gens ce qui n'est pas arrivé depuis mon départ. Je suis dans un port qui est au raz [sic] de l'eau. Je monte dans tous les bateaux, la mer est admirable et je mange de la bonne cuisine à l'ail que j'adore. **Comme travail, je suis en train de faire le Vésuve effet de matin, le Vésuve effet du soir, et le Vésuve effet de jour, avec des bateaux et je fais poser les filles de mon propriétaire qui sont fort jolies. L'ainée ressemble tout à fait à la Ste Catherine de Leonard de Vinci. Je suis allé à Rome j'ai vu les Raphael. Je suis maintenant de force à discuter avec Monsieur Brac habitant de Lapérrière [Laurent-Paul Brac de La Perrière]. J'ai reçu à Venise une charmante (comme toujours) lettre de vous. J'ai appris [sic] par cette lettre que les harengs avaient été nombreux à Berneval. Je suis encore pour quelque temps à Naples et j'espère avoir de vos nouvelles, après j'irai voir Tunis, et les belles Juives qui y habitent etc. etc. Je finirai par faire le tour du monde, enfin je suis très content, je travaille beaucoup et j'espère à mon retour avoir fait des progrès à tomber tous les peintres de Paris. Si vous voyez [Charles] Deudon dites lui mille choses aimables pour moi, dites lui que je ne l'oublie pas mais que j'attends des choses extraordinaires pour lui en faire part. Quand il m'a écrit il m'a toujours donné de vos nouvelles, mon frère qui doit aller vous voir vous donnera mon adresse, vous me direz ce que vous pensez de mon cadre modèle Renoir. Je termine en faisant un million de compliments à Madame Bérard, au gros André et à tous les marmousets, sans oublier Lucie qui va être bonne à poser à mon retour. Ecrivez moi n'est-ce pas ami. Renoir »***

Paul-Antoine Bérard (1833-1905) est banquier, attaché aux affaires étrangères et le plus important client de Renoir. Les deux hommes se sont rencontrés en 1878 par une connaissance mutuelle, Charles Deudon. Renoir écrit régulièrement à Bérard, et avec un grand abandon. Bien qu'issus de milieux sociaux différents – Renoir, fils d'un pauvre ouvrier, et Bérard, héritier d'une grande fortune, les deux hommes développent une amitié durable.

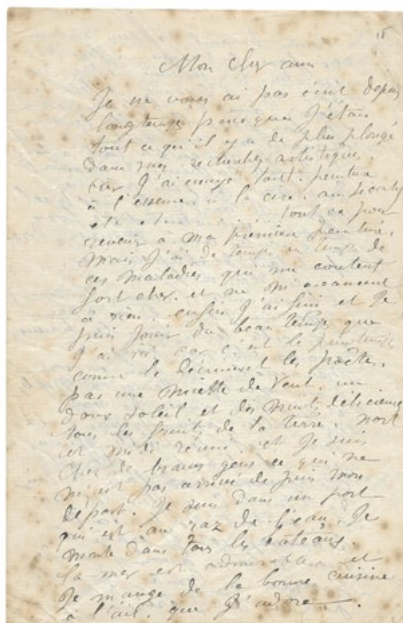
Notons que son voyage en Italie est capital pour son style de peinture. C'est ici que se développent son talent et sa singularité artistique, qui a profondément marqué sa décennie, appelée sa période « ingresque ». En effet, il est grandement influencé par les œuvres de Raphael et dessine le contour des formes à la manière de Jean Auguste Dominique Ingres. Sa palette prend alors des couleurs plus acides : bleus, verts et jaunes. Le chef-d'œuvre de cette période est *Grandes Baigneuses* (1884).

Le Vésuve effet du matin est, quant à lui, conservé au Sterling & Francine, Williamstown (MA), Clark Art Institute

Le Vésuve effet du soir est aujourd'hui conservé au MET.

Les lettres de Renoir avec un tel contenu artistique sont très rares.

Un extrait de cette lettre (retranscrite en anglais) est cité dans l'ouvrage de Barbara Ehrlich-White, *Renoir: an intimate Biography*, éd. Thames & Hudson, 2017, note 199



Lettre autographe signée « Ernest Delahaye » à Marcel Coulon
Maisons-Laffitte, 29 juin 1929, 6 p. grand in-8, enveloppe autographe jointe
Petits trous d'agrafe en marge inférieure sans atteinte au texte

Magnifique lettre inédite aux multiples références et allusions rimbaldiennes. Delahaye se remémore pêle-mêle le parcours du jeune prodige auprès du Parnasse, entre acceptation et rejet, et la mythique lettre « Jumphe » que Rimbaud lui adresse en juin 1872.

Il rapporte ensuite trois citations inédites de Rimbaud, dont deux font suite à l'Affaire de Bruxelles.

« Cher Monsieur Coulon,

*Il y avait une fois un enfant à qui un monsieur donna un gâteau. Cet enfant, très gourmand, se mit aussitôt à dévorer la pâtisserie délicieuse. Alors sa maman lui dit : « Au moins dis merci, petit vilain ! » Or il souriait à son bienfaiteur, mais, ayant la bouche pleine, était forcé de rester muet. C'est seulement après la dernière bouchée qu'il put proférer les deux mots requis. « On n'a pas idée » s'écria la mère, « d'un enfant aussi malhonnête et aussi goulu ! ». A quoi il répondit : « C'est que le gâteau était si bon ! ». Cela, j'espère, excusera mon retard. Lire d'abord, lire, lire, jusqu'à la fin, qui vient trop vite. [Delahaye réagit ici à l'ouvrage publié quelques jours plus tôt par le rimbaldien Marcel Coulon, La vie de Rimbaud et son œuvre, Mercure de France, 1929]. Par exemple, quelles citations ! Je ne parle pas seulement de moi, que vous avez gâté, mais la lettre de [Léon] Valade, est-elle jolie ! Rimbaud lui avait plu, vous voyez. [...] Je sais que **Rimbaud l'aimait, qu'il fut affligé de son abandon – au moment des indignations dans le Petit Parnasse** – [...]. Il me remit en souvenir un poème manuscrit que Valade lui avait donné. Si je n'étais pas le désordre en personne, j'aurais gardé cette belle œuvre. Elle doit avoir été publiée depuis. Je me rappelle les premiers vers :*

Si froide je te veux, ô tombe, que la couche

Manque un mot (1) De terre où je vais m'étendre sur le dos

Eteigne enfin la fièvre ardente de mes os,

La fièvre qu'alluma le baiser de sa bouche !

(1) Peut-être le vers est-il ainsi

De terre où je voudrais m'étendre sur le dos

Ou plutôt :

De terre où je viendrai m'étendre... (oui, ce doit être la vraie forme)

[Le poème cité ici est « Sépulture » de Léon Valade - recueilli par Paul Bourget et Jules Claretie]. *Et j'ai eu enfin le plaisir que je vous dois, car vous faites revivre pour moi Rimbaud toujours un peu plus – Le plaisir de relire cette belle*

lettre de « Jumphe » [De Jumphe 72 : Rimbaud s'y représente dans son travail d'écrivain et renseigne son ami sur la vie qu'il mène à Paris avec sensibilité et vivacité], **si affectueuse et où cette adorable description de l'absinthe ! Or voici un détail qui me revient. Je lui demandais, quelques semaines plus tard :**

« Alors qu'est-ce qu'ils disaient, les cloportes [allusion à un passage de la lettre Jumphe 72], quand tu fumais ta pipe marteau ? » L'admirable poète me répondit, avec un doux sourire : « Ça les faisait dégueuler »

Salva reverentia, n'est-ce pas, cher Monsieur Coulon, je ne contererai pas cette chose devant les dames, mais entre hommes... Et puis cela me rajeunit tellement ! Avec cette lettre j'avais conservé celle où Rimbaud m'annonçait (une venant de Roche) en ces termes la condamnation de notre pauvre ami [Verlaine, suite à l'Affaire de Bruxelles] : **« Une nouvelle à faire pousser des crêtes de paon sur un... »**. **Horresco à tel point referens** [« Je frémis en le racontant », citation virgilienne – Enéide, II, 204] que je préfère les points de suspension.

« Verlaine a deux ans de prison ! ». Qu'est-elle devenue ? Qu'est devenue surtout la grande lettre de quatre pages, sur papier bulle, écrite au printemps de 71, à la bibliothèque de Charleville (où le papier blanc manquait ce jour-là, sans doute) ? Il m'y racontait son rendez-vous avec la jeune personne ainsi décrite : **« Au physique, analogie frappante avec Psuké », ne la nommait pas mais ajoutait ceci : « Sa mère à l'âme catholique, son père à l'âme magistrat »**.

[Delahaye fait donc référence à deux lettres qui furent ensuite perdues et dont personne n'a eu écho à ce jour, la première datant vraisemblablement de juillet / août 1872, consécutive à celle de Jumphe 72, l'autre datant probablement de août 1873, après l'annonce de l'emprisonnement de Verlaine. À ces deux missives s'ajoute la fameuse lettre de mai 1871 sur l'énigmatique Psuké, dont Delahaye ne rapporta plus tard que quelques détails dont il se souvenait]. Cela, n'est-ce pas ? doit expliquer pourquoi la petite vint bel et bien au square avec sa bonne : il semble qu'un magistrat pouvait avoir de ces curiosités narquoises, avec, bien entendu, quelques précautions tout indiquées. Il me parlait aussi de [Frédéric] Mistral, m'en donnait une longue citation. Oui, où est-il cet autographe le plus sérieux de tous ? J'en ai parlé à M. Barthou, qui ne le connaît pas. Où se cache le sournois collectionneur, cent fois plus sombre, mille fois plus jaloux que le *More de Venise* ?... [Traduction en vers d'Othello par Alfred de Vigny, publiée en 1829] Combien de millions faudrait-il lui offrir ?... Je n'ai qu'une partie de la somme, mais enfin le monde entier se « cautériserait », pour parler comme *La Dame aux sept petites Chaises*, et la N.R.F. tirerait aussitôt à 14 millions d'exemplaires. On m'objecterait que si, moi-même, j'avais eu l'idée, très simple, de ne pas livrer le papier bulle... Je sais bien... **Comme écrit Verlaine : J'aurais dû ! J'aurais dû !...** [Amours, Lucien Létinois, XVI] Mais encore une fois merci, cher monsieur Coulon, et très cordialement à vous, Ernest Delahaye

Précieux témoignage rimbaldien

« L'admirable poète me répondit, avec un doux
sourire : « Ça les faisait dégueuler » »

Maitow-Laffette 8 rue de l'ancienne mairie
29 janvier 1929

Cher monsieur Boulon,

Il y avait une fois un enfant
à qui un monsieur donna un gâteau.
Cet enfant, très gourmand, se mit aussitôt
à dévorer la pâtisserie délicieuse. Ah
sa maman lui dit : « Au moins dit
merci, petit vilain ! » Or il sonnait
à son bienfaitteur, mais, ayant la
bouche pleine, était forcé de rester
muet. C'est seulement après la
dernière bouchée qu'il put proférer
les deux mots requis. « On n'a pas
idée », s'écria la mère, « d'un enfant
aussi malhonnête et aussi goulu ! »
Alors il répondit : « C'est que
le gâteau était si bon ! »

Cela, j'espère, excusera mon
retard. Lire d'abord, lire, lire.

mille fois plus jaloux que
de Venise?... Combien
j'aurais... et lire
n'ai qu'une partie
me, mais enfin
entier de « Call-
four parla comme
sept petites
le N.R.F. ferait
surtout d'exem-
m'objection
même, j'avais
simple, de ne
après lulle...
comme l'ont
j'aurais dû!...

les merci,
n, et
à vous,
n

55 SADE, Donatien-Alphonse-François, marquis de
(1740-1814)

Lettre autographe signée « de Sade » à sa tante Gabrielle-Eléonore de Sade S.L, ce 22 avril [1790], 3 pp. grand in-8

Longue et vibrante lettre du Marquis de Sade tout juste libéré de l'hospice de Charenton. Il crie avec rage l'injustice que lui fait subir sa belle-famille, ces « monstres », et pleure la perte de ses précieux manuscrits – dont celui des *Cent vingt journées de Sodome* – lors la prise de la Bastille l'année précédente.

*« Je manquerais au plus cher et au plus sacré de mes devoirs, ma chère tante, si je ne vous informais pas que **je viens d'obtenir enfin ma liberté** ; il ne manquerait à mon bonheur que la satisfaction de pouvoir vous embrasser tout de suite et j'y volerai sans doute, si des affaires majeures ne me retenaient encore quelque temps ici. Ce n'est que dans votre sein ma chère et aimable tante, que je puis déposer les chagrins violents que je reçois à toutes minutes de ma famille de Montreuil ; ils se seraient alliés au fils d'un charretier qu'ils n'auraient pas pour lui de procédés plus atroces et plus humiliants. J'ai des torts avec eux, soit, mais **dix-sept [ans] de malheur dont treize ans consécutifs dans les deux plus horribles prisons du royaume... dans des prisons où l'on m'a fait souffrir tous les tourments qui peuvent s'imaginer, cet assemblage, dis-je, de supplices et de revers n'a-t-il pas dû expier ses torts... qui dans le fait leur appartenaient plus qu'à moi. Ces gens-là sont des monstres, je vous l'assure ma chère tante et le plus grand malheur de ma vie est de m'y être allié ; j'ai acquis en les épousant beaucoup de cousins banqueroutiers, quelques marchands du Pont Neuf, un couple de pendus et pas une protection, pas un ami, pas un individu honnête ; les scélérats travaillent à me ruiner maintenant qu'ils ne peuvent plus m'enfermer. Ils veulent me séparer d'avec ma femme et comme dans les commencements de mon mariage ils me facilitaient exprès des déplacements sur la dot il faut maintenant que mon bien réponde de ces déplacements et cela me ruine. Il va me rester à peine de quoi vivre, et moi qui ne m'étais marié que pour trouver une société dans ma maison quand je vieillirais, me voilà délaissé, abandonné, isolé et réduit au triste destin dans lequel mon malheureux père a fini ses jours, de toutes les positions de la vieillesse celle que je redoutais le plus dans le monde. Par un de ces plats coquins là, excepté mes enfants dont je n'ai qu'à me louer, pas un dis-je, ne m'a seulement tendu la main quand je suis sorti de prison. Je me suis trouvé au milieu de Paris avec un louis dans ma poche sans savoir où aller manger et dormir, sans savoir qui me donnerait un écu quand mon louis serait fini et ne recevant que des vilaines gens que j'implorais que des rebuffades et de mauvais compliments ; porte fermée chez tous et principalement chez ma femme ce qui est le comble de l'horreur ; non, non, ma chère***

tante, jamais on n'a vu de procédés pareils je vous le répète, ou n'en imagina jamais de semblables. J'avais quelques meubles, un peu de linge, beaucoup de livres et plus de quinze volumes d'ouvrages manuscrits de ma composition, fruits des travaux de ma solitude ; par une négligence, ou plutôt une incompréhensible méchanceté, ces vilaines gens m'ont laissé prendre tout cela au siège de la Bastille. Ils venaient, de peur que je n'eusse ma liberté à cette époque, de m'en faire sortir pour aller dans une autre prison. Ils n'ont jamais voulu que je prisse mes effets avec moi ; ils ont fait mettre le scellé sur la porte, huit jours après est venu le siège, ma chambre a été enfoncée et j'ai tout perdu... des ouvrages précieux, le fruit du travail de quinze ans, je n'ai rien sauvé... et tout cela par la faute de ces misérables coquins dont j'espère que Dieu me vengera un jour. Pardon ma chère et bonne tante, vous que j'ai toujours adorée, mille et mille pardons de vous ennuyer si longuement de moi mais j'ai tant de chagrin dans le cœur qu'il m'est impossible de ne pas le confier à une aussi bonne et si chère amie que vous. Je vous supplie de m'écrire, de me parler de votre santé, de me dire si vous m'aimez encore un peu, et d'être bien persuadée que vous n'avez au monde personne qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement attachée que moi. Je vous prie de me rappeler dans le souvenir de celle de mes tantes et de mes cousines que j'ai le bonheur de conserver encor, sans oublier Madame de Raousset avec laquelle je vous prie de me raccommoier s'il lui restait encore quelque chose sur le cœur contre moi. Je vous assure, ma chère tante, de mon profond respect, de Sade. »

Rédigé à partir de 1782, d'abord dans la prison de Vincennes, le manuscrit des *Cent vingt journées de Sodome* est intégralement assemblé par Sade dans sa cellule à la Bastille. Chaque soir, entre le 22 octobre et le 28 novembre 1785, il recopie au net ses brouillons sur trente-cinq lés de papier de onze centimètres de large qui, collés bout à bout, forment un rouleau de douze mètres de long, écrit recto-verso. Protégé par un étui de cuir, le manuscrit est dissimulé entre deux pierres de sa cellule.

Le 2 juillet 1789, douze jours avant la prise de la Bastille, Sade se révolte : « il s'est mis hier à midi à sa fenêtre, et a crié de toutes ses forces, et a été entendu de tout le voisinage et des passants, qu'on égorgeait, qu'on assassinait les prisonniers de la Bastille, et qu'il fallait venir à leur secours », rapporte le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille. Celui-ci obtient le transfert immédiat de Sade à l'hospice des aliénés de Charenton ; il est libéré l'année suivante, le 2 avril 1790.

... n'ai rien sauvé... des ouvrages précieux... le fruit du travail de quinze ans... et tout cela par la faute de ces misérables coquins dont j'espère que Dieu me vengera un jour. Pardon ma chère et bonne tante, vous que j'ai toujours adorée, mille et mille pardons de vous ennuyer si longuement de moi mais j'ai tant de chagrin dans le cœur qu'il m'est impossible de ne pas le confier à une aussi bonne et si chère amie que vous. Je vous supplie de m'écrire, de me parler de votre santé, de me dire si vous m'aimez encore un peu, et d'être bien persuadée que vous n'avez au monde personne qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement attachée que moi. Je vous prie de me rappeler dans le souvenir de celle de mes tantes et de mes cousines que j'ai le bonheur de conserver encor, sans oublier Madame de Raousset avec laquelle je vous prie de me raccommoier s'il lui restait encore quelque chose sur le cœur contre moi. Je vous assure, ma chère tante, de mon profond respect, de Sade. »

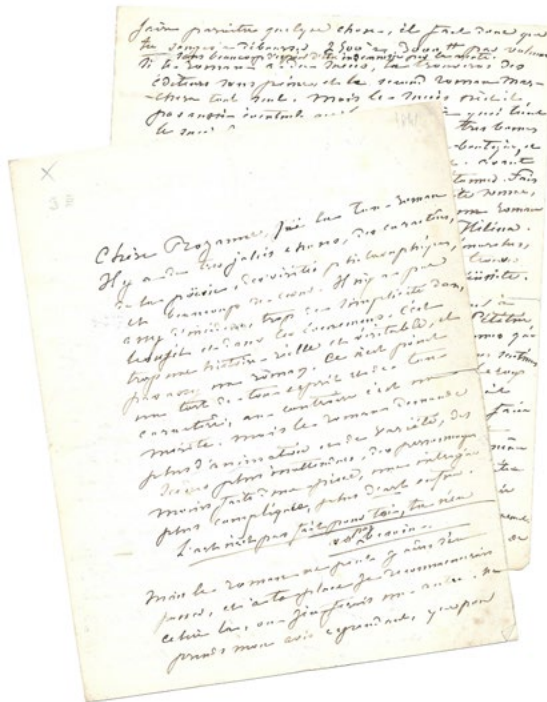
Lettre autographe signée « George » à son amie Rozanne Bourgoing [Paris, fin novembre 1842], 6 pages in-4 à son petit chiffre gothique Légères fentes aux plis

Longue et remarquable lettre de George Sand sur l'art du roman, sur les revues et les éditeurs, et sur son roman *Consuelo*

« Chère Rozanne, j'ai lu ton roman ⁽¹⁾. Il y a de très jolies choses, des caractères, de la poésie, des vérités philosophiques, et beaucoup de cœur. Il n'y a pas assez d'incidents, trop de simplicité dans le sujet et dans les événements. C'est trop une histoire réelle et véritable, et pas assez un roman. Ce n'est point un tort de ton esprit et de ton caractère, au contraire c'est un mérite. Mais **le roman demande plus d'animation et de variété, des scènes plus inattendues, des personnages moins faits d'une pièce, une intrigue plus compliquée, plus d'art enfin. L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin. Mais le roman ne peut guère s'en passer, et à ta place je recommencerais celui-là, ou j'en ferais un autre.** Ne prends mon avis cependant, que pour ce qu'il te semblera valoir. **Il est possible qu'à force de faire des romans moi-même, j'aie le goût gâtée,** comme on l'a sur le bon vin quand on a trop humé le piot de Boutarin. J'ai fort peu de confiance en mon jugement et te supplie de ne pas l'accepter sans examen. Si tu persistes à vouloir imprimer *Hélène*, je suis toute à ton service, mais les difficultés sont grandes. D'abord **la revue indépendante n'a que trop de romans, outre les miens ; on lui en présente tous les jours,** et elle demande au lieu de cela des articles de politique, de bibliographie et de science, dont le monde actuel est fort pauvre, ou fort avare. **La Revue de Paris m'est fermée comme le Paradis l'est au diable.** Buloz et Bonnair en tiennent les clefs d'une main et celles de la Revue des 2 Mondes de l'autre. Ma recommandation serait donc très fâcheuse, brouillés avec nous, furieux, désespérés qu'ils sont dans ce moment-ci. Il faudrait trouver un éditeur. C'est bien difficile, je te l'ai dit bien souvent, et c'est aujourd'hui pire qu'alors, ces Messieurs ne veulent point se risquer sur un nom inconnu, et si le roi leur recommandait le livre de son neveu, ou de son cousin, ils lui diraient « à vos ordres, sire, mais quand votre majesté aura donné mille écus pour les frais d'impression et d'annonces ». Il n'y a plus d'éditeurs confiants en la parole d'autrui, encore moins d'éditeurs aventureux pouvant et voulant risquer une petite somme. Ils sont tous ruinés, le public est blasé. Le commerce va à la diable : et voilà qu'ils disent tous, et quand j'aurai essayé tout ce qui est possible, pour la centième fois de ma vie en pareille rencontre, j'aurais un refus. J'essaierai pourtant, je te le promets, et si je réussis ce sera seulement à des conditions que je dois te faire savoir d'avance, car ce sont les mêmes qu'on propose toujours. On t'imprimera à condition que tu paieras les frais d'impression et les annonces si tu en veux (ce qui est indispensable au succès du livre et coûte fort cher ⁽²⁾). Ensuite le libraire consentira à vendre en partageant avec toi les

profits, mais il prélèvera sa part, et quand il l'aura prélevée, il ne s'occupera plus de la vente, ton livre sera épuisée, oublié, il n'en vendra pas vingt exemplaires à ton compte. Je le suppose seulement indolent et peu délicat comme ils sont tous. S'il est radicalement fripon comme ils le sont presque tous, il te dira qu'il n'a rien vendu et te demandera encore des indemnités pour s'être chargé de tout cet embarras. Car enfin, la surveillance de l'impression, l'emmagasinement des exemplaires, les démarches auprès des débiteurs en détail, etc. tout cela représente une peine qui demande salaire. **Les moyens de contrôle sont impossibles. Dans ce moment-ci, je crois entre nous soit dit qu'on me trompe épouvantablement sur le tirage de Consuelo en volumes in-8°** ⁽³⁾. Mais je ne puis le prouver et il faut que j'aie l'air de ne pas m'en douter. Il y a de grands éditeurs tels que Gosselin etc ; d'honnêtes éditeurs tels que Perrotin qui fait mon édition populaire. Mais ceux-là ne veulent point faire de petites opérations. Elles leur prennent trop de temps et nuisent aux grandes. Perrotin ne veut plus éditer un à un les romans que je publie en in-8° depuis qu'il a commencé mon édition complète in-18. **Tu vois que tout ce commerce présente aux débutants d'insurmontables difficultés qu'une espèce de miracle peut seul vaincre.** Si tu veux faire paraître quelque chose, il faut que tu songes à déboursier 2 500 à 3 000 f. par volume – sans beaucoup d'espoir d'être indemnisée par la vente. Si le roman a du succès, tu trouveras des éditeurs sans peine, et le second roman marchera tout seul. **Mais le succès n'est-il pas aussi éventuel que le reste ? À quoi tient le succès ? On l'ignore. Je sais de très bonnes choses qui moisissent dans l'arrière-boutique, et de très mauvaises qui font grand bruit. Avant tout, il faut amuser le lecteur, ou l'étonner.** Fais tes réflexions. Si tu veux sacrifier ladite somme, peut-être faudrait-il la risquer sur un roman plus travaillé et plus accentué qu'Hélène. Je suis à ta disposition pour les démarches, et en attendant, je tenterai de te trouver un acheteur, mais sans espoir de réussite ⁽⁴⁾. J'ai pris sur moi de te réabonner à la revue indépendante. Ce n'est point Anselme Pététin ⁽⁵⁾ qui est à la direction, mais deux hommes qui sont dans les mêmes idées et les mêmes sentiments qui ont gouverné la revue jusqu'ici. Leroux leur a donné cette direction qui lui prenait trop de temps, et l'empêchait d'écrire et de faire paraître avec exactitude. Ces Messieurs ont apporté des fonds, et nous ont mis à même de faire un cautionnement et de paraître tous les 15 jours. Leroux continue à y écrire comme par le passé, et moi aussi assidûment, Consuelo étant encore destinée à faire beaucoup de numéros. J'y vais mettre aussi des morceaux qui ne seront pas de sitôt publiés à part. Enfin je crois que si cette revue t'a intéressée jusqu'ici, elle ne t'intéressera pas moins à l'avenir et j'y porte quant à moi le même intérêt de cœur et le même zèle. Pététin y écrira, mais il ne la dirigera en aucune façon. Bonsoir, chère Rozanne, embrasse pour moi Don José, et crois bien que je t'aime de cœur. Mes enfants sont très grands, bien portants et te remercient de ton bon souvenir. George Pardon du griffonnage. »

- 1 – Ce « roman », dont le titre est donné plus loin, est *Hélène*. Rozanne le publie en 1844, à Vienne, à l'imprimerie de Tinon.
- 2 – C'est sûrement ce que fait Rozanne, mais la dépense ne doit pas être élevée : quarante-quatre pages !
- 3 – *Consuelo* est un roman de George Sand paru en 1843 chez Potter. Il s'agit d'un roman historique qui se déroule en Europe au XVIII^e siècle. Il relate l'ascension sociale d'une chanteuse bohémienne éponyme. Après la mort de George Sand, nombre de ses romans tombent dans l'oubli et son œuvre est vite rapportée à une poignée de romans dits « champêtres », comme *La Mare au diable*. Cependant, à partir des années 1960-1970, on commence à redécouvrir le reste de l'œuvre de Sand par l'intermédiaire de rééditions critiques, de colloques et d'études savantes. *Consuelo* est réhabilité et reconnu comme l'un de ses chefs-d'œuvre.
- 4 – Tous ces renseignements sur les conditions de l'édition en 1842 sont dignes d'intérêt.
- 5 – Rozanne pourrait connaître Pététin, qui a, comme elle, des attaches avec Lyon.



57 **SAND, George**
(1804-1876)

Lettre autographe signée « GSand » [à Paul Porel]
En-tête monogrammé G S à sec
Nohant, 28 mai [18]76, 1 page in-8 sur bifeuillet, à l'encre noire

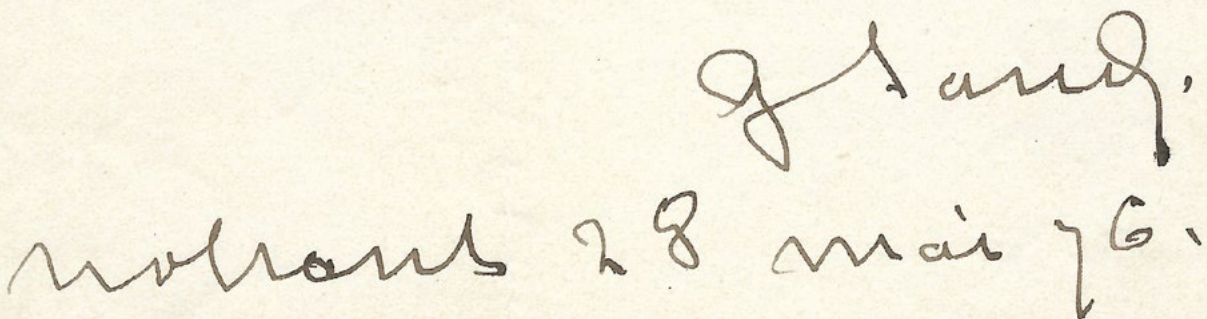
Emouvante lettre, l'une des toutes dernières de l'écrivaine, moins de dix jours avant sa mort

« *Merci de cette bonne nouvelle, mon cher enfant. J'écris tout de suite à mon gros [Léopold] Barré combien je suis heureuse. Tu es bien gentil de me l'avoir annoncée. J'espère toujours aller à Paris avant la fermeture de l'Odéon, pour t'applaudir et te renouveler l'injonction de venir nous voir aux vacances d'été.*
GSand
Nohant, 28 mai 76 »

Cette émouvante lettre est l'une des toutes dernières de George Sand. Après les trois lettres écrites ce 28 mai (l'une à Mademoiselle Marguerite Thuillier, l'autre à son docteur Henri Favre et enfin celle-ci) ainsi qu'une note dans l'Agenda le 29 mai, elle reprend la plume une dernière fois deux jours plus tard pour écrire à son neveu Oscar Cazamajou (*Corr.* XXIV, p. 638). Morte le 8 juin 1876 d'une occlusion intestinale, George Sand éprouve déjà des douleurs en ce 28 mai, comme en témoigne sa lettre adressée au docteur Henri Favre : « Je me demande où je vais et s'il ne faut pas s'attendre à un départ subit un de ces matins. J'aimerais mieux le savoir tout de suite que d'en avoir la surprise », lui écrit-elle. Son état se détériore le 30 mai, avant que les symptômes ne s'aggravent considérablement le 3 juin. Le 7 juin, en pleine agonie, elle murmure à sa fille Solange, qui lui prodigue les soins, et à sa belle-fille Lina Calamatta : « Adieu, adieu, je vais mourir ». Elle s'éteint le 8 juin à 10:00.

Cette lettre, inédite à la correspondance éditée par Lubin, figure dans le prochain volume des *Nouvelles lettres retrouvées*.

Provenance : Archives de René Vallet



GSand,
nohant 28 mai 76.

Lettre autographe signée « GSand » à Gustave Flaubert

Paris, vendredi [31 août 1866 ajouté d'une autre main]

3 pages sur bifeuillet in-8 à ses initiales gaufrées, à l'encre noire.

Habile réparation de deux petites déchirures sur deuxième feuillet, sans atteinte au texte

Emouvante lettre de George Sand à Gustave Flaubert, écrite le lendemain de sa première visite à Croisset

« Embrassez d'abord pour moi votre bonne mère et votre charmante nièce. **Je suis vraiment touchée du bon accueil que j'ai reçu dans votre milieu de cha-noine ou un animal errant de mon espèce est une anomalie qu'on pourrait trouver gênante.** [...] Ne m'oubliez pas auprès des très aimables amies. J'ai été vraiment très heureuse chez vous. Et puis toi, **tu es un brave et bon garçon, tout grand homme que tu es et je t'aime de tout mon coeur. J'ai la tête pleine de Rouen, de monuments, de maisons briques.** [...] Mais votre maison, votre jardin, votre citadelle, c'est comme un rêve et il me semble que j'y suis encore. **J'ai trouvé Paris tout petit hier, en traversant les ponts.** J'ai envie de repartir. Je ne vous ai pas vus assez, vous et votre cadre. [...] Je vous embrasse et je vous bénis tous. G. Sand. Paris Vendredi. En rentrant chez moi hier **j'ai trouvé Couture a qui j'ai dit de votre part que mon portrait de lui était selon vous le meilleur qu'on eut fait. Il n'a pas été peu flatté.** Je vais chercher une très bonne épreuve pour vous l'envoyer. J'ai oublié de prendre trois feuilles du tulipier, il faut me les envoyer dans une lettre, c'est pour quelque chose de cabalistique ».

De retour d'un séjour chez Alexandre Dumas fils en Normandie (à Saint-Va-léry-en-Caux), George Sand arrive chez Flaubert le 28 août. Elle y reste deux jours avant de regagner Paris. Durant leur quinze années d'amitié, Sand et Flaubert s'écrivent plus qu'ils ne se voient. Leur relation épistolaire est unanimement considérée comme l'une des plus belles du XIXe siècle. Sand se rend trois fois seulement à Croisset. Flaubert, quant à lui, ne séjourne que deux fois à Nohant. Lors de ce premier séjour à Croisset, George Sand ne cache pas son ravissement, ce que l'on peut voir dans la lettre du 29 août 1866 à sa fille : « *Je me laisse (...) entrainer à rester chez Flaubert. Il a une habitation charmante au bord de l'eau, une vieille maison bien réparée, confortable avec un ancien jardin de moines remis à neuf, à mi-côté dans les arbres et les murs, c'est délicieux (...)* Ce pays est superbe. J'ai vu hier tous les monuments intéressants de Rouen, et puis les cloîtres, des charniers, des rues impossibles, tout un moyen-âge encore debout... ». Nous joignons une reproduction du célèbre portrait de George Sand dessinée par Thomas Couture.

Note: Lettre référencée dans la Correspondance (Lubin, tome XX, n° 12815).

**« Tu es un brave et bon garçon, tout grand homme
que tu es et je t'aime de tout mon coeur »**

1877
No 134
à Paris

Embrasse d'abord pour moi
votre bonne mère et votre
charmante sœur. Je mis vrai-
ment, touché du bon accueil que
j'ai reçu dans votre milieu de
charme où un animal errant
de mon espèce est une anomalie
qui ne pourrait trouver gênante.
au lieu de ça, on m'a reçu
comme si j'étais de la famille
et j'ai vu que ce grand savoir-
vivre venait du cœur. Ne
m'oubliez pas auprès de très
aimables amis. J'ai été si heureux
tous heureux chez vous.

Et puis toi, tu es un brave et
bon garçon, tout grand homme
que tu es et je t'aime de tout
mon cœur. J'ai la tête pleine

59 TCHAÏKOVSKI, Piotr Ilitch
(1840-1893)

Photographie originale par Alfred Lorens, S. Petersbourg
Tirage albuminé d'époque (1874). Format carte de visite (104x64 mm)
Contrecollé sur carton au nom du photographe. Liseré doré sur le contour.
Marge inférieure du carton très légèrement rognée, infimes taches.
Remarquable état de conservation

Magnifique portrait du musicien, alors âgé de trente-trois ans. Tchaïkovski y figure assis en veston croisé, le regard serein

C'est en cette même année qu'il compose son premier concerto pour piano en si bémol mineur, ce qui lui vaudra une critique assassine de Nikolai Rubinstein.

Au verso :

Annotation d'époque au verso « Tchaikovsky » d'une main inconnue

Atelier de photographie. Alfred Lorens – Saint-Pétersbourg

Avenue Nevsky, Maison Bossé, no. 5

Les photographies originales de Tchaïkovski, contemporaines du *Lac des cygnes*, sont de la plus grande rareté



60 TOULOUSE-LAUTREC, Henri de
(1864-1901)

Lettre autographe signée « Henri » à sa grand-mère maternelle et marraine, Madame Léonce Tapié de Celeyran

Slnd. [Paris, c. 28 décembre 1886]

4 pages in-12, sous chemise demi-maroquin bleu moderne.

Traces de pliures dues à l'envoi d'origine, infime et discrète réparation au scotch, légère décharge d'encre au niveau de la signature.

Importante lettre, en grande partie inédite, dans laquelle l'artiste évoque depuis Montmartre sa vie de bohème et annonce ses nouveaux projets de peindre en extérieur, suivant la tendance impressionniste

« *Ma chère bonne maman,*

*Je vous aurais écrit plus tôt si maman n'avait du être mon interprète comprise de vous pour vous dire combien je me suis associé à votre chagrin qui ressemble à l'exil par beaucoup de côtés et plus encore puisque l'espoir bien amnistié n'existe pas. J'ai dû faire pas mal d'efforts d'imagination pour vous comprendre puisque vous le savez aussi bien que moi, jusqu'à présent **j'ai mené la vie** [de] **bohème** et par conséquent n'ai guère le temps de m'habituer à [ce] milieu. **Je le vois d'autant mieux à présent sur la butte Montmartre où je suis retenu par un tas de considérations indiscutables qu'il faut absolument subir si je désire arriver à quelque chose. J'ai entrepris cette année une tâche absolument sérieuse qui est de travailler dehors à Paris. J'ai eu la chance de trouver le jardin d'un de mes amis** [Le Père Forest] **qui me servira d'atelier tout cet été** et ne c'est qu'en octobre que j'irai vous voir après avoir satisfait mon patron [Fernand Cormon] je l'espère. Voilà certes de grandes résolutions si belles que je m'arrête et vous embrasse vous et bonne maman Gabrielle. Je vous remercie des subsides que vous m'avez envoyé et qui m'on servi à acquérir une collection de vases arabes que vous trouveriez fort laids. Je vous embrasse votre filleul petit fils. Henri »*

Henri de Toulouse-Lautrec est un artiste majeur du milieu artistique parisien de la fin du XIXe siècle. De 1885 à 1895, il est surnommé « l'âme de Montmartre », lieu où il réside pendant cette décennie. Considéré comme l'une des figures de proue du courant post-impressionniste, sa courte mais non moins intense carrière s'est constituée de multiples influences dont le point de départ est l'impressionnisme ; c'est en effet au courant de l'année 1885 qu'il fait la connaissance de Vincent Van Gogh ou encore Edgard Degas, qu'il admire beaucoup.

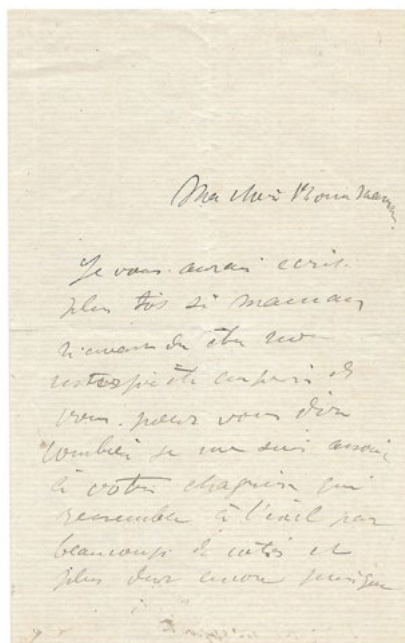
Alors qu'il est encore élève dans l'atelier de Fernand Cormon et qu'il cherche sa singularité artistique, il décide de réaliser une série de portraits en extérieur dans

le jardin du père Forest (rencontré par l'intermédiaire de la famille Dihau), installé à Montmartre. La très célèbre série de portraits qu'il y réalise jusqu'en 1889 constitue une phase essentielle de la carrière artistique du peintre. Il applique dans sa technique des perspectives se rapprochant de celles d'Edgar Degas, qui utilise le point de vue en plongée. Le style de Toulouse-Lautrec comporte d'autres caractéristiques typiques de l'impressionnisme, comme une dominante de la clarté pour la sensation d'espace. Aussi la touche de Toulouse-Lautrec reste-elle libre et fragmentée.

Cette lettre annonce véritablement la genèse de ce projet de plein air et le début de la célébrité pour Toulouse-Lautrec.

Parmi les célèbres portraits réalisés dans le jardin du Père Forest, on compte *La femme aux gants* (musée d'Orsay) ou encore *La femme rousse* (Collection Nahmad).

Correspondance, éd. Schimmel, Gallimard, 1991, n°137. Il n'en est cité qu'un petit extrait fautif et incomplet, qui mentionne par erreur que la lettre est adressée à la grand-mère paternelle du peintre.



Lettre autographe signée « Paul Valéry » à un ami
S.I [Paris] le 257 août 1942, 2 pages in-8 à en-tête de la Bibliothèque l'Institut
de France

Traces de pliures dues à l'envoi d'origine

**Paul Valéry, en proie à des désillusions, parle des dernières œuvres de sa vie
et évoque Picasso**

« Cher ami,

*Les nouvelles sont médiocres... Ma fille, rentrée et vue par Vignes, est encore assez fatiguée. Ce qu'elle a eu demeure flou quant au diagnostic. Vignes songe à l'expédier à Salies – ce qui ne simplifie pas l'été. Ma femme, qui s'était chargée des petits enfants, est tombée sur une valise et s'est fracturé le "col chirurgical de l'humérus" ... dit Mondor. Tout ceci est bien ennuyeux. Je pense partir pour l'Aveyron vers le 6, ayant déjà perdu un mois de mon laisser-passer. Autre nouvelle, **le papier pour mes mauvaises pensées m'a été refusé** ⁽¹⁾. On essaye de rattraper ce papier, mais si l'on n'y réussit pas, je serai très ennuyé – puis que **je deviens, par la force des choses, – un homme de lettres !** Je ne sais pas où en est la question du Virgile ⁽²⁾ – **depuis que Picasso nous a dégonflés.** Derain.?? Mois, j'attends. **Vous avez de la chance de vous nourrir sans douleur !** Ma femme, cher ami, est l'autre patraque, ma fille, me chargent de toutes leurs amitiés pour vous. Je suis bien vôtre.*

Paul Valéry »

(1) Paul Valéry est un écrivain assidu dont la carrière s'étale sur cinquante ans, « entre la lampe et le jour », des cahiers où son génie se déploie jour après jour *Les Mauvaises pensées et autres*, publiées en 1942, en offrent le meilleur aperçu.

(2) Valéry travaille de 1942 à 1944 sur une version française des *Bucoliques* de Virgile (à la demande de Alexandre Roudinesco), c'est-à-dire durant les dernières années de sa vie. Pablo Picasso et André Derain sont sollicités pour l'illustration de l'ouvrage avant leurs désistements respectifs. C'est finalement Jacques Villon qui les prend en charge, et en réalise quarante-quatre au total.

ayant déjà perdu un
laisser-passer. Autre nouvelle - le papier
pour mes mauvaises pensées m'a été
refusé. On essaye de rattraper ce papier
mais si l'on n'y réussit pas, je serai

62 [VERLAINE] VANIER, Léon
(1847-1896)

Les Hommes d'Aujourd'hui

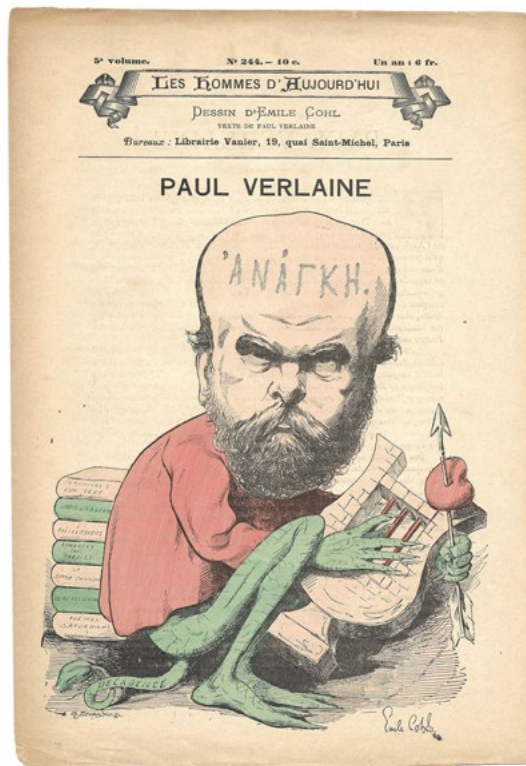
Numéro original, 4 pp.

Librairie Vanier, n°244 – Paris 19 quai St Michel

Marge inférieure très légèrement éffrangée

Célèbre et bel exemplaire représentant Verlaine accroupi tenant une lyre de fantaisie

Bois gravé colorié au pochoir illustrant le fascicule n° 244 des *Hommes d'aujourd'hui*, Paris, Vanier, 1885. La biographie qui accompagne la caricature est de Paul Verlaine lui-même



63 VERLAINE, Paul
(1844-1896)

Lettre autographe signée « P Verlaine » à Jules Tellier
Paris, Hôpital Tenon, 19 juillet 1887, 4 pages in-12 sur deux feuillets séparés

Longue et superbe lettre de Verlaine depuis l'hôpital Tenon, ornée d'un croquis, évoquant pêle-mêle Baudelaire, *La Fin de Satan* de Victor Hugo et nombre de ses propres œuvres. Avec une apparente insouciance, le poète laisse percer une grande détresse matérielle. Il attend la visite de Tellier, Lemaître et La Tailhède et donne des indications détaillées de l'est de la capitale pour le rejoindre.

« Mon cher ami

Ce ne sera pas pour aujourd'hui, Vincennes. Donc je vous attends jeudi ET dimanche. Si d'ici-là [si] vous pouviez amener [Jules] Lemaître ce serait très bien. Les jeudis il y a moins de monde. N'oubliez pas que c'est de 1 heure à 3 heures. En déjeunant à onze et demi vous pouvez par des tramways ou omnibus facilement aboutir à pied, de la Bastille, un chemin court relativement, c'est par la rue de la Roquette et le père Lachaise. Prendre l'allée centrale et celle toujours tout droit sur la gauche [Verlaine fait un petit dessin en marge gauche pour indiquer le chemin] de la chapelle centrale. Au surplus mieux vaut demander la route au conservateur des Machabées – (orthographe généralement adoptée dans les journaux qui emploient ces mots-là. Moi j'ai mis macabé dans les Mémoires d'un veuf). Il y a même au bout du Campo Santo un cabaret très bien qu'eût aimé Baudelaire. Un ! Très bien ! M'apporter – bouteille d'encre de 2 sous ou encre dans un vieil encrier portatif que vous auriez de trop, 1 porte-plume et quelques plumes aux fins d'écrire beaux souvenirs littéraires ou autres pour les Chroniques, des Chroniques excepté celles où il y a Pour un Enfant et celle que j'ai là, de juillet ; un ou deux livres, un [Jules] Lemaître et, au fond, cette Fin de Satan ; et du papier si [vous] en avez de reste ainsi qu'enveloppes. Un peu de tabac et une pipe de deux sous. Voilà bien des choses ! Ah, 1 crayon d'un sou ! Tâchez de voir, Michel, sérieusement, que j'aie des souliers propres pour sortir d'ici et mes habits chez Vanier (mes souliers ici) de voir Thomas pour mon chapeau de haut [de] forme et qu'il ait l'obligeance de passer chez la blanchisseuse de la cour St François pour payer s'il peut le blanchissage d'une chemise de toile d'une paire, ce surtout ! des chaussettes et me le faire parvenir ici cette semaine sans faute ; de voir [Léon] Vanier lui exposer mon besoin d'écrire des lettres p[ou]r argent (timbre-poste, pantalon treillis, espadrilles quelques cinq ou dis francs, montrez la lettre si besoin) ? Mon budget, ceci expédié, sera de 7 sous. Exposez-lui que c'est insuffisant j'attends [de] lui un mandat d'un jour à l'autre. Ai projet plaçatoires et rangeatoires. Dites-le-lui. Dites aussi à l'épigrammiste Le Brun que cette fois, ma sagesse, basée sur cette fameuse confession de l'autre jour, est sérieuse et qu'on la verra, nom d'une pipe !

Donc je compte sur vous et sur La Tailhède pour jeudi, n'est-ce pas ? Relisez bien ma lettre et oubliez-en le moins possible. A vous et à La Tailhède. Bien affectueusement, P. Verlaine. Salle Seymour, H[ôpit]al Tenon. Rue de la Chine E.V. [En Ville]. Ou une lettre, n'est-ce pas ? Il y doit y avoir dans le paquet que Vanier a fait prendre chez Michel (qui m'a écrit une bien drôle de carte postale) un étui avec des lunettes dedans. Je voudrais bien avoir l'un et les autres. Quoi encore ? – Ah, que Vanier m'apporte quelques Romances pour moi mettre dédicaces. Vanier a un manuscrit vague de moi du « Voyage en France par un Français » (c'est détestable, mais j'y pourrai puiser des choses en proses pour être payées et autres). Faites Dites le lui et que quand je serai à Vincennes, serai content de l'avoir aux fins de l'éplucher. – Ajoutons encore une fois qu'il est urgent que j'aie quelques sous très vite afin de me mettre en mesure en cas de départ d'entre les bras de la Charité publique (et privée !), pour vivre par moi-même. Pour ça des lettres sont indispensables à écrire et coûtent des masses de 3 sous. Plus quelque tabac ! Misère ! Ô et la carte postale de M. Michel ! »

Les Mémoires d'un veuf est la première œuvre de fiction en prose de Verlaine, parue en 1886. Il n'attend pas le remariage de Mathilde Mauté, qui a lieu le 30 octobre 1886, précisément dans le temps même où paraît l'ouvrage, pour se considérer comme « veuf ». « *La Fin de Satan* » est un dense poème épique et religieux de Victor Hugo paru à titre posthume en 1886. *Romances sans paroles* est un court recueil de poèmes de Paul Verlaine publié en 1874. Le poète compose ce recueil au cours de ses voyages avec Arthur Rimbaud sur une période d'à peu près un an. La deuxième édition du recueil paraît chez son éditeur Vanier en 1887. *Le Voyage en France par un Français* est un récit de voyage de Paul Verlaine. L'ouvrage est resté dans l'ombre, si bien que les biographes du poète n'en avaient pas connaissance, et pour cause : le titre n'est mentionné que sur le feuillet liminaire de la première édition du volume *Sagesse*, publié par le libraire Palmé, en 1881. Hospitalisé à Tenon, dans le 20^e arrondissement de Paris, Verlaine est alors en pleine rédaction de son recueil *Bonheur*. Jules Tellier (1863-1889) est un poète et journaliste français. Verlaine lui dédie le poème « Parsifal » dans son recueil *Amour*, paru en 1888. En retour, Tellier écrit sur lui un petit ouvrage plein de tendresse.

Correspondance : Van Bever (éd. Messein, 1929, Tome III, p. 342-344)

Paris le 19 juillet 1887.

Mon cher ami,

Ce ne sera pas pour aujourd'hui, Vincennes. Donc j' vous attends Jeudi ET dimanche. Si d'ici-là vous pouvez mener Le maître ce serait très bien. Jeudi il y a moins de monde. N'oubliez pas de 1 heure à 3 heures.

A vous et à La Tailhède
Bien affectueusement
P. Verlaine
Seymour

64 VERLAINE, Paul
(1844-1896)

Photographie originale d'époque fixée sur carton mince le représentant en buste de profil à gauche

La moustache volumineuse nietzschéenne, le front déjà dégarni, le poète y figure dans un ovale

Inscription autographe de Verlaine au verso : Lymington, 9bre [1879]. Tirage albuminé format carte de visite (100 x 60 mm).

Petite tache noire de surface, superficielle.

Portrait inédit qui n'a jamais été reproduit ni signalé par les principaux recueils iconographiques de Verlaine. Le poète, âgé de trente-cinq ans en 1879, est enseignant dans une institution de Lymington, ville côtière du sud de l'Angleterre

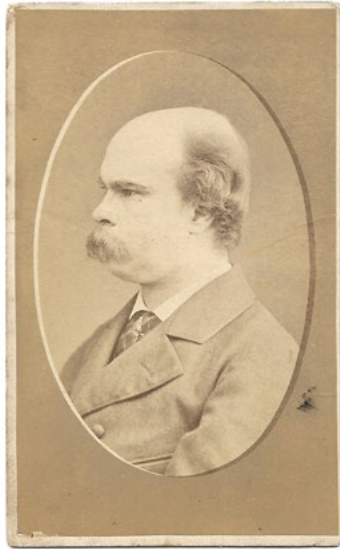
Ex-dono autographe signé de Paul Verlaine au verso :

« *Au cap'ral Devouge, le réserviste* Verlaine, Bien cordialement. * territorial! (fortunate senex ! direz-vous peut-être, moi pas)* »

Les mots « Fortunate senex » (heureux vieillard) se trouvent dans la première églogue des *Bucoliques* de Virgile. Verlaine enseignait le latin, le grec et le français, et se morfondait en Angleterre.

Verlaine appartient à la classe 1844, appelée en 1864 (le service se fait alors à l'âge de vingt ans). Il échappe toutefois au service militaire en missionnant un remplaçant. En revanche, suite au décret du 10 août 1870 appelant sous les drapeaux les hommes de sa classe, il s'engage comme volontaire dans la Garde nationale « sédentaire » et est affecté au cent soixantième bataillon de la Rapée-Bercy (*Confessions*, p. 540).

Peu présent sur les remparts, il est puni de deux jours et deux nuits d'emprisonnement en salle de police en décembre 1870. C'est son **caporal**, un cordonnier de la rue Cardinal-Lemoine, qui lui signifie sa punition (*Mes prisons*, p. 324). Il n'est donc pas impossible que Verlaine ait retrouvé ce caporal-cordonnier à son retour en France, en 1879-1880.



au Cap'tal Devouge
le réserviste +
Merlaing
très cordialement

Ch. de ...

1153

+ territorial! (fortunate
senex! direz vous peut être)
moi pas.

65 [VERLAINE] KRANTZ, Eugénie
(18-/1897)

Lettre autographe signée deux fois « Eugénie Krantz » à Edmond Lepelletier
Paris, 39 rue Descartes, le 8 janvier 1896, 2 pp. in-12 oblong

LA MORT DE VERLAINE

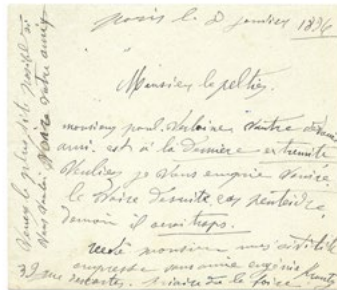
Extraordinaire témoignage de première main, très émouvant, sur les derniers instants de Verlaine de sa compagne Eugénie Krantz, alias Nini-Mouton, ancienne cocotte de music-hall qui a inspiré vingt-cinq pièces des *Chansons pour Elle*.

Proche de la misère, courant après l'argent, elle abrite le poète à l'agonie dans son appartement, rue Descartes. Il y meurt le soir même, le 8 janvier 1896

Dans un français phonétique, elle écrit :

« Monsieur **Paul Verlaine** vautre dévoué ami est à la dernière extremite. **Veuliez je vous emprise venire le voire desuite car peutetre demain il serai trop [tard]... Venez le plus vite posibl si vous vouloi voir votre ami. Monsieur mes amitiés empresse sions amie Eugénie Krantz. Priaire monsieur de venire desuite pour monsieur Paul Verlaine. [...]** Mlle Krantz 39 rue Descartes »

Verlaine s'éteint le soir même aux alentours de 19:00, entouré de sa compagne Eugénie Krantz et d'un jeune homme dénommé Cornuty, très grand admirateur de son œuvre. Un prêtre est également présent pour l'extrême-onction. Dès la soirée, et pendant toute la nuit et le lendemain, c'est la cohue : le Tout-Paris défile rue Descartes. Dans l'excellent livre qu'il consacre à son ami d'enfance, Lepelletier fait état de cette missive : « *En rentrant chez moi [...] j'ai trouvé un chiffon de papier, à l'adresse d'ailleurs mal mise, m'informant que si je voulais voir une dernière fois mon ami Paul Verlaine, je n'avais qu'à me rendre rue Descartes. Cet avis en tout cas bien tardif était signé d'Eugénie Krantz, la compagne des derniers jours du poète* » (E. Lepelletier, *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre*, 1907, p. 541). Lettre inédite



66 **VERLAINE, Paul**
(1844-1896)

Photographie originale de Paul Verlaine de Paul Marsan, dit Dornac
Tirage albuminé d'époque, contrecollé sur carton (140x190mm) légendé « Nos Contemporains chez eux » à l'adresse du photographe Dornac & Cie, 10, rue Adam Mickiewicz.

[Café François 1^{er}, boulevard St Michel, Paris, 28 mai 1892], 135x180mm
Légère pliure en marge inférieure gauche du support, infime accro en marge inférieure du tirage. Remarquable état de conservation.

Mythique portrait de Verlaine, avachi sur une banquette au café François 1er, devant un grand verre d'absinthe

Le poète a le regard un peu trouble ; sur la table, à côté du verre, gisent quelques feuilles de papier, un encrier, sa canne et son chapeau.

Cette photographie immortalise Verlaine dans un cafés du boulevard Saint-Michel, où il a ses habitudes et reçoit écrivains, amis et curieux. « *Le café François 1er au boulevard Saint-Michel est le rendez-vous des poètes. Quand on n'y trouve pas Verlaine absorbé devant son absinthe ou son rhum à l'eau, on a au moins la chance d'y voir Jean Moréas, fier comme le spadassin qu'il décrit dans ses vers* » (W.G.C. Bijvanck, *Un Hollandais à Paris en 1891*, cité par B. Noël, *Profilis méconnus de Paul Verlaine*, Histoires littéraires n° 59-60). À la fin des années 1880, Dornac entreprend une série de portraits des célébrités de son temps intitulée « *Nos contemporains chez eux.* » La prise de vue de Verlaine au café François 1^{er} a lieu le 28 mai 1892. Le photographe prend trois photos du poète attablé dans cet établissement. Cette prise de vue est à rapprocher de celle qui représente le poète à un autre endroit de la banquette, avec un verre de vin devant lui au lieu d'un verre d'absinthe.



67 VERLAINE, Paul
(1844-1896)

Lettre autographe signée « PV » à Charles Morice
Coulommès, mercredi (septembre ou octobre 1884) ; une page in-8

Lettre inédite, écrite en style télégraphique, où il y est question d'une nouvelle publication de ses poèmes sur le thème du saphisme « Les Amies » dans *Jadis et Naguère*

« Cher ami, Dieu merci, je vais mieux. J'espère même aller à Paris très bientôt. Vous préviendrai d'avance. Viendriez au devant de moi gare de l'Est. Ecris à d'Orfer par ce courrier pour Amies. Savoir quoi et comment. Vanier m'envoie épreuves de Jadis et Naguère. Renvoyé corrigées déjà 16 pages.

Toujours ennuyé p[ou]r argent.

***A bientôt sonnets mâles pour intercalation avec Amies dans Vers a la manière de plusieurs** [section du futur *Jadis et Naguère*]. *D'ailleurs vous verrai bientôt. Mais que c'est emmerdant de manquer d'os. A vous de cœur. PV* »*

« Les Amies » est une plaquette de poèmes de Paul Verlaine publiée clandestinement sous le pseudonyme de Pablo de Herlagnez en décembre 1867. C'est le deuxième recueil publié par Verlaine, après les *Poèmes saturniens* en 1866. En 1872-1873, Verlaine pense à nouveau au recueil et demande à son ami Lepelletier de lui envoyer les sonnets à Londres, où il voyage avec Rimbaud. Cependant, son altercation avec le jeune prodige et sa condamnation à la prison l'empêchent de mener à bien ce que l'on suppose être un projet de réédition. Un projet de réédition est lancé par son ami Leo d'Orfer en 1883, mais il n'aboutit pas. Les poèmes sont finalement publiés en 1884, dans *La Revue indépendante* du mois d'octobre. Verlaine envisage ensuite de regrouper les poèmes des « Amies » dans son recueil *Jadis et naguère*, mais ils n'y sont pas insérés, peut-être en raison des réticences de l'éditeur Vanier ; c'est dans *Parallèlement* qu'ils sont finalement réédités en 1889.

**« Que c'est emmerdant
de manquer d'os »**

Conlormes,
mardi

Cher ami — Bien merci, je
vais mieux. J'espère même
aller à Paris très bientôt. Vous
préviendrez Lavance. Viendriez au
devant de moi gare de l'Est.

Ecrivez à Orfer par ce courrier
pour Amies. Surtout qu'il sache
comment.

Variez mémoire épreuves
de Jadin et Magnère. Retournez
certaines déjà 16 pages.

Bonjour emmergé p. argent.
A bientôt sonnets mâles pour
introduction avec Amies dans Vey
à la manière de plusieurs. Il
atteins vous verrai bientôt. Mais
que c'est emmerdant de manquer
d'os

à vous de bien

PV

Manuscrit autographe signé « Louise de Vilmorin » adressé à l'éditeur Mazenod S.l [Hôpital Américain, Neuilly-sur-Seine], 14 juin 1952, 2 p. 1/2 in-4
Petites pliures marginales, quelques petites rousseurs et taches

Exceptionnel manuscrit de Louise de Vilmorin sur Gérard de Nerval, sans doute la dernière version d'étape d'un texte majeur dans l'œuvre de la femme de lettres. À notre connaissance, ce texte n'a pas été publié par l'éditeur Mazenod.

Nous n'en transcrivons ici que quelques fragments :

« Le souvenir de mes belles cousines, ces intrépides chasseresses que je promenais dans les bois – belles toutes deux comme les filles de Léda, m'éblouit encore et m'enivre. Pourtant je n'aimais qu'elle alors. Les paumes de Gérard de Nerval, qu'il appuie tantôt sur son front ou ses yeux et tantôt contre sa poitrine sont imprégné de ce parfum qui nous vient des distances et que nous respirons parfois au lendemain d'un beau jour quand l'imagination, envahie par un soupçon d'amour, fonde un temps sans limite sur les délices d'un moment. [...] Je traversais un soir les bosquets de Clarens, perdu au nord de Paris dans les brumes, lorsque j'aperçu un homme debout, immobile et penché au milieu d'une eau mouvante et légèrement surélevée [...] Des formes, des ombres blanches, des silhouettes, des paysages et même des moments, modelés par le vent, se dégagèrent peu à peu de ce remue-ménage et s'ordonnèrent en un cortège qui défila devant moi à la suite des deux promeneurs que je ne voyais plus. C'était le cortège des regrets et des obsessions fidèles au plus fidèle des hommes [...] Bruyères et digitales pourprées, colonnades et clair feuillage, Aurélie en amazone avec ses cheveux blonds flottants, se promenait dans un bois de peupliers, d'acacias et de pins qui bougeaient avec elle [...] Les tristes et merveilleux récits de Gérard de Nerval sont l'œuvre d'un explorateur du chagrin [...]

Louise de Vilmorin »

Ce manuscrit était destiné à l'*Anthologie des écrivains* préparée par les éditions Mazenod. Ce texte sensible exprime l'attachement de Louise de Vilmorin à Gérard de Nerval, l'auteur de *Pandora*. Le début du manuscrit reprend quelques phrases de cette œuvre. Cet éloge de Gérard de Nerval est aussi un récit de rêve, comme on en retrouve parfois dans les textes intimes ou poétiques de Louise de Vilmorin. L'esprit onirique qui se dégage de l'œuvre de Nerval entre en résonance avec le beau poème de Louise intitulé « Le Voyageur en noir ».

Il existe une version presque identique de ce texte que les héritiers de l'auteur ont déposé à la bibliothèque Doucet, où il est répertorié sous le titre « Le souvenir de mes belles cousines », sous la cote MsMs28893. La version de la bibliothèque Doucet est datée du 16 juin 1952. Postérieure de deux jours à ce manuscrit daté du 14 juin, elle est dédiée à Raymond Queneau et porte la mention en haut de page « Hôpital américain ». C'est lors de l'une de ses hospitalisations, en mai et en décembre 1952, où elle est soignée à la suite d'opérations de la hanche, que Louise met au point ce texte.

Louise de Vilmorin, Une vie de bohème par Geneviève Haroche-Bouzinac, Flammarion, 2019, [p. 153, 244, 278, 279, 422]

œuvre d'un expérimentateur qui
tant son destin qui lui refuse de jamais cong
e empire d'une main bien-aimée, aucun regret
ne le rassure, aucun souvenir ne le conso
naiment l'Inconsolé'. Des monts du cœur
du désespoir, l'amitié qu'il mêle à ses am
sa douleur et fortifie ses illusions.

Louise De Vilmorin



69 ZOLA, Emile
(1840-1902)

Lettre autographe signée « Z » à Georges Charpentier (éditeur des Rougon-Macquart)

Londres, mardi 28 février [18]99, 4 pages in-8

Trace de pliure centrale

Exceptionnelle lettre de l'écrivain pendant son exil, aux formules prophétiques, réagissant à la toute récente mort de Félix Faure et aux derniers rebondissements de l'Affaire Dreyfus

« **Mon vieil ami, que d'évènements, vous avez raison, et que de bons évènements !⁽¹⁾ C'est lorsque nous semblons toucher le fond de l'abîme, que la fortune nous enlève de nouveau d'un coup d'aile. On peut désormais reprendre quelque espoir.**

Ce n'est pas que je devienne optimiste, car beaucoup de choses semblent rester obscures, et je crains les abominations dernières. Tant que la cour [de cassation] n'aura pas rendu son arrêt, je croirai possible les pires infamies.⁽²⁾ Sans doute la situation a beaucoup changé depuis l'élection de [Émile] Loubet⁽³⁾ et l'imbécile folie de [Paul] Déroulède⁽⁴⁾, mais tant que [Charles] Dupuy⁽⁵⁾ sera au pouvoir je croirai quelque escamotage, je n'ose dire certain, mais probable. Nos amis auraient grand tort de chanter victoire. Enfin, il se peut que je me trompe.

*Mon intention et de rentrer à Paris dès que l'arrêt de la cour sera rendu, et quel qu'il soit. [Fernand] Labori [avocat de Alfred Dreyfus et Emile Zola], consulté, est aussi de cet avis. **Il faut en finir. Je commence à devenir enragé dans la solitude ou je suis.** Ce n'est pas qu'il me déplaise de vivre seul, au contraire : Les jours ou les dépêches ne me jettent pas trop hors de moi, je travaille admirablement bien. Mais ce qui me tue, c'est l'incertitude où je suis depuis des mois, ne pouvant ni prévoir ni régler mon existence. J'aurais dû tout de suite m'installer à l'étranger pour un an, avec les miens, et j'aurais ainsi bravé la fortune.*

*Enfin, dans quelques semaines, je vous reverrai. Mais il n'est point dit que ce ne sera pas pour de nouveaux ennuis. **Mon seul espoir et dans la force de la vérité.** Si l'enquête n'est pas supprimée, si l'on ne parvient pas à l'empêcher d'éclater au plein jour, nous sommes certainement sauvés.*

***Mais vous avez raison, mon vieil ami, nous vivrons encore longtemps sur des ruines.** Et notre vie va être changée, tellement l'ouragan aura fait de désastres. Embrassez bien tendrement votre femme et Jane. Et bien affectueusement à vous, mon vieil ami. Z »*

1- Emile Zola se réjouit de la mort du président Félix Faure – adversaire déterminé de la révision du procès et antidreyfusard notoire – quinze jours plus tôt dans les bras de sa maîtresse au Palais de l'Élysée.

2- Le 27 octobre 1898, la chambre criminelle de la Cour de cassation commence l'examen de la demande en révision. Ce n'est que le 3 juin 1899, après de multiples auditions, que la Cour de cassation annule le jugement de 1894 et le renvoie devant un nouveau Conseil de guerre.

3- Notons que c'est Emile Loubet (1838-1929) – Président de la République ayant succédé à Félix Faure le 18 février 1899 – qui accorde la grâce présidentielle à Alfred Dreyfus le 19 septembre 1899, suite au retentissant procès en révision de Rennes au mois d'août.

4- Paul Déroulède (1846-1914) est un poète, romancier et militant politique français. Il est le fondateur de la Ligue des patriotes, l'un des mouvements pionniers du nationalisme français. Bien que défenseur de l'armée, il croit à l'innocence de Dreyfus. Zola fait ici allusion à sa tentative de coup d'État pendant les obsèques de Félix Faure, le 23 février 1899. Arrêté, acquitté en cour d'assises, jugé en Haute Cour et finalement banni (expulsé en Espagne), il bénéficie d'une amnistie en 1905.

5- Charles Dupuy (1851-1923) est un homme d'État français. Accédant à présidence du Conseil en novembre 1898, il s'oppose avec détermination à la révision du procès, d'où le scepticisme de Zola.

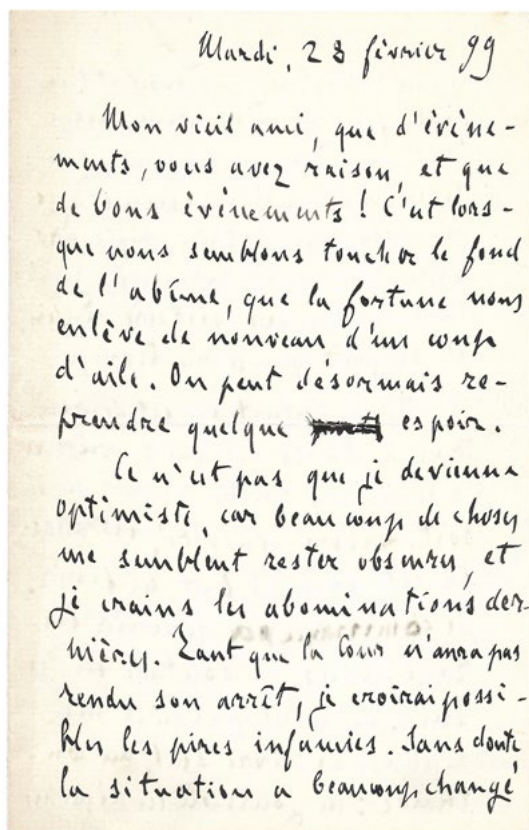
Suite à sa lettre ouverte « J'accuse...! » au président Félix Faure, parue dans *L'Aurore* le 13 janvier 1898, Emile Zola se voit traduit en justice par le général Billot. Le procès d'Emile Zola se tient à partir du 7 février devant la Cour d'assises de la Seine en quinze audiences. Après plusieurs rebondissements judiciaires, Emile Zola est définitivement condamné à la peine maximale, soit 1 an de prison et 3,000 francs d'amende le 18 juillet 1898. Poussé à l'exil par son avocat Fernand Labori et George Clemenceau (alors rédacteur en chef du journal *L'Aurore*), Emile Zola entame onze mois de retirement, contraint au silence médiatique mais exprimant très ouvertement son engagement auprès de ses proches, comme en témoigne cette lettre.

Parce qu'il se sent épié et sous surveillance, Zola veille à ce que son anonymat soit le plus préservé possible. Notons que seules les lettres d'exil de l'écrivain sont signées d'un « E », plus tard d'un « Z ». Ces lettres sont pour lui une façon de crypter, en quelque sorte, ses envois, bien que son écriture soit reconnaissable entre mille.

Éprouvé par le mal du pays, il est profondément affecté par l'état des affaires politiques en France (« Jamais la situation n'a été, selon moi, plus désastreuse »). Alexandrine, sa femme, lui apporte un soutien sans faille et l'encourage à poursuivre sa lutte.

Correspondance générale (CNRS, t. IX, 1993)

**« Mon seul espoir et dans
la force de la vérité »**



70 ZOLA, Emile
(1840-1902)

Manuscrit autographe inédit intitulé « Pour la Lumière », signé « Emile Zola » [Grosvenor Hotel, Londres, le 19 juillet 1898], 5 pages in-4 sur papier ligné. Traces de pliures, petit trou central sur le cinquième feuillet sans manque de texte

Manuscrit inédit d'Emile Zola.

Le seul concernant l'Affaire Dreyfus écrit depuis son exil à Londres.

Ce manuscrit, rédigé six mois après sa lettre ouverte « J'accuse...! », s'inscrit directement dans sa continuité. Également destiné à paraître comme article dans *L'Aurore*, il fut probablement censuré par George Clemenceau.

« La vérité aveuglante est pourtant que ce sont nos adversaires qui, dès le premier jour, et pas les moyens les plus monstrueux, se sont efforcés et s'efforcent encore de nous fermer violemment la bouche. [...] De toute ma lettre au président de la République [« J'accuse...! »], on avait extrait savamment quelques lignes, limitant les poursuites uniquement pour empêcher la vérité de se faire jour sur l'affaire Dreyfus. Le plan était de me condamner tout en me bâillonnant. et l'on se souvient du terrible : 'La question ne sera pas posée', revenant sans cesse, sabrant tout, éteignant toute lumière. [...] Enterrer l'affaire, tout l'ardent désir est là, il n'y a rien d'autre au fond de l'effroyable campagne qu'on mène contre nous [...] nous n'avons d'autre idée que de la faire vivre jusqu'à ce que la vérité et la justice triomphent [...] Les choses vont trop bien, l'abcès mûrit, nous avons tout intérêt à attendre qu'il crève. Comment ! Esterhazy est sous les verrous et l'on s'imagine que nous ne sommes pas curieux de savoir avant toute chose quelle partie de vérité va éclater ! Je veux bien être condamné, mais tout de même la complaisance au martyr a des bornes [...] On aura beau jusque-là travestir nos actes, prodiguer les mensonges et les ignobles injures, nos amis savent que nous resterons les soldats impassibles du vrai, incapables d'une reculade, capables de tous les sacrifices et de toutes les attentes, les plus rudes et les plus anxieuses. Emile Zola »

« Pour la Lumière » est un article inédit d'Émile Zola, écrit en juillet 1898, six mois après « J'accuse... ! », en pleine affaire Dreyfus. Seul article sur l'affaire Dreyfus que Zola a écrit pendant son exil, il n'a jamais été publié.

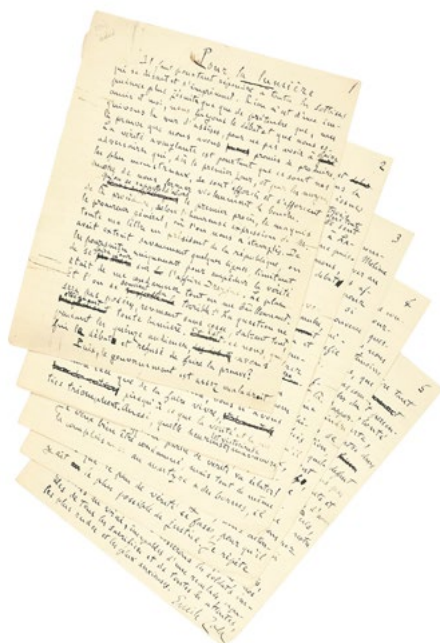
Ce texte est écrit au tout début de son exil, à Londres, le 19 juillet 1898. Il est rédigé le lendemain du procès en cour d'assises qui s'est tenu à Versailles, le 18 juillet, aboutissant à la condamnation du romancier et le contraignant à l'exil. Ayant pour but de justifier son départ, il offre une réponse à tous ceux

qui accusent alors le romancier de fuir la justice. Les circonstances entourant la rédaction de cet article sont assez bien connues grâce à différentes sources : la correspondance de Zola, le journal que l'écrivain a tenu pendant son exil (publié, plus tard, sous le titre de « Pages d'exil »), et une note que Bernard Lazare a laissée sur ces événements.

Les cinq feuillets de « Pour la lumière » sont écrits la soirée du 19 juillet 1898 dans une petite chambre située au dernier étage du Grosvenor Hotel, dans laquelle l'écrivain se sent comme emprisonné : « la fenêtre était barrée par la frise ajourée qui couronne tout l'immense bâtiment : un avant-goût de la prison », rapporte-t-il dans ses *Pages d'exil*.

L'écriture de « Pour la lumière » ouvre ainsi, pour Zola, la longue période de l'exil qui s'étend sur presque un an. L'auteur de « J'accuse... ! » a dû quitter la France. Il se trouve désormais à l'écart du combat. Bien qu'il ne soit pas d'accord avec les choix opérés par Clemenceau et Labori, il accepte la situation.

Zola ne s'exprime pas à la première personne du singulier, contrairement à dans le célèbre « J'accuse... ! ». En effet, il emploie la première personne du pluriel : « Nous resterons... ». Il se soumet ainsi à ce qu'ont décidé ses amis, qui ont la lourde charge d'être les stratèges du camp dreyfusard. Désormais, puisqu'on lui demande de se taire, il s'enferme dans le silence. Pendant toute la durée de son exil, il ne dit mot; il ne s'exprime pas sur l'affaire Dreyfus. Aucun texte de lui ne paraît en France avant le mois de juin 1899, à son retour.



Nous tenons à remercier *Olivier Bivort, Elodie Bloch, Alain Borer,
Luc Fraisse, Geneviève Haroche-Bouzinac, Jean-Marc Hovasse,
Sylvie Le Bon de Beauvoir, Yvan Leclerc, Bertrand Marchal,
Alain Pagès et Jean-Yves Tadié*

Achévé d'imprimer en septembre 2021 en 400 exemplaires.

*Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé
Le plus jeune en mourant tombe sur le côté*

*L'ainé portait au cou une chaîne de fer
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse*